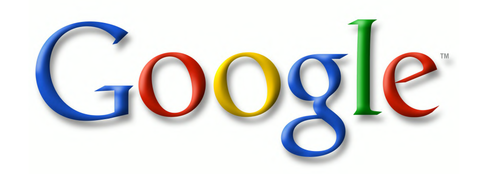
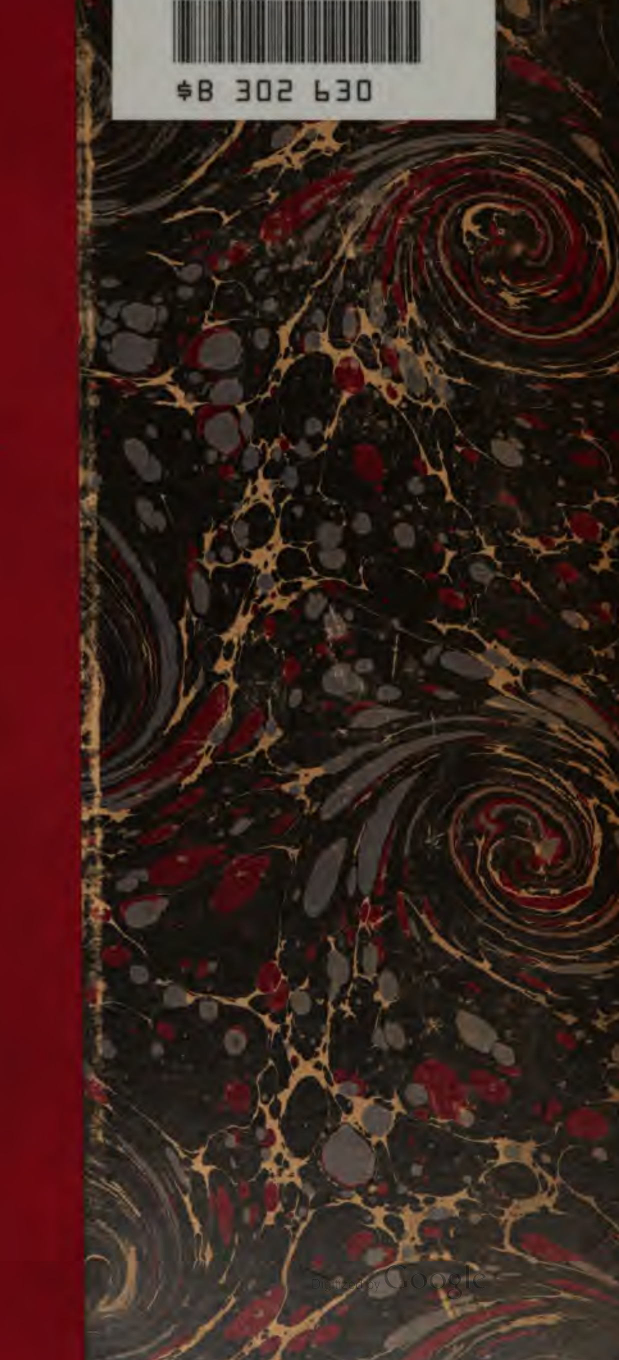




Ex-libris

Charles Atwood Kofoid

BMC



BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

L'Égypte

AU TEMPS DES PHARAONS

— LA VIE, LA SCIENCE ET L'ART —

PAR

Victor LORET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DU CAIRE
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

AVEC 18 PHOTOGRAVURES

Dont douze d'après des dessins à la plume et à la sépia

DE CHARLES LORET



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1889

A MA CHÈRE MÈRE

Hommage d'affection et de reconnaissance

Lyon, 1er Mai 1888.

AVERTISSEMENT

Les six études réunies dans ce volume sont la publication in extenso de six conférences publiques faites à la Faculté des lettres de Lyon pendant les hivers 1887-1888.

J'ai hésité quelque temps, avant de livrer mon manuscrit à l'impression, sur la question de savoir si je devais ou non l'accompagner de notes. Indiquer les sources, citer les textes, donner des renvois aux auteurs eût, certes, été fort utile. J'ai pensé pourtant qu'il était plus logique de présenter ces pages aux lecteurs exactement de la

même manière qu'elles avaient été présentées aux auditeurs, c'est-à-dire dépourvues de toute espèce d'annotation.

Accompagner de tous les éclaircissements exigibles des travaux qui sont le résumé de notes nombreuses et le résultat de longues recherches aurait presque doublé les dimensions de ce livre. D'ailleurs, il m'est permis de suppléer ici, en partie, au manque de notes, et de renseigner sommairement le lecteur sur les documents que j'ai utilisés.

Dans la première étude, j'ai eu l'occasion de traduire quelques parties d'un papyrus du British Museum renfermant un recueil de lettres de scribes de la XIX[e] dynastie. Les faits historiques auxquels j'ai fait allusion sont suffisamment connus par les différentes Histoires d'Égypte publiées jusqu'à ce jour. Cependant, pour le règne d'Aménophis III, je me suis servi surtout des matériaux que j'ai réunis en Égypte, au cours d'une mission scientifique dont j'ai été chargé de 1881 à 1883, ainsi que dans les différents musées égyptiens d'Eu-

rope, en vue d'un mémoire détaillé sur les annales de ce pharaon.

Dans l'étude suivante, relative à la faune et à la flore de l'Égypte, ce sont principalement les auteurs grecs et latins qui me sont venus en aide, ainsi que les bas-reliefs monumentaux reproduits dans les vastes recueils de F. Champollion, de H. Rosellini et de R. Lepsius. Pour la flore, je n'ai guère eu qu'à condenser en partie ou à développer par endroits un travail de moi, récemment édité, la Flore pharaonique.

Il en est de même pour l'étude sur la musique et la danse. Depuis plusieurs années je m'occupe de la Musique chez les anciens Égyptiens, livre qui doit paraître sous peu dans la Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon. C'est là que devront se reporter ceux qui s'intéressent particulièrement à cette question et qui désirent connaître tout ce que l'égyptologie permet d'ajouter aujourd'hui aux renseignements fournis jusqu'ici par les seuls musicologues.

Dans l'étude sur la toilette et la parfumerie, j'ai mis amplement à profit une Histoire de la parfumerie publiée par M. E. Rimmel quelque temps avant sa mort. Les tableaux peints dans les tombes de Memphis, de Béni-Hassan et de Thèbes m'ont permis de reconstituter l'histoire du costume. Enfin, les recettes dont je donne la traduction proviennent des temples d'Edfou et de Philæ qui m'ont déjà fourni, dans le Journal asiatique, l'occasion d'un article sur le Kyphi.

Pour la médecine et la sorcellerie, j'ai eu recours à trois papyrus médicaux conservés à Berlin, à Leipsig et à Londres, ainsi qu'à une stèle de la Bibliothèque nationale. J'étudie d'ailleurs depuis longtemps la médecine égyptienne et j'ai eu maintes fois, depuis dix ans, l'occasion de traduire et de citer des fragments de ces traités hiératiques.

Dans la dernière étude, ce sont toutes mes lectures, peut-être aussi mes stations prolongées devant les douze panneaux du Musée Guimet, qui

m'ont dicté mon sujet. La tombe égyptienne a du reste été l'objet de la curiosité de bien des égyptologues et M. G. Maspero l'a décrite magistralement dans son Archéologie égyptienne, publiée il y a quelques mois.

Telles sont, d'une manière générale, les sources où j'ai puisé. Je ne puis, nécessairement, parler ici des documents d'ordre secondaire dont le souvenir m'est revenu presque au moment de rédiger mes conférences. Une phrase d'écrivain grec, un passage d'inscription hiéroglyphique, un détail de scène peinte dans une tombe se présentent parfois à l'esprit, juste au moment voulu et avec une extrême netteté, sans qu'il soit toujours possible de dire de suite où l'on a lu cette assertion, dans quel texte on a déchiffré cette légende, sur quelle muraille d'hypogée on a remarqué cette figure. On peut, à force de recherches, longues parfois, retrouver ses autorités. Mais des notes nombreuses s'accumulent alors au bas des pages.

J'espère que le lecteur voudra bien m'accorder

sa confiance et consentira, comme les auditeurs, à se passer de numéros de pages ou de planches.

Quant aux illustrations qui ornent ce volume, j'en ai indiqué soigneusement la provenance dans une table spéciale. Je pense en effet qu'une gravure sans indication de source n'a aucune valeur en archéologie. Il est d'ailleurs si facile de faire imprimer les indications que l'on a dû nécessairement fournir au dessinateur !

Je dois, avant de signer cette préface, adresser mes remercîments à plusieurs personnes dont l'obligeance a beaucoup contribué à l'excellente composition matérielle de ce livre.

D'abord à M. D. Héron, qui a mis gracieusement à ma disposition, il y a plusieurs années, la riche et artistique collection de photographies qu'il a prises lui-même pendant ses voyages en Égypte.

Ensuite à mon frère qui, habitué à des œuvres plus personnelles, a bien voulu pourtant se faire

illustrateur pour moi et a su réunir, dans ses dessins, la précision de la copie à l'originalité de l'exécution.

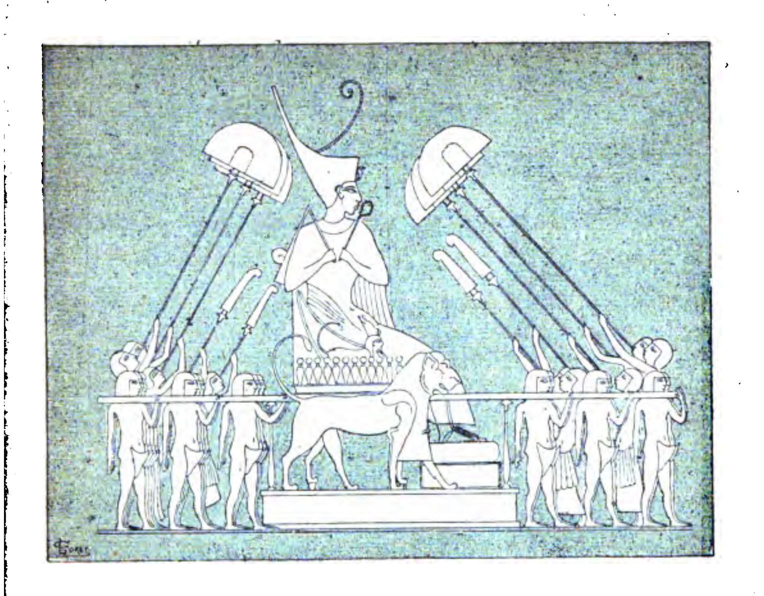
Enfin à mes éditeurs, qui ont consenti, à cause du caractère littéraire de mon travail, à oublier aimablement en ma faveur les règles sévères suivies d'ordinaire dans l'impression de leur Bibliothèque scientifique.

V. L.

Lyon, 10 avril 1889.



PHARAON



PHARAON

I

C'est en passant par le texte hébreu des livres mosaïques qu'est venu jusqu'à nous le mot Pharaon, nom que donnaient à leurs rois les Égyptiens des brillantes et belliqueuses dynasties thébaines. Le mot Pharaon n'est pas un nom propre, comme on l'a pu croire, et ne s'applique pas à un personnage déterminé. Ce n'est pas non plus un terme égyptien de la

langue courante, signifiant Roi ou Souverain. C'est une épithète honorifique, un titre royal composé des deux mots hiéroglyphiques Phar-âa, , lesquels signifient la Grande Demeure et nous rappellent d'une manière frappante l'expression de Sublime Porte, par laquelle les Orientaux d'aujourd'hui désignent l'administration supérieure du monde musulman.

Les Égyptiens, cependant, n'ont pas toujours donné à leurs princes le titre de Phar-âa. Ce fut surtout au temps des Ramsès, quand le peuple d'Israël était prisonnier en Égypte, que ces mots servirent à dénommer le roi du Delta et de la Thébaïde. Après eur liberté reconquise, les Israélites se rappelèrent comment on nommait, sur la terre de servitude, leurs durs et impitoyables maîtres. Le mot qu'on se plaisait à graver mille fois sur les palais de granit des rives du Nil prit en hébreu la forme Pharâoh et arriva jusqu'à nous avec les traductions bibliques. De sorte que, lorsque nous donnons aujourd'hui à Ramsès le nom de Pharaon, nous employons l'expression même dont se servaient ses contemporains pour le désigner, et il nous comprendrait si sa momie, maintenant étendue sous verre au Musée de Boulaq, pouvait voir se lever le jour de la résurrection, promis depuis si longtemps par les hiérogrammates de Thèbes.

Pharaon ! On ne saurait jamais imaginer quelle idée de puissance illimitée, de grandeur incommensurable éveillait ce seul nom chez tout Égyptien d'il y a trois mille ans. Pharaon! C'est à peine si un personnage du commun osait se le représenter vivant de la même vie que lui, et formé de chair et d'os comme un simple mortel. Dans son esprit, le pharaon était un être d'essence supérieure, le fils d'un dieu. C'était pour lui celui que l'on ne voyait pas et à qui il suffisait pourtant d'un seul signe pour le faire emprisonner, pour lui enlever ses champs et ses bestiaux, pour l'envoyer en guerre dans de lointaines régions d'où l'on ne revenait plus, soit vers les froids sommets du Liban, couverts de cyprès, soit au milieu des sables arides et brûlants qu'habitent les noirs Éthiopiens et où le Nil roule des eaux tièdes.

L'humble sujet ne connaissait pas le pharaon, ne pouvait le concevoir qu'en un vague idéal, et cependant le sentait partout. L'autorité était dure pour le pauvre. Celui-ci appartenait à la dernière classe de la société et au-dessus de lui s'étageaient, dans une immense hiérarchie dont les hautes cimes échappaient à sa vue, une infinité de scribes, de patrons, de propriétaires ruraux, de percepteurs, d'agents de police, de toparques, de nomarques, de prêtres, de prophètes, tous des maîtres inexorables dont le maître

souverain et incontesté était le pharaon. La prison, la bastonnade, la corvée, la dîme, telles étaient ordinairement les formes sous lesquelles se manifestait à lui le pouvoir pharaonique. Implorer ardemment Osiris ou Anubis afin d'obtenir plus tard, dans l'autre monde, une vie heureuse, avait presque moins d'importance à ses yeux que prévenir les réprimandes du supérieur et éviter ainsi le regard courroucé de Phar-âa.

D'ailleurs, l'Égyptien était résigné et l'est resté jusqu'à nos jours. C'était là un des traits de son caractère. Les philosophes ne lui disaient-ils pas que « sorti du sein de sa mère, l'homme trouve un supérieur devant qui se courber. Enfant, il obéit à son patron. Jeune homme, un officier le commande. Vieillard devenu faible, il est à la merci de ses subordonnés. L'homme est fait pour se plier. »

Un scribe de l'époque des Ramsès s'est plu à nous retracer le triste tableau de l'existence que menaient les prolétaires de son temps. A travers les recherches de son style, et malgré un parti pris apparent de peindre en couleurs un peu sombres la condition des gens de métier, on sent que ce scribe n'a pas trop exagéré les détails et que les misérables travailleurs d'alors devaient ressembler sensiblement à ceux qu'il nous représente.

« Le boulanger, après avoir pétri la pâte, il met ses

pains au feu. Tandis qu'il a la tête dans le four, un enfant le tient par les jambes, et il suffit que sa main vienne à manquer pour que le pétrisseur tombe au milieu des flammes.

« Le forgeron, il vit, respirant à peine, à la gueule d'une fournaise. Ses mains sont comme en peau de crocodile, et il exhale de partout une odeur affreuse d'œufs de poissons.

« Le tailleur de pierre, il cherche de tout côté du travail en toutes sortes de minéraux incassables. Quand il a bien travaillé et que ses bras sont rompus, il tombe accablé jusqu'au lever du soleil, les genoux et l'échine brisés.

« Le barbier, il rase jusqu'à la nuit. C'est seulement quand il mange qu'il peut s'appuyer un moment sur les coudes. Il va de rue en rue et de maison en maison, cherchant la pratique, et se lasse les bras pour emplir son ventre, telle une abeille qui n'a d'autre nourriture que celle qu'elle produit.

« Le batelier, il descend jusqu'à la mer pour gagner son pain. Quand ses bras n'en peuvent plus à force d'avoir ramé, qu'il a été dévoré par des moucherons et par des moustiques, et qu'il a peiné sa peine du matin au soir, il revoit pour un seul instant sa maison et son jardinet. A peine est-il arrivé qu'il lui faut s'en retourner en hâte.

« L'agriculteur, il passe sa vie au milieu des bestiaux, il s'épuise pour ses légumes et ses pourceaux, cuisinant en pleins champs et couvert de grossiers et lourds vêtements. A l'air il souffre, chez lui il étouffe. Il est retenu au sol comme par une entrave, et s'il essaie de s'en dégager et de se reposer un peu à la maison, on le bat et son maître le chasse.

« Le tisserand, il va travailler en journée et sa condition est des plus tristes. Ses genoux sont éternellement repliés jusqu'à sa poitrine. Il ne goûte pas l'air extérieur. Si un seul jour il lui arrive de fournir une quantité trop faible de tissus, il est lié comme on lie en bottes, au bord des marais, les tiges des papyrus. Ce n'est qu'en donnant des pains au portier qu'il peut voir la lumière du jour.

« Le blanchisseur, il reste accroupi sur la berge du quai, dans le voisinage constant des crocodiles. Sa main n'arrête pas de se plonger dans les eaux sales et grasses.

« Le courrier, il lègue ses biens à ses enfants, chaque fois qu'il se met en route pour l'étranger, tant le poursuivent la crainte des bêtes sauvages et la terreur des Asiatiques. Rentré en Égypte, il va chez lui ; mais à peine arrivé, il doit songer à repartir. Son intérieur pauvre le chagrine, il est presque heureux de s'en aller encore.

« Le maçon, il est sujet à toute espèce de maladie. Il est exposé aux vents brûlants, attaché aux encorbellements des maisons où il badigeonne, en guise d'ornements, des fleurs de nénuphar. Ses bras s'usent au travail, ses vêtements sont en loques. Il vit dans la boue et se lave à peine une fois par jour. Il est comme une pièce d'échiquier que le hasard promène de quartier en quartier, toujours suspendu à des poutres, aux terrasses élevées des constructions où il accomplit son pénible travail. Quand il a gagné son pain, il rentre à la maison et bat ses enfants. »

Et le scribe ? Car, il faut bien le dire, si l'auteur des lignes précédentes ne nous a montré que le côté attristé de l'existence de ses personnages, c'est que son ouvrage s'adresse à son fils, qu'il veut dégoûter de tout métier manuel afin d'en faire un scribe comme lui-même. Aussi, à l'entendre, la fonction de scribe est-elle la plus belle d'ici-bas.

« Celui qui s'occupe d'écriture et qui s'est exercé à cet art est au-dessus de tous les puissants de la ville et de tous les courtisans du palais. Il est délivré de toute tâche servile, débarrassé de tous travaux manuels, et peut mépriser houe et charrue. Il porte la palette et peut regarder de haut qui manie la rame. Il ne connaît pas la misère, n'a pas de maître violent et ignore les supérieurs nombreux. L'artisan, celui qui fait des

besognes journalières, il ne domine pas, il n'inspire point le respect. Simple ouvrier, il est le serviteur de ceux qui sont placés plus haut que lui. Il n'a devant lui que des occupations désagréables, sans esclave qui lui apporte son eau, sans femme qui lui prépare son pain. Le scribe, lui, il prime tout. La déesse de l'Abondance est sa compagne inséparable, dès le jour de sa naissance. »

Tout cela est jeu de style et recherche d'oppositions. En réalité, le scribe égyptien était un fort mince personnage. A l'école, on lui enseignait péniblement les lettres à grand renfort de coups de bâton. L'art d'écrire les hiéroglyphes était long à apprendre, et l'apprenti écrivain devait user de nombreux calames et couvrir de signes hiératiques mal contournés bien des tessons de vases et bien des éclats de calcaire avant de pouvoir écrire sur papyrus et d'acquérir ainsi le droit de porter le titre de Scribe royal.

Et ce titre, souvent, ne menait pas loin. Il y avait tant de scribes! Parmi les millions de personnages que nous trouvons mentionnés dans les inscriptions égyptiennes, il en est peu qui ne portent pas ce titre.

Le scribe, au sortir de l'école, devenait ce qu'il pouvait, et, la plupart du temps, son existence était dure.

Accroupi au coin d'un carrefour, il attendait, lui

aussi, la pratique et, pour s'emplir le ventre, devait écrire par centaines de fastidieuses lettres d'affaires, mettre sur pied les comptes de commerçants peu mathématiciens, ou parfois, occupation plus piquante, rédiger en beau style des billets doux dictés par d'illettrées fillettes de Thèbes ou de Memphis qui s'en venaient, les soirs, cachées sous un voile et le cœur battant, trouver le scribe voisin afin d'obtenir de lui, moyennant un pain ou quelques dattes, une précieuse feuille de papyrus couverte de déclarations grammaticalement amoureuses.

D'autres aidaient les maçons, suspendus fraternellement avec eux aux échafaudages des constructions, et transcrivaient avec de la couleur noire, en hiéroglyphes décoratifs que des sculpteurs devaient graver ensuite, les phrases louangeuses que leur remettaient de gras propriétaires infatués.

Heureux celui qui pouvait s'attacher à quelque haut personnage et lui servir de domestique bon à tout faire, même à écrire, à l'occasion.

En fait, celui qui primait tout en Égypte, celui qui ne connaissait point la misère et n'avait nul supérieur, celui qui pouvait mépriser franchement houe, rame ou charrue, c'était le seul pharaon. Le scribe, qui se prisait tant, était pour lui comme un grain de sable au milieu de l'immense multitude de ses sujets.

Et non seulement le scribe, mais encore toute la foule des fonctionnaires plus haut placés n'était entre les mains de Pharaon qu'une immense machine solidement agencée et manœuvrant puissamment au moindre geste. Armée, clergé, administration, tout relevait directement du Maître, qui était à la fois général en chef, pontife suprême, et ordonnateur du pouvoir civil.

II

A la tête de leurs armées, les Pharaons d'Égypte eurent maintes fois l'occasion de faire trembler le monde par leurs exploits victorieux.

A l'origine de l'histoire égyptienne, nous nous trouvons en présence de bons rois calmes, pacifiques, rêvant science et non conquêtes, étudiant la médecine et point la stratégie, n'envisageant que le bien-être intime de leur pays. Pas de guerres, ou très peu. Juste ce qu'il en fallait pour repousser de temps en temps les attaques de quelques hordes nomades, libyennes ou arabes, sur les deux frontières de la Basse-Égypte. En peu de jours tout était terminé et les craintes un moment éprouvées s'oubliaient rapidement. L'Egypte n'avait pas encore d'armée régulière, et les combattants de bonne volonté suffisaient pour la défendre.

Le peuple s'occupait tranquillement d'agriculture,

de chasse, de pêche, s'amusant aux luttes, aux joutes sur les canaux, accueillant avec une joie naïve les bateleurs, venus des régions étrangères, qui leur apprenaient des tours d'adresse, des danses nouvelles, et leur amenaient, emprisonnées dans des cages solides, des bêtes féroces inconnues aux rives du Nil. Aussi, les peintures décoratives de ces époques reculées ne respirent-elles que fraîcheur et gaîté. Pas de chars de guerre roulant leurs roues sanglantes à travers des traînées de cadavres, pas de forteresses escaladées d'où l'on précipite les ennemis aux crocodiles des fossés. On n'y voit que des scènes champêtres, des pasteurs conduisant leurs troupeaux, des intérieurs de fermes aux mares couvertes de canards multicolores, des bazars où, au milieu des marchandages et des échanges, s'entrecroisent, rédigés en hiéroglyphes, les lazzis spirituels et moqueurs de jeunes gamins memphites, circulant tout nus dans la foule des acheteurs.

Mais tout change au bout de quelques siècles. Les nations éthiopiennes, races timides et peu belliqueuses, avaient d'abord été considérées comme des alliés tout désignés, comme des voisins inoffensifs chez qui l'on allait de temps en temps, sans crainte d'être mal reçu, faire de simples voyages de curiosité. Ils n'attaquaient pas l'Égypte, dont les séparait une

infranchissable cataracte, écumant ses cascades sur les rocs au sud de la pittoresque et rêveuse île de Philæ [1]. On alla les attaquer.

Les premières conquêtes égyptiennes, sous la XII[e] dynastie, eurent lieu sur le Haut-Nil. Les Nègres furent traqués par des générations successives, poursuivis sans trêve de village en village. Leurs champs de dourah furent détruits, leurs huttes incendiées, leurs femmes emmenées en esclavage, leurs pauvres richesses emportées par un vainqueur sans pitié. On s'était aperçu que leur pays recélait des mines d'or, qu'on y trouvait de l'ébène et de l'ivoire, et le luxe avait progressé en Égypte. A la fin de la XII[e] dynastie, deux massives fortifications situées au cœur de l'Éthiopie, vers la seconde cataracte, marquaient orgueilleusement la frontière de l'empire égyptien.

Mais vint le temps des revers. Une terrible invasion d'Asiatiques s'abattit comme une nuée de sauterelles sur les plaines du Delta. Aucune force ne put arrêter cette formidable poussée. Les Égyptiens surent à peine résister. En peu de temps toute la Basse-Égypte fut occupée par des milliers d'étrangers, sinistres, aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, aux plates et larges lèvres, connus sous le nom

1 V. pp. 32-33.

d'Hyqsos. Les vieilles cités pharaoniques furent dévastées, les temples furent rasés, et de nouveaux sanctuaires, d'architecture étrange, logèrent des divinités ennemies symbolisant les fureurs de la guerre. La domination dura plus de cinq siècles. La partie septentrionale du pays avait fini par se plier à son sort. Les Hyqsos se montraient plus doux, daignaient même s'habituer aux coutumes égyptiennes, unissant leurs dieux aux divinités niliaques en d'hétérogènes trinités. Mais le reste du pays était resté dans l'indépendance, les envahisseurs n'ayant jamais dépassé de beaucoup, au sud, la ville de Memphis. Des pharaons dont l'histoire sait à peine les noms régnaient vaguement à Thèbes et vivaient en assez bonne intelligence avec leurs voisins du nord.

Un libérateur se leva enfin. Déjà le roi Raskenen, à la tête de troupes assemblées et instruites peu à peu, avait fait quelques victorieuses incursions dans le Delta. Sa momie, retrouvée récemment avec le crâne percé de trois coups de poignard, nous prouve qu'il succomba dans sa lutte pour la délivrance. Le roi Ahmès, son successeur, réunit une puissante armée de terre, ainsi qu'une flotte importante destinée à manœuvrer sur le Nil et sur les canaux. Un Ahmès commandait l'armée, un autre Ahmès dirigeait la flotte. Avec toutes les forces égyptiennes, les trois

rent

eaux

divi-

erre

arti



ILE



PHILÆ

Ahmès se précipitèrent vaillamment contre les Hyqsos. Ceux-ci en étaient arrivés à ce moment où le vainqueur, sûr désormais de son invincibilité, se relâche de sa rigoureuse surveillance et s'oublie à jouir en paix des fruits de sa conquête. En quelques semaines le Delta fut repris. Les Hyqsos se replièrent dans la ville d'Avaris, qu'ils avaient fondée sur les ruines d'une cité égyptienne, vers la frontière asiatique, et où ils avaient établi un vaste camp retranché pouvant contenir trois cent mille hommes. On les y poursuivit. Le siège d'Avaris dura assez longtemps, puis les Égyptiens entrèrent en vainqueurs dans la ville, l'armée de terre franchissant les murailles, la flotte suivant les canaux qui amenaient l'eau douce aux habitants. Les Hyqsos s'enfuirent pêle-mêle en Asie, et toute l'Égypte, redevenue pharaonique, glorifia pendant des siècles le nom d'Ahmès.

Le désir d'une vengeance plus grande s'empara bientôt des pharaons d'Égypte. Quand le pays fut réorganisé et que l'armée fut prête à de nouveaux combats, les Égyptiens pénétrèrent en Asie. Ils allaient toujours devant eux, tuant, dévastant sans s'arrêter, traversant en vainqueurs la Syrie, la Mésopotamie, parvenant jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre. Touthmès III conduisit ainsi plusieurs fois les troupes égyptiennes à travers le continent

asiatique et l'on vit enfin resplendir, sous son règne et sous celui de son fils, tout l'éclat de la puissance pharaonique.

Aménophis II parvint jusqu'à Ninive où les habitants, montés en foule sur les remparts, saluèrent, en agitant des palmes et des écharpes, les vainqueurs étrangers défilant à leurs pieds et s'engouffrant sous les portes voûtées de la ville.

Le retour en Égypte surtout fut pompeux. Toute une flotte attendait l'armée aux bouches du Nil. Le pharaon protégé des dieux monta un vaisseau colossal, aux flancs dorés, aux mâtures de cèdre, aux larges voiles quadrillées de couleurs éclatantes. Assis sous un dais élevé au plus haut du pont, au milieu des chants d'allégresse et des fumées d'encens, Aménophis aspirait les adorations des deux rives tandis que devant lui se balançaient, étranges trophées pendus à la poupe du navire, sept noires momies grimaçantes de princes asiatiques tués à Takhis.

L'immense cortège triomphal remonta toute l'Égypte, traversa fièrement Thèbes où six des momies furent suspendues à une porte de la ville, continua sa route, franchit les cataractes, et, après une course de plus de cinq cents lieues, atteignit, au fond de l'Éthiopie, à Napata, l'extrémité méridionale des frontières égyptiennes. Là, comme exemple du châ-

timent réservé aux révoltés, le pharaon fit attacher la septième momie de Takhis aux créneaux des murailles d'enceinte.

Cette marche grandiose du cœur de l'Asie au centre de l'Afrique est le plus glorieux souvenir qu'aient laissé les pharaons et nous arrêterons là, pour ne pas l'amoindrir, l'histoire des conquêtes égyptiennes.

On comprend combien ces victoires coup sur coup répétées contribuaient à environner de prestige le trône pharaonique. Mais un prestige bien plus grand encore pour les pharaons, et plus durable, leur venait de leur essence même, ou plutôt de l'origine que leur attribuaient, aux yeux des Égyptiens, de longues traditions soigneusement perpétuées.

D'après les annales historiques égyptiennes, le pays avait d'abord été gouverné par les dieux pendant une longue suite de siècles. Le plus célèbre, ou le dernier d'entre eux peut-être, avait été Horus et pour cette raison, lorsqu'ils voulaient désigner une période très lointaine de leur histoire — si lointaine qu'elle n'était pas encore contemporaine de leur premier roi — les Égyptiens se servaient de cette expression : « du temps des Sujets d'Horus ». Les Sujets d'Horus étaient les ancêtres préhistoriques, ceux qui avaient encore connu le dernier roi-dieu.

Lassés du séjour de la terre, les dieux abandon-

nèrent enfin la royauté aux mains d'un homme et cet homme, le premier pharaon dont l'histoire fasse mention, se nommait Ména. Les pharaons régnaient donc, non en vertu d'un droit divin, mais en vertu d'un droit encore plus puissant, l'hérédité divine. Tout roi d'Égypte était le successeur plus ou moins éloigné d'un dieu qui avait occupé le trône. Les dynasties se suivaient, s'enchaînant et se reliant Dieu sait comme; n'importe, tout roi était pour ses sujets le descendant direct des dieux et le maître incontesté du Trône d'Horus.

De là des rapports très intimes entre les pharaons et les divinités. Qu'il soit figuré en peinture sur les parois des temples ou sculpté dans le granit des statues colossales, le roi est partout représenté à l'image des dieux. Mêmes couronnes symboliques, même barbe tressée à la pointe recourbée, mêmes sceptres et mêmes insignes, à tel point que, si des noms n'étaient écrits auprès des personnages et si leurs attitudes n'étaient différentes, on pourrait souvent être embarrassé, devant un bas-relief rappelant une offrande d'un roi à une divinité, pour dire quel est le dieu et quel est le pharaon.

Enfin, cette consanguinité admise dès l'origine entre les rois et les dieux, cette descendance reconnue de tous, qui en faisait les membres d'une même

famille, amena nécessairement les pharaons à se considérer comme les seuls dignes de converser directement avec les dieux et d'accomplir les parties les plus délicates des cérémonies du culte. Le roi était en fait le prêtre au-dessus des prêtres. Lui seul consultait les oracles; lui seul, de tous les Égyptiens, avait le droit d'entrer au plus profond du sanctuaire et de briser le sceau toujours timbré des armoiries pharaoniques, qui tenait fermée la porte du tabernacle; lui seul en somme pouvait contempler la divinité face à face. Un prêtre, fût-il le plus important du royaume, avait conscience, lorsqu'il parlait à un dieu, de s'adresser à un maître. Le roi traitait ce dieu familièrement, comme l'un des siens, et l'appelait «mon père».

Les diverses occupations du gouvernement ne laissaient pas aux rois les loisirs de se consacrer exclusivement au sacerdoce. Ils n'apparaissaient qu'aux grands jours, lors des fêtes les plus considérables. Mais il était d'usage que les membres de la famille royale occupassent une fonction sacerdotale. Le second fils du roi possédait de droit le titre de grand-prêtre de Ptah à Memphis et, voué complètement au culte du dieu, ne pouvait régner que par exception, par exemple à défaut absolu d'autre héritier au trône. Les reines et les princesses faisaient

partie des maîtrises sacrées. Dans l'orchestre, elles battaient du tambourin, agitaient des sistres ou des crotales, jouaient de la harpe. Dans les chœurs, elles chantaient les soli des hymnes saints, tandis que d'autres prêtresses, filles des grands du royaume, exécutaient les ensembles.

Le roi, on le voit, de même qu'il était à la guerre le commandant suprême de ses troupes, était, dans les temples, le chef souverain de ses prêtres et se réservait jalousement, dans le sacerdoce, les attributions qui étaient de nature à le mettre le plus en contact immédiat avec la divinité.

III

Mais c'est surtout dans ses rapports avec le peuple égyptien qu'il faut se représenter le pharaon si l'on veut se faire une idée de la terreur religieuse qu'il devait inspirer à ses sujets. C'est dans les cérémonies publiques et dans les fêtes triomphales qu'il faut se le figurer, assis au-dessus de millions de fronts courbés, sur un trône élevé que supportent de leurs épaules les principaux du royaume, tandis que d'autres l'éventent de longs flabellum et qu'un lion favori, accroupi à ses pieds, darde sur la foule prosternée ses prunelles inquiètes.

Les voyageurs qui visitent aujourd'hui les ruines de Thèbes et qui parcourent, sur la rive droite du fleuve, la plaine où s'étendaient autrefois les quartiers de la ville habités par les vivants — on sait que la rive gauche était réservée aux cimetières — ne peu-

vent manquer de remarquer, émergeant çà et là hors du sable, un nombre considérable de sphinx colossaux, à tête de bélier, qui se suivent presque en ligne droite sur un vaste parcours. Il est possible, à qui connaît l'antique Égypte, de se retracer par l'imagination ce que devait être cette vaste voie et ce que les animaux symboliques qui la bordaient durent voir défiler de cortèges pompeux.

Longue de près de trois kilomètres, large de plus de trente mètres, la route commençait au temple de Louqsor, en avant des deux hauts obélisques de granit rose qui en décoraient la façade, et se terminait au temple de Karnak, en face de la grandiose porte triomphale percée dans le talus d'enceinte. De chaque côté de l'avenue, rapprochés presque au point de se toucher les flancs, étaient étendus, sur des piédestaux en forme de pyramide tronquée surmontée d'un léger encorbellement, des sphinx de grès, à tête d'homme ou de bélier, tenant entre leurs pattes, appuyée contre leur poitrail, une image d'Aménophis III, le pharaon qui les avait fait sculpter. La chaussée était recouverte de dalles aux angles irréguliers, fragments démesurés d'une sorte de gigantesque mosaïque dont un polissage soigné avait fait disparaître les jointures et les interstices. Des tamaris et des sycomores cachaient le ciel de leurs feuillages et

tamisaient sur le sol les rayons ardents du soleil. A droite et à gauche s'élevaient les riches hôtels de l'aristocratie égyptienne, bâtiments de deux ou trois étages, entourés de jardins aux murs crénelés que dépassaient des palmiers, et percés de fenêtres assez étroites pour laisser filtrer un peu de clarté dans les chambres intérieures sans y donner en même temps accès à trop de chaleur. Et, plus loin, la ville de Thèbes, s'étendant jusqu'aux lointaines collines bleuâtres de l'horizon, avec ses milliers de maisons basses serrées les unes contre les autres, s'entassant jusqu'au pied des temples dont les dominaient les tours immenses aux parois un peu inclinées.

C'est sur cette route royale qu'aux jours de grandes fêtes se réunissait toute la population thébaine. C'est là qu'on allait attendre le passage du souverain escorté de ses prêtres, de ses soldats, de ses hauts fonctionnaires. C'est là que de nombreux agents de police, choisis de préférence parmi les habitants de la Libye, avaient peine à refouler l'innombrable multitude de curieux accourus de tous côtés.

Tantôt c'était la fête d'Amon, le grand dieu de Thèbes. La statue divine, sortie de son temple, était pompeusement promenée par toute la ville. En tête, vingt prêtres à la tête rasée supportaient sur leurs épaules un immense pavois recouvert d'une étoffe

richement brodée dont le tissu, retombant presque jusqu'au sol, les cachait aux yeux des spectateurs. Sur ce pavois, qui semblait ainsi s'avancer de lui-même, comme par une force surnaturelle, se dressait l'image dorée d'Amon, à la tête surmontée de deux longues plumes rigides. Autour du dieu, les desservants du temple tendaient vers lui des flabellum, grands éventails semi-circulaires surmontant une longue hampe, ou de lourds bouquets artistement édifiés, dans lesquels les nénuphars du Nil, roses, bleus et blancs, se mêlaient à des feuillages de myrte et de tamaris.

D'autres prêtres, derrière, portaient, au moyen de longs bâtons passés sur leurs épaules, des crédences chargées des emblèmes mystiques de la divinité : cyprès en bois peint, fléaux d'ébène et d'or. Puis, dans une chapelle en bois recouvert d'or et de légendes hiéroglyphiques émaillées en toute couleur, on revoyait le dieu Amon debout au milieu d'un amoncellement de fleurs et d'offrandes.

Des soldats marchaient ensuite, annonçant le pharaon. Des musiciens les précédaient, rythmant leurs pas de leurs instruments bruyants. Les uns jouaient d'une trompette très courte et très aiguë de son, terminée par un pavillon conique ; les autres frappaient de leurs poings de longs tambours en forme de ton-

nelets étroits, attachés horizontalement devant eux au moyen d'une courroie passant derrière leur cou. Les soldats étaient coiffés d'une perruque à fines tresses serrées, entourée au sommet de la tête d'une étroite bandelette à laquelle étaient fixées, au-dessus des oreilles, deux plumes d'autruche divergeant obliquement. Leur costume consistait en une ample jupe blanche sur laquelle se drapait étroitement un long manteau à petits plis gaufrés. Leurs pieds étaient chaussés de sandales à l'extrémité antérieure longuement recourbée en pointe, et leurs mains portaient, l'une une petite hache d'arme, l'autre différents attributs belliqueux.

Enfin, des prêtres, marchant à reculons, encensaient l'air au devant du souverain, lequel était porté, sur un palanquin élevé, par douze des principaux chefs de son armée.

Là surtout était, pour le peuple, tout l'attrait de la fête. Sur la route bleuie par les fumées d'encens s'avançait la lourde litière dans laquelle était assis le pharaon, sur un trône d'or dont le dossier était formé des statues d'Isis et de Nephthys, les deux déesses sœurs, qui, de leurs bras ailés abaissés de chaque côté du siège, soutenaient les coudes du roi. Sur sa tête étincelait un casque d'or enveloppé des replis d'une vipère à la gorge gonflée et dans ses

mains se dressaient un fléau et un bâton au bout arrondi en crochet, symboles de la domination et du pouvoir invincible.

Puis des troupes encore, et des prêtres et, en dernier lieu, pour clore le cortège, des serviteurs chargés d'escabeaux et d'escaliers portatifs devant permettre au pharaon de descendre de son trône sur le sol, à l'entrée du temple.

D'autres fois c'était, aux approches de la moisson, la fête du taureau sacré de Thèbes. L'animal marchait tout seul en tête. D'une blancheur immaculée, le cou orné d'une écharpe, il portait, supendu entre ses cornes, un disque solaire d'or surmonté de deux plumes. Puis le roi, à pied, tenait d'une main une faucille et de l'autre une gerbe qu'il venait de moissonner dans les champs sacrés d'Amon. Derrière, des prêtres donnaient la volée à quatre oiseaux, chargés d'aller annoncer au nord, au midi, à l'est et à l'ouest, la bonne réussite des récoltes. Enfin, d'autres prêtres suivaient, en nombre indéfini, portant des statuettes royales ou divines, des étendards, des symboles de toute sorte, quelques-uns ayant même sur leur face un masque de carton figurant une tête de bœuf, de vautour ou de cynocéphale, animaux symboliques des principales divinités égyptiennes.

D'autres fois, c'était un cortège funèbre qui longeait la grande voie de Thèbes; on conduisait un pharaon à sa dernière demeure. Des vaches au corps peint de dessins mystiques tiraient un traîneau sur lequel reposait la momie royale, étendue entre les statues protectrices d'Isis et de Nephthys. La famille suivait, les femmes s'arrachant les cheveux, souillant leur visage de la poussière de la route qu'elles ramassaient à pleines mains et mêlaient en boue à leurs larmes. Puis le cercueil, placé sur une grande barque mortuaire à la voile lugubrement étalée, franchissait le Nil et bientôt disparaissait au loin pour toujours, sur l'autre rive, dans l'entassement des nécropoles éternellement voilées, comme d'un brouillard, par la fumée de l'asphalte en fusion dans lequel on plongeait les momies...

Le pharaon n'apparaissait d'ailleurs que bien rarement aux yeux de ses sujets, et toujours dans des occasions telles que l'on voyait seulement en lui un triomphateur traînant à sa suite mille princes captifs, ou un dieu dirigeant la fête d'un autre dieu de sa famille.

Les Égyptiens connaissaient le plus souvent leur roi par son effigie. De gigantesques colosses de grès ou de calcaire le représentaient assis, dominant de haut les multitudes. Sur le corps d'un lion, symbole

de la force inéluctable, les hauts sphinx portaient une tête humaine, qui était celle du pharaon. Les bas-reliefs des temples et des palais montraient le souverain en guerre, géant écrasant de sa massue des centaines d'ennemis figurés dix fois moins grands que lui.

Partout le pharaon vainqueur, le pharaon dieu, le pharaon immense à côté des humains humiliés. Partout l'expression symbolique de son pouvoir illimité. Et les jours de fête où il passait au milieu de son peuple, les yeux, accoutumés à le voir sphinx de pierre aux griffes vigoureuses, continuaient presque malgré eux à le considérer encore comme une statue impassible et toute-puissante, dont un seul geste eût fait trembler la terre entière, et dont le soleil n'eût même pas fait cligner les paupières de granit.

IV

Lorsque, à la suite de longues recherches dans les inscriptions, de fouilles minutieuses dans tous les atlas de planches égyptologiques, et de visites fréquentes dans les musées, on est arrivé à reconstituer l'existence d'un pharaon d'Égypte, lorsque l'on a appris la vérité historique sur ses exploits guerriers, que l'on connaît le nom de sa nourrice, la forme de ses bijoux et de ses armes, que l'on a même démaillotté sa momie, mesuré sa hauteur et regardé sa face de près, on reste rêveur en songeant à la différence qui devait exister entre la vie réelle de cet homme et l'idée que devaient s'en faire les Égyptiens.

Pour nous, qui le connaissons maintenant d'après sa momie, Ramsès II est un personnage aux traits rudes, au front bas, aux yeux petits et rapprochés du nez, à la bouche démesurée et aux oreilles écartées; tout dans sa physionomie dénote une très faible

intelligence, voire même une certaine bestialité. Pour les Égyptiens d'autrefois, Ramsès II, c'était ce sphinx campé superbement, au regard pensif et profond, au masque d'une beauté fière et irréprochable; c'était ce colosse de granit assis devant le temple de Louqsor, drapé magnifiquement dans ses vêtements pharaoniques, portant haut le sceptre et coiffé de la couronne des deux terres.

Nous connaissons par les textes les guerres asiatiques de Ramsès II. Nous savons combien il eut de difficulté à traverser la Syrie, à échapper à un traquenard tendu par ses ennemis devant Qadesch. Nous savons qu'il ne put jamais dépasser le pays des Khéta, au pied du Taurus, qu'il dut rebrousser chemin après avoir signé un traité d'alliance, un peu par contrainte, et qu'il eut grand peine à se refrayer un chemin pour regagner les rives du Nil. Les Égyptiens, eux, voyaient sur tous leurs temples d'immenses bas-reliefs représentant un roi de grandeur colossale, broyant comme des roseaux, d'un seul coup de sa massue, des centaines d'ennemis minuscules attachés en bottes. Des tableaux symboliques leur montraient des combats sanglants, des emmêlements effroyables de chars et de chevaux avec, au centre, le pharaon calme et vainqueur, protégé par le vautour sacré de son père Amon. Mille noms de localités emportées

d'assaut étaient gravés en colonnes interminables sur les soubassements des édifices. Leur roi, d'après les rapports officiels, était allé au bout du monde, avait parcouru tout ce qu'éclaire le soleil en sa course.

Nous, modernes, nous voyons mieux les choses, et presque de plus près. Nous savons combien le Taurus était relativement peu éloigné de l'Égypte. Nous déchiffrons ces noms pompeux de nations asservies, et nous y reconnaissons de pauvres villages de Palestine, à peine habités. Et la légende triomphale de Sésostris s'amoindrit pour faire place à la simple réalité.

Rechercher ce qu'était au juste tel monarque déterminé d'Égypte et examiner ensuite comment les Égyptiens devaient le considérer sera la meilleure manière de mettre en relief la toute-puissance des pharaons, et de montrer par quels prodiges de volonté et d'habileté ils pouvaient, aidés par la religion, en imposer à un peuple soumis et hypnotisé.

Le roi dont je veux retracer l'histoire, Aménophis III, vivait au XVIIIe siècle avant notre ère. Il régna vers la fin de la XVIIIe dynastie et habita Thèbes. Grâce à une erreur de touriste grec, on le confondit avec un héros de la guerre de Troie. Une statue qu'il avait élevée au milieu de la nécropole thébaine fut considérée comme un monument magique, qui chantait

tous les matins au lever du soleil : c'était Memnon l'Éthiopien saluant l'Aurore sa mère. La légende grecque alla se développant, s'implantant sur les légendes égyptiennes, et Aménophis III nous est parvenu entouré d'une auréole de gloire et d'étrangeté.

Aménophis III naquit de Touthmès IV, le septième souverain de la XVIII[e] dynastie, et de la reine Maut-em-ouaa[1]. Ce prince était l'aîné de six frères. C'est dans sa ville natale, à Thèbes, qu'il fut élevé et qu'il passa sa jeunesse.

Dans les palais pharaoniques se trouvait une partie intime, le *kip*, sorte de nursery anglaise, dans laquelle se tenaient les princes jusqu'à leur puberté. Là ils étaient soignés par tout un personnel de nourrices, de remueuses, de nourriciers, de gouverneurs. Certains fils de grandes familles obtenaient la faveur de pénétrer dans le *kip*, d'y jouer avec les jeunes princes, d'y participer à leurs études et ne manquaient pas, dans la suite, de rappeler toujours, en tête de leurs titres officiels, l'honneur que leur avait fait le pharaon de les admettre dans le *kip* royal.

Aménophis III y vécut avec ses frères et y reçut la visite de bien des enfants qui devinrent plus tard

1 V. p. 53.



LA REINE MAUT-EM-OUAA

de hauts dignitaires du royaume. Les noms de deux de ses nourriciers, Haq-er-heh et Haq-reshou, sont parvenus jusqu'à nous et l'on peut encore visiter à Thèbes la tombe du premier de ces personnages.

A la mort de son père, qui ne régna que neuf ans, Aménophis III, encore jeune, hérita d'un immense empire, à l'affermissement duquel avaient contribué son aïeul et son bisaïeul. Aussi pouvait-il se proclamer, le jour même où il monta sur le trône, « souverain puissant dont les frontières s'étendent au midi jusqu'à Karou » — le pays des Gallas — « et au nord jusqu'à Naharina » — la Mésopotamie.

Les nations du nord ne se révoltèrent pas à son avénement, comme elles en avaient l'habitude à chaque nouveau règne. Les nations du midi, sans organiser une grande révolte d'ensemble, obligèrent pourtant le roi à aller pacifier quelques rébellions partielles. Dans la cinquième année de son règne, il alla châtier des tribus voisines de l'Égypte, au sud d'Éléphantine, et, après avoir mis tout à feu et à sang, il revint, laissant près de Syène deux stèles commémoratives de ses victoires. Quelque temps après, il dut s'aventurer un peu plus loin sur le Nil. Le pays d'Abha, placé au sud de la seconde cataracte, s'était révolté. Aidé d'un gouverneur égyptien local, Mérimès, auquel il conféra en récompense le titre de prince

d'Éthiopie, Aménophis vint facilement à bout des rebelles. Il rentra à Thèbes, amenant avec lui sept cent quarante prisonniers vivants et trois cent douze mains coupées pendant la bataille.

Telles sont les seules campagnes du roi; Aménophis III, comme on le voit, eut plutôt à sévir qu'à asservir. D'ailleurs, il sut prendre du bon côté ces voyages forcés en Éthiopie. Un scarabée de porcelaine, tiré à un grand nombre d'exemplaires, nous apprend en effet que, pendant les dix premières années de son règne, Aménophis tua de sa main cent deux lions africains. Ce roi ayant été si passionné chasseur, on peut se demander si ce furent les révoltes des Nègres qui lui donnèrent l'occasion de chasser le lion, ou plutôt si ce ne furent pas ses chasses qui devinrent le motif de simples razzias, opérées en chemin.

Le reste du règne d'Aménophis se passa dans la paix et dans le repos. Le roi fit édifier par tout le pays des temples et des sanctuaires, et il n'est presque pas de ville égyptienne qui ne renferme des souvenirs de sa munificence. Ce fut lui qui fonda à Thèbes le temple de Louqsor, agrandi plus tard par Ramsès II, et qui construisit la vaste allée de béliers dont nous avons parlé. Dans le Delta, à Éléphantine, en Éthiopie, d'importants monuments portent ses cartouches, et la

plus lointaine ruine égyptienne que l'on trouve en remontant le Nil, presque au cœur de l'Afrique, date de son règne.

Ce ne fut que dix ans après être monté sur le trône, lorsqu'il eut terminé ses combats et satisfait ses goûts de chasse à l'étranger, qu'Aménophis III songea à se marier. Les pharaons d'Égypte, depuis trois mille ans, n'avaient jamais épousé que des filles de sang royal. Aménophis avait le choix entre une quantité de cousines et de nièces. Des partis étrangers vinrent même s'offrir à lui et Kirgipa, fille de Satarna, roi de Mésopotamie, fit à Thèbes, escortée de trois cent dix-sept suivantes, une visite qui n'avait évidemment d'autre but que de sonder le terrain au sujet d'un mariage. Princesses pharaoniques, princesses asiatiques, Aménophis dédaigna tout pour épouser la plus humble de ses sujettes.

Tii, celle qu'il choisit pour femme, était née, probablement à Abydos, de parents sans fortune. Aménophis n'eut pas crainte de se mésallier ni de déroger aux coutumes sévèrement en honneur à la cour. Il aima Tii et fit un mariage d'amour, le seul que l'on connaisse dans toute l'histoire d'Égypte, ou du moins le seul dans lequel l'amour n'ait pas été mêlé d'un certain sentiment de convenance hiérarchique. Conscient de sa toute-puissance, Aménophis ne crai-

gnit pas de braver l'opion publique. Il fit frapper un scarabée commémoratif que l'on retrouve aujourd'hui dans toutes les villes d'Egypte, et il y fit graver une inscription disant que lui, le roi fort, maître du monde depuis le Tigre jusqu'au centre de l'Afrique, épousait, en l'an X de son règne, Tii, fille de Iouaa et de Touaa. Jamais les pharaons n'avaient donné une telle importance ni une telle publicité à leur mariage. Jamais surtout aucun d'eux n'eût osé accoler ses fiers titres pharaoniques au nom vulgaire d'un simple particulier qui ne pouvait même pas, comme le pouvaient neuf Égyptiens sur dix, se qualifier modestement de scribe royal. D'un côté ces noms bourgeois, Tii, Iouaa, Touaa, de l'autre les cartouches du maître du monde : les Égyptiens durent éprouver un certain frémissement devant cette antithèse voulue, hardie et éloquente dans sa simplicité.

Aménophis ne regretta pas son mariage, n'eut même pas de harem comme en avaient ses prédécesseurs et adora sa femme jusqu'à sa mort. Un an après son mariage, il offrit en don à Tii, dans le Delta, une grande ville, Djârou du Nord, dans laquelle il fit construire un vaste bassin d'une demi-lieue de long sur trois cents mètres de large, et il inaugura cette œuvre en y faisant avec sa femme une longue promenade, dans une embarcation étincelante d'or et d'émaux.

Plus tard, il fit élever, en Éthiopie, à Sédéïnga, un temple aujourd'hui en ruine dont la déesse était la reine Tii. Elle y était représentée partout sous la forme d'Hâthor, la déesse égyptienne de la beauté et du plaisir, et l'on comprend la galanterie extrême qu'il y avait dans cette flatteuse assimilation. Enfin, dans tous les autres temples d'Égypte, la reine fut toujours figurée à côté du roi et son image était accompagnée du titre « l'épouse bien-aimée du pharaon, Tii ».

Lorsqu'Aménophis mourut, après trente-six ans de règne, la reine, qu'il avait épousée toute enfant et qui lui survécut de longues années, fit faire à son mari des funérailles splendides et fit semer le sol de sa syringe, avant qu'on la murât, de statuettes en porcelaine bleue portant une dernière fois réunis les noms de Tii et d'Aménophis. Ces statuettes ont été retrouvées, au commencement du siècle, par les membres scientifiques de l'Expédition d'Égypte, et chacun peut les voir dans les vitrines du Louvre.

V

Telle est, sans tenir compte d'un certain nombre de faits appartenant à la politique intérieure du pays, l'histoire que les monuments égyptiens nous permettent de retracer du règne d'Aménophis III. Cette histoire, en somme, est assez simple et banale, à part la teinte poétique dont vient l'agrémenter l'existence de la jeune et jolie Tii. Mais si nous la considérons comme devaient la considérer ses contemporains, si nous nous promenons à Thèbes et que nous parcourions les bas-reliefs du temps et leurs légendes descriptives, nous verrons combien Aménophis nous apparaîtra tout autre.

L'histoire critique et froide nous apprend qu'Aménophis naquit de Touthmès IV et de Maut-em-ouaa. L'histoire, telle que nous la transmettent les peintures mystiques du temple de Louqsor, nous enseigne des choses bien plus compliquées et surnaturelles. Or,

c'est seulement cette histoire mystique que lisaient et en laquelle avaient foi les sujets d'Aménophis III.

Toute une salle du temple de Louqsor est consacrée à la représentation de la naissance d'Aménophis. Le père du roi y est non pas Touthmès IV, mais le dieu Amon en personne. Touthmès y porte bien le titre de mari de Maut-em-ouaa, mais c'est Amon qui y exerce en réalité sur la reine les droits d'époux. Les bas-reliefs qui ornent cette salle forment une sorte de mystère religieux ou de féerie figurée, divisée en cinq parties, et comprenant vingt tableaux suivis d'une apothéose.

Nous voyons d'abord le dieu Khnoum, fabricateur des humains, modelant sur un tour à potier qu'il fait tourner du pied, le germe du futur prince ainsi que le germe de son *ka*, sorte de second corps qui lui sera intimement uni pendant sa vie et ne se distinguera pas de lui, mais qui lui survivra après sa mort. Hâthor, la Vénus égyptienne, assiste Khnoum dans cette opération, qui est une sorte de création divine précédant l'acte humain de la fécondation.

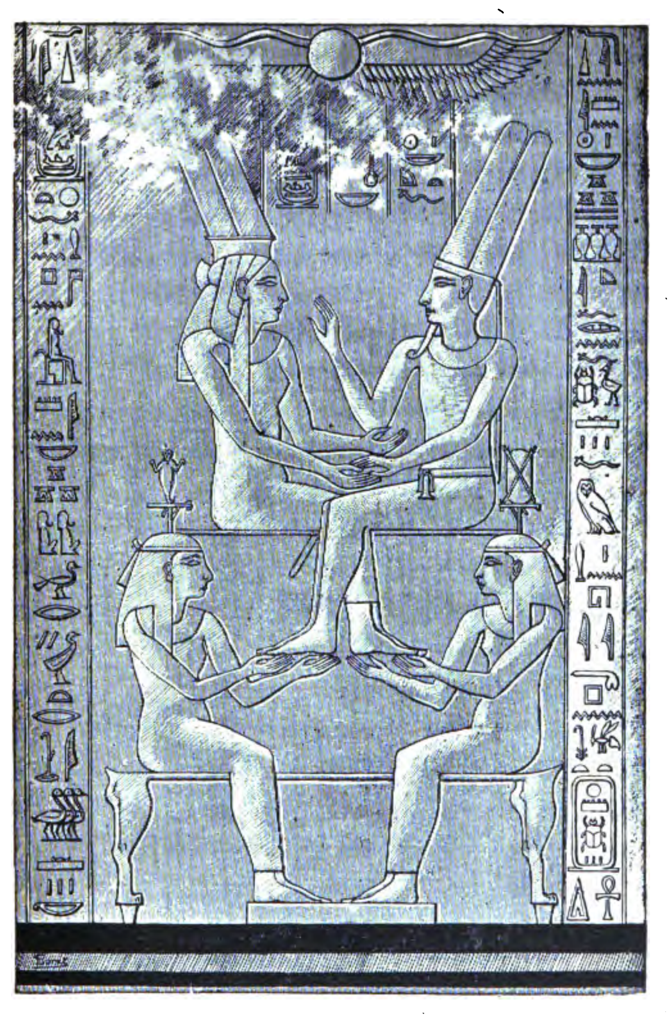
Dans le tableau suivant, Khnoum vient annoncer à Amon que les germes d'Aménophis III et de son *ka* sont prêts. Amon reconnaît l'identité de son fils à venir et lui souhaite santé, joie et prospérité.

Ensuite, Thoth, le messager et le secrétaire des

dieux, vient, son rouleau de papyrus à la main, apprendre à la reine Maut-em-ouaa qu'elle a été choisie par Amon pour être la mère de son enfant.

La scène suivante[1], d'une hardiesse assez étrange, nous fait assister à la conception d'Aménophis. Le dieu et la reine sont assis, étroitement serrés l'un contre l'autre, les mains jointes et caressantes, sur un lit que supportent les déesses Neith et Selk. Amon, comme nous l'apprend la légende gravée derrière lui, se superpose en quelque sorte à la personnalité de Touthmès IV : « Il se transforme en la Majesté de ce mâle, Touthmès IV. Il trouve la reine couchée au milieu des splendeurs de son palais. Elle s'éveille, environnée de parfums divins; elle demeure en extase devant la Majesté d'Amon. Il s'approche d'elle pour la posséder; il se montre à elle dans son activité divine. Après qu'il s'est retiré d'auprès d'elle, elle reste en joie à la vue de ses splendeurs. L'amour du dieu circule en tous ses membres, le palais s'emplit de parfums divins exhalant toutes les senteurs de l'Arabie. » Un dialogue termine la scène. La reine Maut-em-ouaa : « O dieu deux fois grand, toi dont l'action est deux fois excellente, dont les desseins sont deux fois [parfaits], tu as fait reposer

[1] V. p. 63.



LA REINE MAUT-EM-OUAA ET LE DIEU AMON

ton cœur sur ma Majesté! Ta rosée s'est épandue en tous mes membres, et ta Majesté a fait de moi tout ce qu'elle a voulu. » Le dieu Amon répond : « Aménophis — c'est le nom de mon fils — est en ton ventre. Apprends-lui, par les paroles qui sortiront de ta bouche, qu'il est destiné à exercer la royauté souveraine sur la terre en son entier, que mon âme est avec lui et que je lui lègue ma couronne afin qu'il gouverne l'Égypte aussi longtemps que vivra le soleil. »

Dans le tableau suivant, Amon, sorti de chez la reine, annonce à Thoth que la reine Maut-em-ouaa est enceinte et lui ordonne de porter la nouvelle aux dieux.

Amon et Touthmès IV sont ensuite en présence l'un de l'autre. Le dieu apprend au pharaon qu'un fils lui naîtra, lequel règnera sur toute la terre.

La reine, enceinte, et Hâthor se présentent devant Amon. La déesse tient Maut-em-ouaa dans ses bras et lui parle bas à l'oreille. Elle lui dit que le dieu l'a ennoblie par son amour et qu'elle mérite la vénération des humains.

Kknoum et Hâthor conduisent la reine vers la chambre d'enfantement en lui souhaitant joie et santé, et la glorifient d'avoir été choisie comme épouse par le dieu.

La reine, environnée d'un nombreux cortège de divinités, parmi lesquelles les dieux du Delta et de la Thébaïde, à tête de chacal et d'épervier, vient de mettre au monde Aménophis et son *ka*. Deux accoucheuses lui soutiennent les bras, pendant que d'autres emportent les nouveau-nés. Le dieu difforme Bes et la déesse Ap, à tête d'hippopotame, divinités présidant à la musique et à la toilette, adressent leurs félicitations à Maut-em-ouaa.

Deux déesses allaitent les nouveau-nés — Aménophis et son *ka* — qui sont représentés plus loin tétant aux mamelles de deux vaches sacrées.

Neuf déesses, sortes de fées, présidant aux naissances et chargées de fixer d'avance la destinée des nouveau-nés, portent Aménophis et son *ka* sur leurs genoux.

Hapi, le dieu du Nil, et Hekaou, le dieu de la fertilité, présentent les enfants à Horus, qui les conduit devant leur père Amon.

Hâthor, assise, tient le prince sur ses genoux. Amon, debout devant elle, caresse le jeune enfant en lui disant : « Viens en paix, ô Aménophis, fils de mon ventre! »

Amon tient le prince sur ses genoux. Hâthor et Maut, épouse d'Amon, debout devant le dieu, souhaitent à son fils santé et joie.

Khnoum et Anubis, le sceptre en main, s'avancent vers les enfants et leur souhaitent de « gouverner tout l'espace qu'encercle la course du soleil et de diriger les terres sous le fléau royal selon l'ordre de Râ lui-même ».

Safekh, déesse des livres et des écrits, à qui deux déesses présentent Aménophis et son *ka*, trempe son calame dans l'encre et leur écrit ses souhaits : « Je t'accorde des millions d'années. Je t'accorde de réunir toutes les plaines et d'assembler toutes les montagnes sous tes ordres. »

Amon, assis sous l'ombrage de l'arbre sacré *ashed*, le sébestier officinal, écrit les noms du futur roi,



sur deux fruits que lui présente Aménophis.

Thoth vient annoncer la naissance du prince à la triple trinité de Thèbes, composée des divinités Mentou-Toum-Shou, Tafnout-Seb-Nout, Osiris-Isis-Horus. L'ennéade adresse au pharaon un souhait général, puis chaque triade prend la parole pour lui souhaiter force et puissance.

Amon présente son fils, déjà adulte, aux divinités de la Haute, de la Basse et de la Moyenne-Égypte, qui lui adressent leurs souhaits. Puis les deux déesses Ouadjit et Nekhbit, symbolisant le Nord et le Sud,

viennent apporter au futur souverain les couronnes de la Haute et de la Basse-Égypte, [hieroglyph] et [hieroglyph].

La dernière scène, sorte d'apothéose finale, présente un caractère plus symbolique que les précédentes. Sous un dais sont assis deux dieux, coiffés des couronnes précédemment citées. Deux emblèmes de souveraineté, pourvus de jambes et accompagnés des cartouches et de la bannière d'Aménophis III, viennent prendre officiellement possession des sceptres de la Haute et de la Basse-Égypte.

Telle est la manière dont Aménophis fit raconter sa naissance au peuple égyptien et celui-ci — qu'on ne s'y trompe pas — prit ces bas-reliefs non comme des dessins symboliques, mais comme la représentation de faits authentiques et avérés.

Après la description de ces scènes pompeuses représentant Aménophis, fils d'un dieu, au milieu de toutes les divinités égyptiennes, on a peine à revenir à la réalité historique et à se figurer le jeune prince, élevé dans la nursery du palais de Touthmès IV, en compagnie de ses frères, sous la direction de Haq-erheh et de Haq-reshou, et accueillant les fils des hauts fonctionnaires admis à partager les jeux et l'éducation du futur souverain.

Il serait facile de multiplier l'énumération et la description des monuments d'Aménophis III, de le mon-

trer figurant comme dieu à Napata, avec ses prêtres et ses musiciens spéciaux, de traduire la liste d'innombrables nations d'Afrique et d'Asie dont les noms sont gravés sur les soubassements du temple de Kôm-el-Hettân que domine le massif colosse de Memnon, de faire en un mot ressortir davantage l'orgueil superbe de ce souverain qui, s'il sut se montrer original et personnel, s'il sut abandonner sans hésiter les traditions étroites de ses pères, ne put s'empêcher pourtant de rester pharaon dans l'âme et de chercher, par tous les moyens que mettait en son pouvoir le symbolisme religieux égyptien, à édifier les témoignages les plus gigantesques de son altière omnipotence.

Mais je pense que ce que nous avons dit suffira. Ce qui s'applique à un temple s'applique à tous les temples; ce qui s'applique à un prince s'applique à tous les princes.

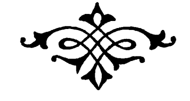
Tout pharaon était un Aménophis et tout pharaon a fait parler de lui en termes si hyperboliques, a laissé des monuments si hautains et des annales si fastueuses que, malgré nous, nous sommes presque portés à juger les rois de l'antique Égypte comme les jugeaient leurs sujets et que nous sommes vaguement désillusionnés, quand nous ouvrons leurs triples cercueils dorés et émaillés, de n'y trouver

qu'une momie anguleuse et étriquée, osant à peine croire que cette tête simiesque engluée de poix a porté autrefois la vipère d'or à la gorge gonflée, et que ces yeux aux paupières recouvertes d'une pellicule d'oignon ont pu faire baisser des milliers de fronts devant un seul regard.

Voir la momie d'un roi d'Egypte, quand on vient de lire son histoire sur les monuments, est le plus grand contraste qu'on puisse rencontrer et la meilleure manière de se rendre compte de tout ce qu'il dut déployer d'adresse et de volonté pour se maintenir aux yeux de ses sujets dans une éclatante et éternelle auréole. Le prestige des pharaons, si soigneusement entretenu autrefois, perd de jour en jour son lustre devant la critique et laisse transparaître sa trame de ruses et d'habiletés. Les recherches scientifiques remettent chaque chose en sa place.

Les fouilles égyptologiques ramènent Ramsès-le-Grand à la taille, déjà flatteuse, de $1^{m},72$, et la navrante réalité nous fait assister à ce bizarre voyage d'un puissant pharaon, constructeur d'une des plus grandes pyramides de la nécropole memphite, lequel, découvert en un caveau funèbre au fond de son mausolée, fut amené au Caire dans un vulgaire fiacre, sous la forme d'une étroite momie enveloppée dans un numéro du *Temps*, et ne put entrer en ville, malgré

les protestations indignées du savant qui le transportait, qu'après avoir été dûment pesé sur une bascule de l'octroi et s'être vu appliquer par d'inflexibles employés, en désespoir de cause et à la suite d'infructueuses recherches dans le registre des tarifs, le droit d'entrée sur la morue salée!



FAUNE ET FLORE

FAUNE ET FLORE

I

Quatre sources d'informations nous permettent de reconstituer la faune et la flore de l'Egypte au temps des pharaons : les spécimens conservés dans les nécropoles, les animaux et les plantes représentés sur les bas-reliefs, les renseignements fournis par les voyageurs classiques, les indications tirées des textes égyptiens.

Comme nous le verrons plus loin, presque tous les animaux d'Égypte étaient considérés comme sacrés, les uns dans une ville, les autres dans une autre. Chaque dieu égyptien avait son animal symbolique qui était adoré avec lui dans son propre temple, faisait partie des processions religieuses, et, une fois

mort, était enseveli en grande pompe dans un cimetière spécial. Or, ces cimetières d'animaux sacrés ont été retrouvés en fort grand nombre. Les animaux étaient momifiés comme les humains, enfermés dans des sarcophages ou dans des récipients de terre, de sorte que nous possédons d'eux, non pas des squelettes, mais des corps la plupart du temps très bien conservés.

Ce n'est pas seulement dans les hypogées d'animaux sacrés que l'on trouve ces momies, mais encore dans certaines tombes de particuliers. En effet, bien des personnes tenaient à faire ensevelir auprès d'elles les animaux familiers qui les avaient distraites durant leur vie. C'est ainsi que telle jeune princesse de la XXe dynastie fit placer, auprès de son propre sarcophage, un sarcophage en forme de gazelle qui contenait le corps d'un animal de cette espèce. Les chats et les singes, plus rarement les chiens, se trouvent également dans les caveaux funèbres des particuliers.

Mais c'est surtout dans les nécropoles sacrées qu'on trouve des momies d'animaux. Il y en a de toute espèce. A Syout, l'ancienne Lycopolis, la montagne est percée de mille trous dans lesquels sont enfouies des momies de loups. A Maabdeh, des millions de crocodiles desséchés sont ensevelis dans de vastes galeries souterraines, qu'aucun voyageur

n'a pu encore explorer dans toute leur étendue, et qui renferment, à côté de grands crocodiles de deux ou trois mètres, des animaux plus jeunes, mesurant de vingt à trente centimètres seulement et liés par bottes de dix ou douze. Ailleurs, ce sont des bœufs, des moutons, des chats, des vautours, des ibis. On rencontre même de minuscules nécropoles consacrées à des scarabées et à des cantharides.

Pour les plantes, ce sont d'autres raisons qui les ont fait conserver dans les tombes, car, quoi qu'en dise Bossuet, l'oignon n'a jamais été adoré par les Égyptiens. Les défunts, qui devaient attendre durant bien des années la résurrection promise, avaient, pendant cette longue attente, besoin d'aliments. Aussi les Égyptiens déposaient-ils à côté de leurs morts des fruits, des légumes, des pains, quelquefois même des volailles et des gigots tout prêts à être mis en broche, mais momifiés toutefois, par précaution.

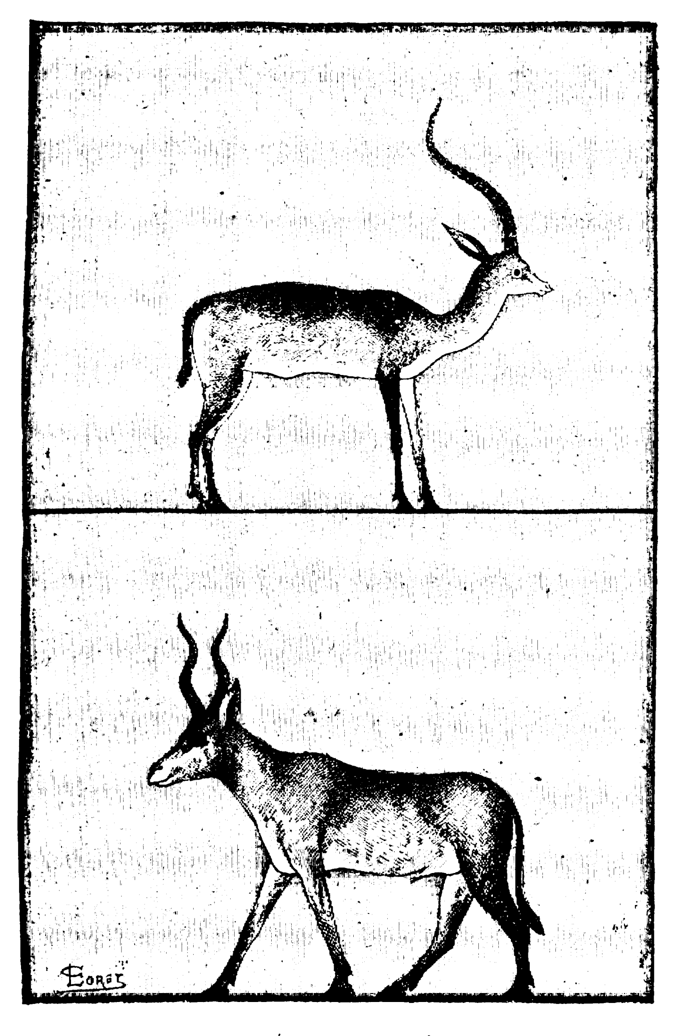
Les momies étaient, dans leur cercueil, couchées sur des lits de fleurs fraîches, leur poitrine était ornée de guirlandes, leurs mains tenaient des bouquets; quelquefois, une abeille en train de butiner pendant la cérémonie funèbre se trouvait prise quand on refermait le sarcophage et l'une d'elles nous est arrivée presque intacte, après quatre mille ans, n'ayant de cassé que l'extrémité d'une aile.

On comprend combien nous possédons par ce moyen de fruits, de fleurs et de légumes. Mais les végétaux nous ont été également conservés d'autre manière.

Les cercueils, les meubles funéraires sont en bois égyptiens; les flûtes, les flèches, les hampes de lance sont en roseaux du Nil; les nattes, les corbeilles sont fabriquées en feuilles ou en tiges de graminées; les tissus sont en lin, en coton, et l'analyse chimique de leur teinture nous révèle la présence d'indigo, de carthame.

Les animaux momifiés ont été peu étudiés jusqu'ici; ils ont, pour être admis dans les musées d'antiquités, le défaut d'être trop encombrants. Tout au plus trouve-t-on parfois, dans nos collections égyptiennes, un crocodile, un chat, un ibis, animaux décoratifs et locataires commodes à caser. Mais des bœufs, des moutons, des chacals, point de trace. Mariette découvrit soixante-trois momies de taureaux Apis adorés à Memphis. On les laissa au Sérapéum où Dieu sait ce qu'ils sont devenus, mais aucun d'eux n'est visible au musée de Boulaq qui n'est guère situé, pourtant, qu'à deux ou trois heures des ruines de Memphis.

Les fleurs, les fruits et les légumes tiennent beaucoup moins de place; aussi les voit-on en grand



PEINTURES ÉGYPTIENNES D'ANIMAUX

nombre dans les vitrines du Louvre ou du British Museum. Les anciennes plantes de l'Égypte ont même fait le sujet d'études fort intéressantes de Schweinfurth, qui a préparé, pour le Musée de Boulaq, un fort riche herbier pharaonique dans lequel les plantes, après avoir été décroquevillées au moyen de l'eau tiède, ont été étalées sur le papier et scientifiquement étiquetées de leurs noms botaniques.

Si l'on trouve, dans nos collections, plus de végétaux que d'animaux, on trouve, par contre, sur les bas-reliefs égyptiens, bien plus d'animaux que de plantes. La chose se conçoit aisément. Les fleurs sont parfois figurées en bouquets; quelques arbres et quelques plantes font partie de paysages — mais les Égyptiens étaient peu paysagistes et préféraient représenter les intérieurs; — des fruits et des légumes sont peints parfois dans les amoncellements d'offrandes. Mais ces représentations ne sont pas nombreuses et, de plus, les caractères botaniques des arbres ou des fleurs n'y sont la plupart du temps que fort sommairement indiqués. Les fleurs sont bariolées de couleurs prises au hasard de la palette; les arbres sont ordinairement des cônes verdâtres à tronc brun, rappelant les arbres en sapin de nos bergeries d'enfants. Il y a certes quelques exceptions, mais elles sont relativement rares.

Au contraire, les animaux sont fréquemment représentés en compagnie de l'homme. Ce sont des scènes de chasse, dans lesquelles nous voyons défiler tous les animaux sauvages qui vivaient sur les bords du Nil ou dans les déserts. Parfois, ce sont des représentations champêtres, des intérieurs de fermes, la récolte, la rentrée du blé; là nous trouvons la plupart des animaux domestiques connus des anciens Égyptiens. D'autres fois, ce sont des scènes familiales, qui nous présentent des animaux plus liés avec l'homme, tels que le chien, le chat, le singe, que l'on élevait dans les maisons par agrément ou par utilité. En un mot, il est presque permis d'affirmer que la faune de l'Égypte ancienne se trouve représentée entièrement sur les monuments et que les peintres égyptiens se sont chargés en quelque sorte d'illustrer d'avance le livre de qui voudrait dresser le catalogue de leurs animaux pharaoniques.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soient des illustrations enfantines et maladroites. Les peintres égyptiens excellaient dans l'art d'observer et de rendre. Leurs animaux sont scrupuleusement détaillés, l'allure et le mouvement en sont soigneusement exprimés, et des colorations habilement employées achèvent de faire de ces peintures des planches dont beaucoup de nos atlas d'histoire natu-

relle auraient bon droit d'être jaloux. Je n'en veux donner comme exemple que la figure de deux animaux copiés dans une sépulture de la XII[e] dynastie, dont le premier représente une espèce d'oryx *(Addax nasomaculatus),* et l'autre un bubale *(Alcelaphus Bubalis)*[1].

Examiner des squelettes d'animaux ou des plantes desséchées, comparer ces restes avec des représentations antiques, tels sont les deux plus importants moyens d'étude qui se présentent à qui veut reconstituer sûrement la faune et la flore égyptiennes d'autrefois. Grâce à ces deux ordres de documents, nous pouvons dresser la liste scientifique des animaux et des plantes que possédaient les Égyptiens. Mais il est utile en outre de connaître les mœurs de ces animaux, de savoir à quels usages étaient employées ces plantes, d'en pouvoir donner les noms égyptiens.

C'est ici que les écrivains grecs et les textes égyptiens viennent à notre secours. Hérodote, Diodore, Strabon décrivent les animaux et les plantes qui les ont frappés par leur étrangeté. Des naturalistes comme Aristote et Élien, des botanistes comme Théophraste ou Dioscoride ajoutent aux descriptions

[1] V. p. 79.

pittoresques de ces voyageurs des renseignements plus scientifiques. Enfin, les textes égyptiens nous citent les noms locaux des représentants du règne animal et du règne végétal et complètent pour nous les indications fournies par les touristes grecs.

Comme on le voit par ce qui précède, ce n'est pas d'après de vagues affirmations, mais bien d'après des sources sûres que l'on peut étudier les animaux et les plantes de l'antique Égypte.

Pour les animaux, ce genre de travail a jusqu'ici peu tenté les savants, et ce n'est qu'en réunissant un certain nombre d'études partielles que l'on peut arriver à composer une liste, à coup sûr incomplète, des animaux égyptiens d'autrefois.

Pour les plantes, au contraire, de nombreuses recherches ont été faites par nos plus grands botanistes, tels que C. Kunth, F. Unger, A. Braun, G. Schweinfurth, ou par des égyptologues comme F. Chabas et C. Moldenke, et j'ai pu moi-même, il y a un an, publier sous le titre de *Flore pharaonique* une étude d'ensemble sur les plantes connues des anciens Égyptiens.

II

Si nous voulons procéder par ordre chronologique, les deux animaux que nous aurons à citer en premier lieu sont certainement le crocodile et l'hippopotame. Ce sont eux, en effet, que l'on trouve représentés dans les scènes de chasse les plus anciennes qui ornent les tombes d'Ancien empire dans la nécropole de Memphis. Ces deux animaux ont disparu aujourd'hui de l'Égypte et ne se retrouvent plus qu'au midi de la première cataracte. Pourtant l'hippopotame habitait encore les marais de Damiette au XVIIe siècle et le crocodile, que l'on trouvait en abondance dans le Delta à la même époque, a remonté le Nil peu à peu; mais on peut encore, par exception, le rencontrer aujourd'hui dans les environs d'Assouan.

L'hippopotame, qui infestait les marais du Delta,

restait tout le jour caché dans les roseaux et gagnait, la nuit, les champs cultivés dont il dévorait les céréales, brisant et foulant aux pieds ce qu'épargnait sa voracité. Aussi les cultivateurs de l'ancienne Égypte lui faisaient-ils une chasse acharnée.

Montés sur de légers bateaux de papyrus, ils traquaient l'animal, l'entouraient d'un infranchissable cercle d'embarcations, et lui lançaient de loin de solides harpons de fer attachés à de longues cordes enroulées sur des bobines. L'hippopotame, blessé de tout côté, se dérobait, se sauvait sous l'eau ; quand il avait perdu bien du sang par ses blessures et que les cordes, ne se dévidant plus, indiquaient sa lassitude, on le tirait vers les barques et, aussitôt qu'il apparaissait, on l'achevait à coups de lance.

La chair de l'hippopotame, très dure et très coriace, n'était pas mangeable ; aussi était-ce surtout pour le détruire qu'on le chassait. Sa peau servait cependant, comme aujourd'hui, à faire des fouets et des javelines. Le nom de l'hippopotame était *khab* ou *dab* et cet animal n'était sacré, au dire d'Hérodote, que dans le nome paprémite.

Le crocodile, que l'on rencontrait par toute l'Égypte, était consacré au dieu Sébek et adoré principalement à Thèbes et sur les bords du lac Mœris. Mais, si les habitants de la Haute-Égypte, qui n'avaient rien à en

craindre, respectaient cet animal, les habitants du Delta, qui se trouvaient constamment en contact avec lui à cause des nombreux canaux et marais dont est sillonnée cette partie du pays, ne se privaient pas de lui livrer de terribles combats.

Pour le chasser, on lui tendait des hameçons dissimulés sous de la viande de porc. Quelquefois en le tuait comme l'hippopotame, avec des harpons, ou bien encore on le prenait dans de vastes et lourds filets. En somme, le crocodile n'est pas un animal extrêmement dangereux. Il s'effraie au moindre bruit et se sauve devant ceux qui ont le courage de l'attaquer, ne se mesurant qu'avec les faibles animaux ou avec les hommes qui font montre de crainte à son approche. Aussi les Égyptiens en faisaient-ils un symbole de la lâcheté et voyaient-ils en lui une forme animale du démon Set. C'est pourquoi, à certain jour de l'année, on lui faisait une chasse générale par toute l'Égypte, le détruisant par milliers et mangeant sa chair, moins par goût d'ailleurs que par vengeance et fanatisme.

Les crocodiles sacrés du lac Mœris étaient si bien apprivoisés qu'on leur mettait des colliers au cou, des périscélides aux pattes, et qu'on les faisait venir, par un simple cri, d'un bout du lac à l'autre pour leur tendre des gâteaux ou des morceaux de viande apportés par des visiteurs dévots.



A Tentyris, au contraire, les crocodiles étaient considérés comme des ennemis personnels d'Hâthor, la déesse locale, et les habitants de cette ville avaient, dans le monde entier, la réputation d'être reconnus au flair par les crocodiles et d'être fort redoutés d'eux. Leur habitude de chasser tous ceux de ces animaux qui s'aventuraient dans les eaux du nome tentyrite leur donnait, en effet, une hardiesse extraordinaire. Ils se baignaient dans le Nil, sans crainte, auprès des crocodiles, les évitant en nageant comme pour se jouer, leur sautant sur le dos, leur tendant par plaisanterie un court bâton pointu des deux bouts dont l'animal, en voulant l'avaler avec le bras qui le tenait, se perforait et s'enclouait naïvement les deux mâchoires. Lorsque, sous les empereurs, on fit transporter par curiosité des crocodiles à Rome, on ne manqua point de les faire toujours accompagner par des habitants de Tentyris, qui seuls pouvaient les nourrir et s'en faire obéir.

Les noms égyptiens du crocodile étaient *souq* et *msah*, mot qui nous a été conservé dans le nom du Lac Timsah, sur l'isthme de Suez.

Le lion, nommé *ma* en égyptien, — le nom de la lionne est *labou* — vivait dans les déserts avoisinant l'Égypte. Très commun dans le pays sous l'Ancien empire, il recula peu à peu vers le sud, mais assez

lentement toutefois pour que l'empereur Hadrien ait pu encore en chasser, au dire d'Athénée, dans les environs d'Alexandrie. On le tuait ordinairement à coups de flèche, et les bas-reliefs représentant ce genre de chasse sont assez nombreux. Ordinairement, ce sont les pharaons qui sont figurés chassant le lion ; cet animal était leur proie favorite et nous savons que, pendant les dix premières années de son règne, Aménophis III en tua cent deux de sa main.

Le lion fut apprivoisé de bonne heure. Les bateleurs du temps des Pyramides en offraient, enfermés dans des cages, à la curiosité de leurs contemporains. On employait parfois cet animal à la chasse aux gazelles. Ramsès II possédait même un lion, du nom de Anta-m-nekht, qui l'accompagnait à la guerre et, se précipitant dans les mêlées, goûtait aux nations étrangères avec entrain et conviction.

Le lion était spécialement adoré à Léontopolis, où il symbolisait la divinité solaire. De même, à Héliopolis, un lion vivait dans le temple du Soleil. Il y était nourri de viandes recherchées, on accompagnait ses repas de mélodies sacrées, et souvent, pour donner satisfaction à ses instincts de carnage, on enfermait en sa compagnie quelque animal vivant que de nombreux spectateurs se plaisaient à le voir poursuivre et dévorer.





La panthère, en égyptien *abi*, et le léopard, en égyptien *basou*, étaient fréquemment chassés, surtout dans les pays éthiopiens. Leur peau, outre qu'elle servait à former des tapis et à recouvrir des sièges, était très recherchée pour le culte égyptien. En effet, la partie distinctive du costume de certains prêtres, entre autres du grand-prêtre de Ptah à Memphis, était une peau de panthère dont la tête s'attachait à la boucle de ceinture, tandis qu'une patte retombait sur la poitrine, par-dessus une épaule. On voit souvent, dans les bas-reliefs, ces animaux amenés en laisse par les Nègres prisonniers de guerre des Égyptiens.

La hyène, *hati*, le loup, *ounsh*, le chacal, *sab*, se rencontraient par toute l'Égypte. Le loup était adoré de préférence à Lycopolis. Quant au chacal, hôte ordinaire des nécropoles, il symbolisait Anubis, le dieu des morts, et était généralement respecté par tous les Égyptiens.

L'éléphant, *âb*, et l'ours blanc de Syrie, *dabi*, sont quelquefois représentés au milieu des animaux amenés vivants d'Asie par les soldats égyptiens. Touthmès II chassa l'éléphant dans les environs de Ninive et nous a laissé le récit de ses chasses, dans lesquelles il tua cent vingt pièces. Mais si les Égyptiens connaissaient l'éléphant d'Asie grâce à leurs grandes guerres de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, ils connaissaient

depuis de longs siècles l'éléphant d'Afrique, dont ils tiraient l'ivoire, très employé en ébénisterie. Parmi les redevances qu'envoyaient en Égypte les princes d'Éthiopie se trouvaient surtout des défenses d'éléphant. Il est même probable que cet animal vécut, sous les premiers pharaons, dans le midi de l'Égypte, car c'est de son nom que fut dénommée l'île d'Éléphantine, dont l'expression hiéroglyphique s'écrit au moyen de la figure d'un éléphant.

Enfin, parmi les animaux que l'on rencontre dans les scènes de chasses, il faut encore citer le sanglier, le hérisson *(Erinaceus auritus)*, le petit lièvre à longues oreilles nommé *oun* dans les inscriptions, le renard, la mangouste *(Viverra Ichneumon)*, qui dévorait les œufs d'oiseau et de crocodile, l'autruche, que l'on chassait activement en Éthiopie et dont les plumes et les œufs étaient très recherchés, les œufs soit pour l'alimentation, soit pour l'acclimatation, les plumes pour les éventails et pour les coiffures de certains hauts dignitaires de l'armée.

Mais ce sont surtout les animaux du genre antilope que l'on voit représentés dans les peintures de chasse égyptiennes. Ces animaux vivaient par troupes nombreuses entre les collines qui bordent l'Égypte et les plaines cultivées qui longent le Nil. L'ibex, *neraou*, l'oryx, *ma-houdj*, le moufflon, *abou*, le bubale,

shesaou, la gazelle, *gabsi*, l'addax, *noudou*, le cerf, *hanen*, étaient bien plus nombreux autrefois en Égypte qu'ils ne le sont aujourd'hui. Je ne sais même si tous ces animaux existent de nos jours sur les bords du Nil, mais presque tous sont encore mentionnés par Prosper Alpin, qui visita ce pays en 1580. Le cerf, entre autres, s'y rencontrait en abondance et sa chair était très estimée, ainsi qu'il nous l'apprend au livre IV, chapitre IX, de ses *Rerum ægyptiarum libri quatuor*.

III

Si, des animaux sauvages, nous passons à l'étude des animaux domestiques, nous trouvons dans les bas-reliefs de l'Ancien empire de quoi satisfaire amplement notre curiosité. Les scènes agricoles abondent en effet dans les tombes des premières dynasties, époque pendant laquelle les Égyptiens, qui n'avaient pas encore à se défendre contre les invasions étrangères, vivaient la vie paisible des champs. Les richesses des gens aisés de l'époque des Pyramides consistaient surtout en troupeaux, et les propriétaires des mastabas de la nécropole memphite ne manquaient pas d'énumérer longuement leurs biens sur les parois de leur dernière demeure.

Les trois animaux que l'on trouve figurés sur les monuments les plus anciens sont le taureau, le bélier et le bouc.

Le taureau, dont le nom Égyptien est *aoua*, — la vache se nomme *ahit* et le veau *bahes* — semble avoir existé à l'état sauvage dans la vallée du Nil, car on voit souvent des scènes de chasse dans lesquelles il est représenté pris au lasso. Le taureau paraît avoir été le premier animal sacré des Égyptiens. Le bœuf Apis était en effet adoré à Memphis et l'on trouve dans les plus anciens textes des traces de son culte. A Héliopolis, on adorait également un taureau noir qui était consacré au dieu solaire et se nommait Mnévis. Enfin, les habitants d'Hermonthis vénéraient un taureau du nom de Bakis.

On voit souvent, dans les bas-reliefs, des combats de taureaux. Ce ne sont ordinairement que des scènes de la vie de ferme, mais Strabon affirme que, dans le temple de Ptah à Memphis, on donnait fréquemment au peuple le spectacle de combats de taureaux et que l'on dressait des animaux à ce genre d'exercice.

Outre le taureau, les Égyptiens élevaient encore dans leurs herbages le bœuf zébu des Indes et le buffle, si commun aujourd'hui en Égypte.

Le bélier, nommé en égyptien *sraou*, et le bouc, nommé *ba*, étaient l'objet de grands soins de la part des Égyptiens. Le premier, consacré à Amon, était surtout adoré à Thèbes; le second, attaché au culte d'Osiris, était vénéré à Mendès.

A côté de ces animaux, les Égyptiens élevaient dans leurs fermes, ce qui pourra paraître surprenant, une certaine quantité d'animaux appartenant au genre antilope, tels que le bubale, l'addax, le beisa, le dorcas, le kobe, la gazelle, le défassa. Ces animaux étaient conduits par troupeaux au pâturage, on les enfermait le soir dans des étables et leurs gardiens leur donnaient de temps en temps des remèdes sous forme de pâtée. Du reste, l'élevage des antilopes ne semble avoir été florissant que sous les premières dynasties. On ne les trouve plus représentés, du moins comme animaux domestiques, dans les tombes postérieures à l'invasion des Hyqsos.

L'âne, nommé *âa*, appartenait à la même espèce que l'on voit aujourd'hui au Caire. Petit, svelte et léger, il était employé à transporter les gerbes. Souvent même il servait de monture et, sur un bas-relief de Gizéh datant de la IVe dynastie, on voit deux ânes portant entre eux une sorte de chaise suspendue dans laquelle se prélasse un haut fonctionnaire du Delta. L'âne était consacré, on ne sait pourquoi, au dieu Set, divinité symbolisant le mal. Élien nous assure que c'est parce que son cri ressemble au son de la trompette, l'instrument des guerres et des tueries.

Quant au cheval, nommé *sisoum*, il n'apparaît sur

les monuments et dans les inscriptions qu'à partir de la XVIII[e] dynastie. Il est certain que ce furent les Hyqsos qui l'amenèrent d'Asie avec eux et le firent connaître aux Égyptiens. Cet animal, en effet, n'a en égyptien d'autre nom que celui que lui donnaient les peuples sémitiques. On trouve bien, il est vrai, dans les inscriptions hiéroglyphiques, un autre nom, purement égyptien, servant à désigner le cheval, mais ce nom, *betra*, dérive du verbe *beter* signifiant « atteler par paire » et n'est pas un nom spécifique. Le cheval, en effet, ne fut jamais monté par les Égyptiens. On l'attelait seulement, par couple, aux chars de guerre. On ne trouve sur les monuments égyptiens, à part ceux qui représentent des soldats de race asiatique, que deux représentations de cavaliers, et encore ces deux représentations, ornant les temples d'Esnéh et d'Édfou, sont-elles de l'époque gréco-romaine.

C'est vers la même époque, sous les Ahmessides, que l'on trouve pour la première fois représenté le porc sur les monuments. Doit-on en conclure que cet animal fut également importé d'Asie ? Je ne le crois pas. Il a un nom purement égyptien, il en a même deux, *rira* et *shaa*, et ces noms se rencontrent dans divers chapitres d'un livre religieux dont l'origine est aussi ancienne que celle des Égyptiens. Seulement, le porc jouait dans la religion égyptienne un

rôle peu sympathique; c'est à sa gloutonnerie que l'on attribuait la décroissance de la lune dont on l'accusait de dévorer chaque nuit une partie. Aussi le porc était-il un animal impur; les prêtres ne pouvaient manger sa chair, les Égyptiens n'y goûtaient que lorsqu'on en immolait à la Pleine lune, et les porchers formaient une classe séparée de la société, ne pouvant se marier qu'entre eux et se voyant refuser l'entrée des temples. L'élevage du porc avait pourtant une certaine importance, n'eût-ce été qu'en qualité de victime vouée aux autels, et l'on trouve à Thèbes des représentations de troupeaux de porcs suivis de leurs porchers.

Si les étables égyptiennes contenaient beaucoup de mammifères, les basses-cours ne renfermaient pas moins d'oiseaux de toute espèce. Les oies, *sa*, les canards, *terp*, sont représentés sur les plus anciens monuments et leurs formes variées, ainsi que les cinq ou six noms divers, *rou*, *sar*, *houdj*, *hâp*, *khepit*, qu'ils portent dans les inscriptions, nous prouvent qu'il en existait de plusieurs sortes. Les pigeons, *men*, étaient également très nombreux.

La poule, fait assez curieux, ne paraît pas avoir été connue des anciens Égyptiens. On ne la trouve pas représentée en peinture, on ne la rencontre pas embaumée dans les tombes, et, jusqu'ici, aucun mot

hiéroglyphique n'a été reconnu dans les textes comme désignation de cette espèce. Plutarque, pourtant, nous apprend que l'on sacrifiait à Anubis des coqs blancs et safranés (*Isis et Osiris*, 61), mais peut-être fait-il erreur, car il semblerait impossible qu'aucune trace de cet animal ne fût venue jusqu'à nous s'il existait réellement en Égypte.

Les pélicans, *hami*, les cygnes, *âq*, et les grues de Numidie, *djaït*, sont souvent figurés dans les scènes de basse-cour. Peut-être les deux premiers de ces animaux n'étaient-ils que décoratifs, bien qu'un personnage de l'Ancien empire se vante d'avoir possédé mille deux cent vingt-cinq cygnes blancs, ce qui paraît beaucoup pour un simple animal d'agrément ; mais les grues de Numidie, au contraire, étaient conduites aux champs, réunies en troupes nombreuses, et cherchaient leur nourriture à terre, sous la conduite d'un pasteur qui les ramenait dans les rangs à coups de bâton aux jambes.

Tels sont à peu près tous les animaux qu'élevèrent les Égyptiens. Il reste pourtant à mentionner quelques espèces que l'on gardait dans les maisons, soit par utilité, soit par plaisir.

Les chasseurs contemporains des Pyramides se faisaient accompagner à la chasse par un grand nombre de variétés de chiens, *'ouahr*. Ils employaient même



PAPYRUS FUNÉRAIRE DE



E LA REINE RA-MA-KA

la hyène tachetée *(Hyæna striata)* à cet usage, ainsi que le lion, comme on l'a vu plus haut. Vers la XIIe dynastie semble apparaître le chat, *miaou*, que l'on emmène pendant quelques siècles à la chasse, lui aussi, mais qui finit bientôt par devenir un simple commensal du logis dont l'unique occupation est d'amuser ses maîtres et de détruire les rats, *pennou*.

Deux espèces de singe partageaient avec le chat l'honneur d'être admis dans l'intérieur des habitations. L'un, nommé *aâni*, est toujours peint en vert ; c'est le cynocéphale ou grand singe à tête de chien. L'autre, nommé *gafi*, est toujours peint en jaune ; c'est le cercopithèque. On amenait ces animaux soit directement de l'Éthiopie, soit de l'Arabie et des côtes africaines avoisinantes, par l'intermédiaire des caravanes de Coptos.

Parmi ces différents animaux, l'oie seule et le chat étaient consacrés à des divinités. L'oie symbolisait le dieu Seb, créateur de la matière ; le chat, ou plutôt la chatte était vénérée dans les sanctuaires de Sekhet, la déesse solaire. Le chat, à cause de ses habitudes de propreté, était souvent représenté en sculpture ou en peinture sur les objets de toilette ; miroirs, étuis à fard, boîtes à collyre, vases à parfum étaient ordinairement décorés d'une figure de cet animal.

Il nous reste, enfin, pour clore la liste des animaux

connus des anciens Égyptiens, à mentionner les plus communs de ceux que l'on trouve représentés dans les bas-reliefs ou cités dans les inscriptions et qui n'étaient ni chassés ni domestiqués.

La loutre, la belette, le loir, le girafe, *sir*, sont souvent nommés dans les textes. L'ours même est rangé par Hérodote au nombre des animaux sacrés de l'Égypte.

Parmi les oiseaux, on rencontre fréquemment la figure de la cigogne, *merourit*, de la foulque bleue, *ouâbit*, du héron gris, de la spatule blanche, de la grue, de l'ibis, *bibi*, de la caille, de la huppe, *ânhoubit*, du grèbe, *deb*, de l'hirondelle, *benit*, du pluvier, de la colombe, *our*, du vanneau épineux, *tent*, de l'avocette, *djems*, de l'alouette à crête ou cochevis. Les rapaces étaient fort nombreux; vautours, *neraou*, éperviers, *bak*, aigles, *âkhem*, milans, *tirit*, planaient sur Thèbes et sur Memphis comme ils planent aujourd'hui sur le Caire. Le vautour et l'épervier étaient consacrés à Maut et à Horus, les deux grandes divinités thébaines; l'ibis était l'oiseau sacré de Thoth, dieu des belles-lettres adoré à Hermopolis.

Il resterait trop à dire si l'on voulait énumérer les poissons, les reptiles, les batraciens, les insectes dont les monuments nous apprennent l'existence en Égypte. Je nommerai seulement, pour terminer cette

courte étude de la faune pharaonique, le céraste, *af*, petit serpent cornu consacré à Amon, l'aspic, *ârâït*, qui était le symbole de la puissance royale et qui ornait le diadème des pharaons, le latus, le lépidote, l'oxyrrhinque, poissons consacrés à diverses divinités, et enfin le scarabée, *khepra*, image de la création et de la résurrection, dont la figure revient mille fois dans les hiéroglyphes et orne le fronton de presque tous les temples d'Égypte.

IV

Les deux plantes nationales de l'Égypte, celles qui, dans l'écriture hiéroglyphique, symbolisent les deux parties du pays, le Delta et la Thébaïde, étaient le papyrus et le lotus. Il n'est pas de peinture décorative égyptienne dans laquelle n'interviennent ces deux plantes. Tantôt leurs figures alternées forment plinthe le long des parois d'une salle ; tantôt la fleur du lotus et le capitule du papyrus sont sculptés en grand dans la pierre et placés, en guise de chapiteaux, au sommet des colonnes ; sur les meubles, surtout aux côtés des sièges des statues, on se plaît à représenter ces deux plantes dont les feuilles et les fleurs emmêlées symbolisent l'étroite union de la Basse et de la Haute-Égypte ; enfin, partout où l'on a à exprimer l'idée du nord et du sud, on emploie le papyrus et le lotus, et leurs noms, *ouadj* et *nakheb,* ont donné naissance

aux noms des deux déesses Ouadjit et Nakhbit qui président aux deux divisions de l'Égypte.

La première de ces plantes, le *Cyperus Papyrus* L. — en égyptien *ouadj, ba* ou *toufi* — appartient à la grande famille des Cypéracées, végétaux qui se distinguent par la coupe triangulaire de leur chaume. Sa tige mesure environ deux mètres de haut, mais Théophraste affirme avoir vu en Égypte des papyrus de quatre et cinq mètres. Nue dans toute sa hauteur, feuillue seulement auprès de sa racine, cette tige supporte une gracieuse ombelle de filaments légers terminés par de frêles épillets. Le papyrus croissait dans toutes les eaux calmes de l'Egypte, mais surtout dans les marais du Delta.

Cette plante servait chez les Égyptiens à bien des usages. La partie inférieure de la tige, coupée près de la racine, était assez charnue pour fournir un aliment à la classe pauvre. Le papyrus donnait aussi un charbon très estimé. Les tiges, longues, lisses et flexibles, servaient à faire des paniers, des cages et même, réunies à l'aide de bitume, des bateaux légers qui voguaient sur les eaux calmes des canaux. C'est en papyrus, d'après la Bible, qu'était la nacelle où fut déposé Moïse.

Mais le principal emploi du papyrus était la fabrication d'une espèce de papier. La partie externe de la

tige de cette plante est formée de plusieurs pellicules concentriques, très légères, comparables à des pelures d'oignon. On détachait ces pellicules en battant doucement la tige, et on les taillait en bandes d'environ vingt à trente centimètres de long sur cinq à six de large. A l'aide de colle de pâte, on réunissait par le bord, dans le sens de la longueur, un certain nombre de ces bandes.

Lorsqu'on avait formé ainsi plusieurs feuilles, on les collait à plat l'une sur l'autre, en plus ou moins grand nombre, selon la force que l'on voulait donner au papier. On avait soin, pour obtenir plus de solidité, de placer alternativement les feuilles en travers l'une de l'autre, en faisant se croiser les fibres des pellicules. Lorsqu'on avait atteint l'épaisseur voulue, on polissait le papier avec des polissoirs d'ivoire, et il était prêt alors à recevoir l'écriture. On fabriquait du papyrus un peu par toute l'Égypte, mais l'un des principaux centres de fabrication était la ville de Saïs, dans le Delta.

C'est sur cette matière que sont parvenus jusqu'à nous la plupart des manuscrits égyptiens que nous connaissons. Quelques-uns des papyrus exposés dans nos musées contiennent des poésies, des contes populaires, des traités scientifiques, mais la plupart sont des exemplaires du *Livre des morts*, sorte de recueil

de formules religieuses que l'on déposait auprès des défunts afin qu'il leur servît de guide dans l'autre monde. Ces papyrus funéraires mesurent parfois plus de quinze mètres de long, sont ordinairement écrits en deux encres, rouge et noire, et renferment des dessins soigneusement coloriés[1]. On les roulait sur eux-mêmes en forme de volumen afin de leur donner moins de volume.

Le lotus appartient à la famille des Nymphéacées. C'est un nénuphar rappelant beaucoup les lis d'eau de nos étangs. Il en existait de trois sortes, le blanc, qui était le plus commun, le rose, et le bleu, le plus rare.

Le lotus blanc *(Nymphæa Lotus* L.) — en égyptien *soushin* — se trouve représenté dans les plus anciennes tombes de Memphis; il était donc connu en Égypte dès l'Ancien empire. On l'a également retrouvé desséché dans les tombes et ses fleurs formaient l'une des guirlandes dont était recouverte la momie de Ramsès II. Cette plante est presque en tout point semblable au nénuphar blanc de nos étangs et ne s'en distingue guère que par des caractères botaniques peu appréciables aux yeux du vulgaire.

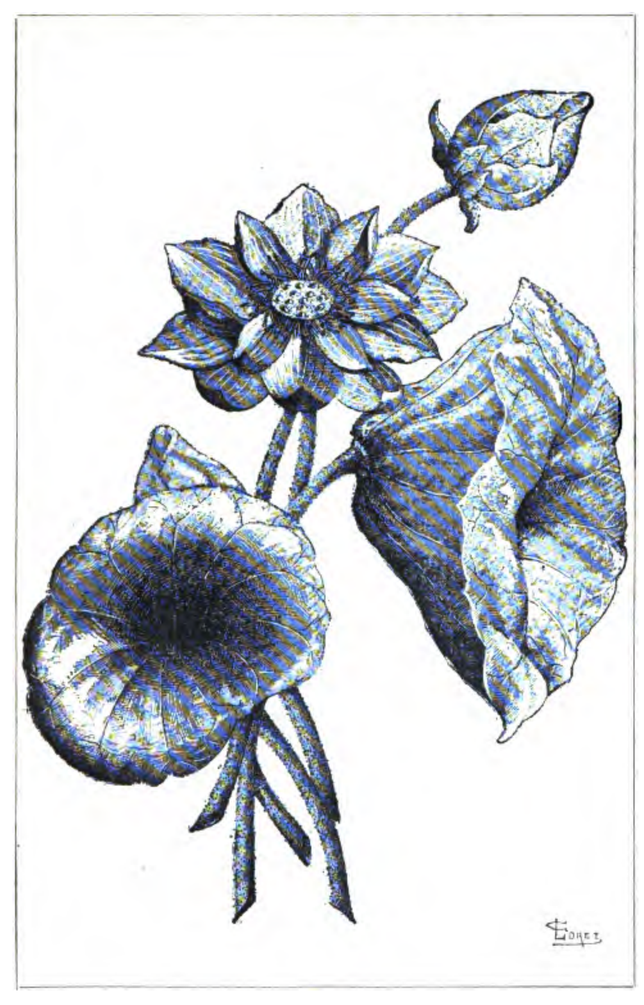
Le lotus blanc est souvent nommé dans les textes.

[1] V. pp. 100-101.

On l'employait en médecine comme réfrigérant. On en faisait d'immenses bouquets dont on décorait les salles de festin. Les femmes, dans leurs visites, en portaient toujours des fleurs à la main et souvent en ornaient leur coiffure. Il n'est pas rare, en effet, surtout à l'époque des Ramessides, de voir représentées sur les monuments des femmes coiffées d'un diadème d'or autour duquel s'enroulent en spirale des pédoncules de lotus blanc dont les fleurs viennent gracieusement retomber sur leur front, presque à la hauteur des yeux.

La souche tubéreuse de la plante se mangeait grillée ou bouillie. Les graines en étaient également comestibles. En les pilant on en faisait une sorte de pâtisserie dont nous parle Hérodote et que nous trouvons mentionnée dans les inscriptions égyptiennes.

C'est du nom égyptien du lotus blanc que dérivent, comme dénomination du lis, l'hébreu *shoushan*, l'arabe *sousan*, le copte *shôshen*, le grec *σοῦσον*, le latin *susinum*, l'ancien français *susinat* et l'espagnol *azucena*. Notre nom Suzanne dérive aussi, par l'intermédiaire de l'hébreu *Shoushannah*, « la liliale », du mot égyptien *soushin*, et, de même que beaucoup de nos contemporaines s'appellent Suzanne, de même certains personnages, hommes ou femmes, mentionnés sur des stèles, portent le nom de *Soushin*.



LOTUS ROSE

Le lotus rose (*Nelumbium speciosum* W.) — en égyptien *nekheb* — a les fleurs d'un rose tendre, d'un diamètre de dix ou quinze centimètres. Ses fleurs, dont les pétales sont nombreux et larges, exhalent une douce odeur d'anis. Ses feuilles, au lieu d'être fendues comme celles des autres lotus d'Égypte, ont la forme d'un bouclier concave, au tissu un peu boursouflé. Aussi s'en servait-on dans bien des repas champêtres, au dire de Strabon, en guise d'assiettes.

Le lotus rose était considéré par les Égyptiens comme une plante sacrée, de même qu'il l'est encore en Extrême-Orient, où les piédestaux de presque toutes les divinités chinoises, japonaises ou indiennes ont la forme d'un Nelumbium. Il était même interdit à tout Égyptien, prêtre ou profane, de manger les graines de cette plante.

Le *nekheb* était consacré à un dieu solaire et la raison de cette attribution est assez curieuse. On sait que les fleurs de la plupart des Nymphéacées se ferment le soir, au coucher du soleil, et que leur tige, en se rétractant, les attire sous l'eau. Au matin, la tige se distend, la fleur reparaît à la surface et s'ouvre à nouveau, rendant la liberté à des insectes aquatiques qui en ont fait leur gîte d'une nuit. Cette fleur, qui rentre sous l'eau quand le soleil disparaît

sous l'horizon et qui en sort quand l'astre réapparaît, était bien faite, aux yeux des Égyptiens, pour symboliser une divinité solaire. Aussi le jeune dieu Horus, personnification du soleil levant, est-il toujours représenté sous la forme d'un enfant assis dans une fleur de lotus rose.

Depuis longtemps déjà cette jolie plante n'existe plus en Égypte, où l'on néglige de la cultiver. On ne la trouve mentionnée par aucun des naturalistes modernes qui ont eu l'occasion de visiter ce pays[1].

Le lotus bleu (*Nymphæa cœrulea* Sav.) — en égyptien *sarpat* — existe aujourd'hui en Égypte, mais, parmi les auteurs classiques, on ne connaît qu'Athénée qui le cite (*Deipn.*, xv, 21). Cette plante ne devait pourtant pas être rare dans l'antiquité. On la voit souvent représentée dès l'Ancien empire, attachée au cou de personnages ou même d'animaux domestiques : un jeune veau blanc du tombeau de Ti, à Memphis, porte un lotus bleu attaché à son cou par un ruban rose, en guise de clochette. On a également retrouvé cette plante dans les tombes, sous forme de guirlandes funéraires décorant des momies. Schweinfurth a même remarqué un collier formé de branches de céleri et de pétales de lotus bleu appar-

1 V. p 111.

tenant à une espèce naine, qui n'existe plus de nos jours.

Le papyrus et le lotus sont des plantes aquatiques. Les plantes d'eau étaient très nombreuses en Égypte : le pays était souvent inondé, pendant les fortes crues, jusqu'au pied des collines qui le bordent ; le Nil, en rentrant dans son lit, laissait traîner dans les plis de terrain des flaques et des mares que le soleil ne desséchait qu'après un long temps ; enfin, des canaux de communication et des rigoles d'arrosage sillonnaient tout le territoire égyptien, surtout au nord de Memphis. Aussi avons-nous à mentionner bien des plantes du Nil à la suite du lotus et du papyrus.

Les souchets, plantes à tige triangulaire, analogues au papyrus, formaient d'épaisses ceintures au bord des marais. De ces plantes, le souchet rond *(Cyperus rotundus* L.) et le souchet comestible *(Cyperus esculentus* L.), tous deux nommés *kaïou* en égyptien, étaient les plus communes. Le souchet rond produisait des rhizomes très odorants, appelés *sbbin*, que l'on employait fréquemment en parfumerie ; les rhizomes du souchet comestible servaient d'aliment et l'on en a retrouvé de pleines corbeilles dans les tombes égyptiennes. Le typha, l'alisma, le butome, plusieurs espèces de carex couvraient également les mares du Delta.

La colocase *(Colocasia antiquorum* L.), très jolie plante de l'Égypte ancienne, aux larges feuilles de caladium et aux fleurs d'arum d'une odeur très agréable, croissait naturellement au bord des marais. On en mangeait le rhizome après l'avoir fait bouillir et de ses feuilles entrelacées on faisait des sortes de paniers. Je pense que c'est la colocase que désigne le nom hiéroglyphique *tekhi,* qui revient très fréquemment dans les inscriptions et qui s'applique à l'une des plantes du Nil les plus connues dans l'antiquité pharaonique.

V

Si l'Égypte, à cause de sa constitution physique, possédait une grande quantité de plantes aquatiques, elle ne produisait par contre, pour la même raison, qu'un très petit nombre d'arbres.

Les arbres que l'on rencontrait le plus fréquemment en Égypte sont le sycomore, *nouhi*, le saule, *tari*, le tamaris, *aser*, et plusieurs espèces d'acacia, *âsh*, *méri*, *ses-netem* et *shant*. Tous ces arbres étaient considérés comme sacrés et plantés autour des temples, les uns dans une localité, les autres dans une autre.

Le sycomore, dont le bois servait aux menuisiers, aux ébénistes et aux sculpteurs pour la fabrication de cercueils, de meubles et de statues, produisait une sorte de figue, ainsi qu'un suc laiteux que l'on utilisait en pharmacie. Le bois du saule et celui du tamaris étaient employés surtout pour les bâtons et pour les manches d'outils ou d'armes.

Parmi les dix ou douze espèces d'acacia qui croissaient en Égypte, l'*âsh* (*Acacia Seyal* DEL.)[1] et le *shant* (*Acacia nilotica* DEL.) étaient les plus estimés. Puis venaient le *méri* (*Acacia farnesiana* WILLD.). Les acacias donnaient un très beau bois recherché pour la construction des bateaux à cause de son imperméabilité et de son incorruptibilité. Les jolies fleurs de ces arbres, nommées *per-shen* ou *sannâr,* fleurs jaunes ou blanches semblables à celles de nos mimosas, étaient souvent disposées en bouquets ou en guirlandes. De l'acacia exsudait la gomme arabique, *qami,* dont les Égyptiens se servaient en guise de colle, et au moyen de laquelle ils rendaient plus brillantes leurs encres et leurs couleurs à l'aquarelle.

Quelques arbres étrangers, tels que le cyprès, *âoun,* l'ébénier, *habni,* le cèdre, *seb,* le pin, *âb,* paraissent avoir été cultivés autour de Memphis dès les plus anciennes dynasties.

Les arbres fruitiers, assez nombreux, étaient l'objet de grands soins de la part des agriculteurs. En première ligne il convient de citer les palmiers, dont les Égyptiens connaissaient trois espèces. Le dattier, *banra,* fut cultivé dès la plus haute antiquité. Son bois était peu employé, mais les nervures médiales

[1] V. p. 119.



ACACIA SEYAL.

de ses frondes, *âroui*, servaient à fabriquer des cages, des flèches, des lances, et les filaments qui se développent à la base de ses feuilles, *shou-nou-banra*, étaient employés, comme nos brosses de chiendent, pour nettoyer les objets peu fragiles. Les dattes se mangeaient fraîches, sèches, ou confites dans du miel. On en faisait une sorte de vin. Les Égyptiens distinguaient déjà les sexes des dattiers, et l'on trouve souvent dans les traités de médecine les expressions « dattier-père » et « dattier-mère ».

Le palmier doum *(Hyphæne thebaica* MART.) se nommait *mama*, et son fruit, qui rappelle une petite noix de coco, est connu sous le nom de *qouqou*. C'est évidemment de ce nom que dérive le mot κουκιοφόρον employé par Théophraste pour désigner cet arbre. Le palmier doum, dont la tige se bifurque plusieurs fois, porte des frondes flabelliformes et peut atteindre un grand développement. Aussi, était-ce du bois de cet arbre que les Égyptiens formaient les hauts mâts à oriflammes qui décoraient la façade de leurs temples. Une autre espèce de palmier doum, le *Hyphæne coriacea* GÆRTN., était désignée sous le nom de *mama-n-khanni*, ou « doum à noyau ».

Les arbres fruitiers mentionnés dans les plus anciens textes sont la vigne, *arouri*, le figuier, *dab*, le sébestier, *asbed*, le jujubier, *nebes*. Le raisin, la figue

et le fruit du sébestier servaient à faire le vin et diverses espèces de liqueurs. Avec les fruits du jujubier débarrassés de leur noyau et pétris dans des mortiers, on préparait le *ta-nebes* ou « pain de jujube », analogue à l'*amreddin* ou pâte d'abricot des Égyptiens modernes.

Vers l'époque de la XVIII[e] dynastie on voit apparaître dans les textes les noms du pommier, *dapih*, de l'olivier, *djadi*, du caroubier, *darouga*, et du grenadier, *ahrmani*, tous noms tirés des langues sémitiques. Le sirop de caroube était fréquemment pris en boisson, sous le nom de *tarkou*, et les grenades, nommées *ahrmaa*, étaient employées à la fabrication d'une liqueur connue sous le nom de *shedhou*.

Les égyptologues se sont longtemps demandé ce qu'était la liqueur *shedhou*, boisson capiteuse presque toujours mentionnée à côté du vin. Il résulte d'un texte égyptien (Pap. Anast., IV, 6/10-7/9) que le *shedhou* ne pouvait être que le vin de grenade. Ce texte est la lettre d'un scribe chargé de faire le relevé des productions d'un jardin fruitier du Ramesséum ou temple funéraire de Ramsès II à Thèbes. Les seules productions qui y sont mentionnées sont : « Vin, 325 litres; grenadine, 2500 litres; moût, 2500 litres; grenades, 10.000 couffes; raisins, 10.000 couffes, plus 60 corbeilles. »

Les huiles qu'employaient les Égyptiens étaient l'huile d'olive, *djadi*, l'huile de ben, *baqa*, produite par le *Moringa aptera* GÆRTN., et employée en parfumerie, l'huile de sésame, *âaqi*, et l'huile de ricin, *deqam*, employées en médecine et pour l'éclairage.

Les céréales les plus anciennement cultivées en Égypte étaient le froment, *sou*, l'orge, *ati*, dont on faisait de la bière, et l'épeautre, *bouti*. A partir de la XVIIIe dynastie on trouve dans les textes un mot *dourou-t* qui semble désigner le dourah *(Andropogon Sorghum* L.). La boulangerie et la pâtisserie avaient en Égypte une importance considérable. C'est par centaines que l'on trouve mentionnées les diverses espèces de pains et de gâteaux. Tantôt ces pâtisseries tirent leur nom de leur forme, tantôt des farines et des graines diverses dont elles étaient formées. Les pâtés de viandes fumées, *shâï aouf kapou*, étaient appréciés surtout à la XIXe dynastie. Nous connaissons par leurs stèles funéraires un grand nombre de noms de chefs-boulangers ou de chefs-pâtissiers des principaux palais et des principaux temples d'Égypte.

Bien d'autres plantes seraient encore à signaler parmi les plantes alimentaires : la fève, *aouri*, la lentille, *arshana*, le pois chiche, *her-abauk*, la laitue, *âfa*, l'oignon, *houdj* et *badjar*, le concombre ordinaire, *shoupi*, la pastèque, *bouttou-ka*, une autre es-

pèce de concombre, le *Cucumis Chate* L., nommé *qadi* dans les textes, le cumin, *tapnen*, l'aneth, *ammisi*, la coriandre, *ounshi*, le pourpier, *makhmakhi*, etc.

J'arrêterai là l'énumération des plantes égyptiennes; celles que je viens de signaler suffiront, je pense, pour donner une idée de la flore pharaonique. D'ailleurs, j'aurai l'occasion, en étudiant la toilette et la parfumerie, de poursuivre la liste des plantes de l'antique Égypte en mentionnant toutes celles qui appartiennent aux industries du tissage, de la teinture et de la parfumerie.

On voit qu'en somme, grâce aux nombreux documents que nous possédons, il est aisé de reconstituer le monde animal et végétal de l'Égypte ancienne. Des recherches postérieures, soit parmi les spécimens, soit parmi les inscriptions hiéroglyphiques, amèneront certainement la connaissance de bien des espèces nouvelles, mais la faune et la flore égyptiennes n'en seront pas changées dans leurs grandes lignes. Animaux et plantes aquatiques domineront toujours dans un pays dont le sol était presque entièrement caché sous l'eau pendant un tiers de l'année. Animaux sauvages et plantes des déserts viendront toujours ensuite, à cause de la position géographique de la vallée du Nil. Enfin, parmi les animaux domestiques et les plantes cultivées, on constatera toujours que la plupart des

espèces disparues aujourd'hui de l'Égypte étaient des espèces asiatiques que l'on retrouve encore dans les régions d'où elles provenaient.

Chose étrange, ce sont les plantes et les animaux que l'on s'est habitué à considérer en quelque sorte comme les symboles les plus caractérisés de l'Égypte pharaonique, qui de nos jours ont disparu du pays. L'ibis, le crocodile, le papyrus et le lotus ne se rencontrent plus sur les bords du Nil. Mais le lotus rose, consacré autrefois au Soleil levant, est encore vénéré dans une grande partie du continent asiatique, et un crocodile, égaré à Kénéh en souvenir de son ancienne patrie, a dévoré il y a six ans un officier anglais de l'armée d'occupation. C'est près de Kénéh que se trouvent les ruines de Tentyris, et l'on se rappelle combien les crocodiles étaient les bienvenus autrefois dans la ville d'Hâthor.



MUSIQUE ET DANSE

MUSIQUE ET DANSE

I

Les origines de la musique égyptienne se perdent dans un fouillis inextricable d'assertions contradictoires fournies par les auteurs grecs. Les Égyptiens ne nous ont, en effet, laissé dans leurs inscriptions ou dans leurs papyrus aucun renseignement propre à nous laisser entrevoir quelles traditions avaient cours chez eux au sujet de leur musique primitive. C'est donc aux écrivains classiques qu'il nous faut nous adresser, faute de documents nationaux.

Trois personnages légendaires sont mis par les auteurs grecs en rapport avec la musique de l'Égypte ; ce sont Hermès, Osiris et Manérôs.

« Les Égyptiens », écrit Diodore, « rapportent que



ce fut Hermès qui, le premier, établit une langue commune et donna des noms à beaucoup d'objets qui n'en avaient point. Il inventa les lettres de l'alphabet et institua les sacrifices et le culte des dieux. Il observa le premier la disposition des astres, ainsi que la nature et les harmonies des sons. Il inventa la palestre et s'occupa de faire acquérir au corps des mouvements harmonieux ainsi que des formes bien proportionnées. Il imagina la lyre à trois cordes, par allusion aux trois saisons de l'année. Ces cordes rendaient trois sons, l'aigu, le grave et le moyen, l'aigu répondant à l'été, le grave à l'hiver et le moyen au printemps. »

« Hermès », nous apprend Plutarque, « est considéré comme l'inventeur de la musique. Les fables égyptiennes racontent que ce dieu, ayant ôté à Typhon ses nerfs, en fit des cordes pour la lyre. C'est une manière d'enseigner que, lorsque la raison organisa l'univers, elle y établit l'harmonie, la faisant succéder aux discordances. »

Certains commentateurs nous donnent sur la découverte de la lyre des indications plus précises. Selon eux, le Nil, en rentrant dans son lit après l'inondation, avait laissé, épars sur les plaines, les cadavres d'une quantité d'animaux noyés par la crue. Parmi ces animaux se trouvait une tortue; les eaux

en avaient fait pourrir l'intérieur, le soleil en sécha la carapace. Quelques fibres intestinales étaient restées attachées d'un bout à l'autre de cette carapace. Hermès vint, ramassa la tortue, se mit immédiatement à en pincer les fibres tendues par la dessiccation, s'aperçut qu'elles donnaient différents sons, et découvrit ainsi la lyre.

Quant à Osiris, les Grecs en font une sorte de Bacchus égyptien, parcourant le monde, riant, chantant, et sachant au besoin mêler à ses chansons, pour le plus grand bien des humains, quelque maxime philosophique.

« Osiris », écrit Plutarque, « n'eut que très rarement l'occasion de recourir aux armes. Ce fut par la persuasion, le plus souvent, et par la raison, en y joignant l'attrait des chants et de toute sorte d'harmonie, qu'il se gagna les humains. »

« Tandis qu'il passait par l'Éthiopie, » ajoute Diodore, « on lui amena des Satyres qui ont, dit-on, les reins couverts de poils. Osiris aimait à rire et prenait plaisir à la musique et à la danse ; aussi menait-il à sa suite une troupe de musiciens, parmi lesquels se trouvaient neuf jeunes filles habiles dans le chant et instruites dans tous les autres arts, jeunes filles auxquelles les Grecs donnent le nom de Muses. Elles étaient conduites par Apollon, appelé pour cela

Musagète. Osiris attacha à son expédition les Satyres, qui étaient aptes à la danse et au chant, et dispos à tous les plaisirs et amusements. »

Enfin, d'autres auteurs attribuent à Osiris l'invention d'une sorte de cornet ou trompette courbe, ainsi que celle de la flûte simple ou flûte oblique et de la flûte à bec ou flûte droite.

Relativement à Manérôs, les renseignements qui nous sont parvenus sont plus confus. On le compare à la fois à plusieurs héros des légendes grecques, on en fait le nom d'une chanson funèbre, on y voit même une simple formule de politesse usitée dans les repas de bonne compagnie.

« Parmi les coutumes égyptiennes dignes d'être louées, » écrit Hérodote, « il s'en trouve une surtout, la chanson de Linus, qui est chantée également en Phénicie, à Cypre et ailleurs, et qui porte différents noms selon les localités. On s'accorde à penser que c'est la même chanson que chantent les Grecs sous le nom de Linus. Aussi, une des mille choses qui m'intriguèrent en Égypte fut la question de savoir d'où les Égyptiens avaient pris le Linus. Ils semblent l'avoir chanté de tout temps et l'appellent en leur langue du nom de Manérôs. Ils me dirent que Manérôs était fils unique du premier homme qui régna en Égypte, qu'étant mort prématurément, sa mémoire fut ho-

norée dans des stances funèbres, et que ce chant fut le premier et le seul qu'ils possédassent. »

Pausanias compare également le Linus au Manérôs : « A la nouvelle de la mort de Linus, le deuil se répandit jusque chez les nations les plus barbares. Le cantique de Linus parvint aussi en Égypte et là il fut appelé, dans la langue du pays, du nom de Manérôs. »

Plutarque indique pour ce chant une autre origine : « Isis, retrouvant le cadavre d'Osiris, appliqua son visage sur celui du dieu, le baisant et le couvrant de ses larmes. Un enfant s'était approché par derrière et l'observait. Elle s'en aperçut en se retournant et, dans sa colère, elle lui lança un regard si terrible qu'il ne put résister à la frayeur et en mourut. D'autres, ne racontant pas ainsi les faits, disent qu'il tomba dans la mer. Il reçoit des honneurs à cause de la déesse, et c'est lui que les Égyptiens chantent dans les festins sous le nom de Manérôs. Quelques-uns prétendent que l'enfant s'appelait Palestinus ou Pelusius et que de son nom fut appelée la ville fondée par la déesse. On dit que ce Manérôs, chanté par les Égyptiens, fut le premier inventeur de la musique. Selon d'autres, le nom de Manérôs ne désigne personne. C'est un mot usité quand on boit et qu'on se trouve dans un festin pour dire : « Que tout ici nous soit propice ! » Tel est,

assure-t-on, le sens du mot Manérôs, que les Égyptiens ont à chaque instant à la bouche. »

Nymphis, cité par Athénée, fait de Manérôs une chanson funèbre, mais au lieu de le comparer au Linus, comme le font Hérodote et Plutarque, il le rapproche d'un chant en usage chez les Mariandyniens, peuple de Bithynie. «En observant», écrit-il, « les chansons qui sont en usage chez eux, on en remarque une dans laquelle ils invoquent un certain Bormus, qui vécut dans les âges reculés. Ce Bormus, disent-ils, était fils d'un homme illustre et riche, et se distinguait entre tous par sa beauté et la fraîcheur de sa jeunesse. Il se plaisait en des besognes singulières. Un jour, ayant voulu donner à boire à des moissonneurs, il tomba à l'eau en marchant. Tous les gens du pays se mirent à sa recherche et l'appelèrent au moyen d'une mélopée plaintive accompagnée d'instruments, mélopée qu'ils ont encore en usage parmi eux. C'est cette même chanson qui est nommée Manérôs par les Égyptiens. »

En résumé, ce Manérôs semble appartenir à tout un ensemble de légendes ayant une origine commune, origine que des études sur le folk-lore classique permettront peut-être de déterminer un jour. Linus, Bormus, Manérôs sont considérés par les Égyptiens, les Cypriotes, les Phéniciens, les Bithyniens, comme

ayant eu des destinées analogues. Tous trois sont fils uniques et sont nés de parents puissants et fortunés. Frais, jolis, bien doués, ils paraissent appelés à l'existence la plus heureuse. Mais la mort, injuste et inéluctable, les ravit à la fleur de l'âge.

Le Bormus, le Linus et le Manérôs sont-ils les récits de trois faits distincts qui se sont réellement passés? Sont-ce trois formes du récit d'un unique événement, formes dans lesquelles les noms et les détails diffèrent selon les pays? Sont-ce des légendes symboliques qui, ayant comme point de départ un même lieu commun, ont donné nécessairement naissance à des complaintes presque identiques? — Peu importe au fond. La seule chose à retenir pour l'histoire de la musique égyptienne est que les Égyptiens possédaient, dès les temps les plus reculés, une chanson plaintive dont le sujet, sinon la mélodie, leur était commun avec d'autres peuples.

Manérôs est un chant. Il ne reste donc qu'Osiris et Hermès à qui l'on puisse attribuer l'invention de la musique. Pour Osiris, ce rôle de musicien semble lui venir de l'identification que les Grecs avaient coutume de faire entre lui et leur Bacchus. Bacchus, dieu du vin et de la joie, devait inévitablement aimer la danse et les chansons. Mais il se trouve que l'assimilation d'Osiris à Bacchus est fausse, ou à peu près.

Osiris était uniquement, pour les Égyptiens, le dieu des morts. Il ne pouvait donc guère avoir de rapport avec la musique, et jamais, en effet, les textes hiéroglyphiques ne font à son sujet une allusion de ce genre.

Reste Hermès. Hermès est le nom que donnent les Grecs, avec plus de raison cette fois, au dieu Thoth des Égyptiens, celui qui avait inventé la parole et l'écriture, qui connaissait à fond la médecine, la magie, l'astronomie, la géométrie, voire même la trigonométrie rectiligne. Adonné aux sciences exactes, il pouvait en effet, à juste titre, être considéré comme ayant découvert les formules mathématiques de l'harmonie et l'art de la construction raisonnée des instruments de musique. La chose est logiquement possible en tant que développement d'un mythe. Mais, il faut le remarquer, elle n'est jamais indiquée dans les documents égyptiens.

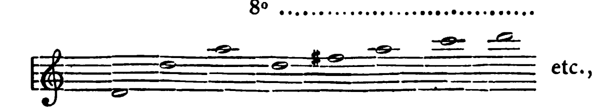
II

L'étude des instruments de musique connus des anciens Égyptiens nous fait passer, des légendes vagues et hypothétiques, à des faits certains et précis. C'est par les spécimens conservés dans les tombes que nous pouvons déterminer la forme et le caractère de ces instruments, ainsi que par leurs figures souvent représentées sur les monuments.

Comme instruments à vent, les Égyptiens possédaient la trompette, le cornet et différentes espèces de flûtes.

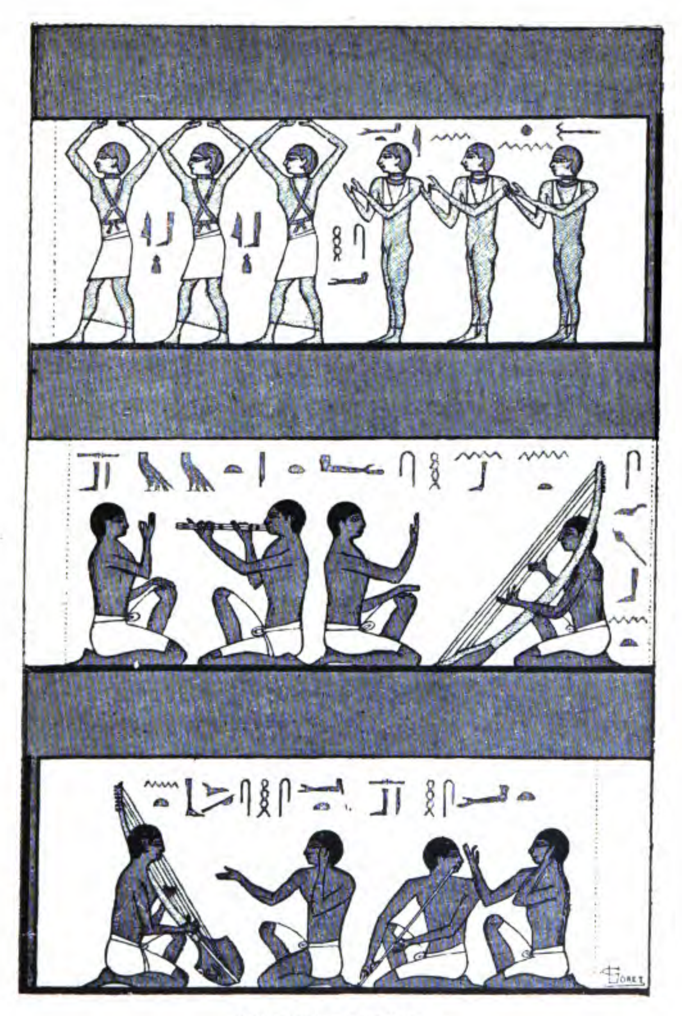
Les trompettes figurées sur les bas-reliefs sont fort courtes — à peine aussi longues que le bras de celui qui en joue; le tube en est parfois légèrement renflé vers le milieu et l'extrémité en est terminée par un pavillon conique s'évasant brusquement. Une seule trompette égyptienne est parvenue jusqu'à nous. Elle

est intacte, en bronze doré, et se trouve exposée dans une vitrine du Musée du Louvre. Comme les trompettes peintes sur les scènes murales, elle est de petites dimensions, ne mesurant que 0m,54 à partir de l'embouchure jusqu'à la circonférence extérieure du pavillon. Aussi ne saurait-on trop s'étonner de voir employer dans les représentations d'*Aïda*, sous prétexte de restitution archéologique, des trompettes démesurées, au tube plusieurs fois coudé sur lui-même. La trompette du Louvre, très aiguë de son, donne les notes·



c'est-à-dire sonne deux octaves au-dessus des trompettes en *ré* de nos orchestres. Les trompettes égyptiennes devaient avoir une sonorité extrêmement criarde, ce qui nous explique pourquoi il était généralement défendu d'en jouer autre part que dans les casernes situées en dehors des villes, et pourquoi plusieurs auteurs grecs ont comparé le son de cet instrument au braiment d'un âne très furieux.

Le nom de cette trompette n'est pas donné sur les monuments, mais un auteur grec fait mention d'une trompette courbe, inventée, dit-il, par Osiris, dont le nom était χνούη. Ni cette trompette courbe ni un mot



CONCERT ET BALLET

égyptien analogue à χνούη n'ont, d'ailleurs, été encore retrouvés dans les documents égyptiens.

Le cornet non plus ne se trouve représenté sur les monuments, mais il en existe au Musée du Louvre quelques spécimens découverts dans les tombes égyptiennes. Ce sont de simples cornes de bœuf presque entières, coupées pour l'embouchure à quelques millimètres de la pointe, mais tellement fendillées et crevassées par le temps qu'il est impossible d'en tirer le moindre son. Le nom du cornet, donné en copte dans les traductions de la Bible, est *tan*.

Les flûtes égyptiennes sont souvent représentées, souvent nommées en hiéroglyphes, et on en possède dans les divers musées d'Europe une trentaine de spécimens. Elles se divisent en deux séries, d'après le mode d'embouchure. Les unes, munies d'une sorte de double anche en chaume de graminée, se jouaient exactement comme nos hautbois et portent le nom de *ma-it*. Les autres, simples tubes ouverts aux deux extrémités, dans lesquels on soufflait obliquement comme dans une clé forée, portaient le nom de *sab* [1]. Ces deux flûtes sont d'origine très ancienne; on les trouve, en effet, figurées dans des tombes contemporaines des pyramides de Gizéh.

[1] V, p. 139, registre inférieur.

Les flûtes égyptiennes étaient le plus souvent en roseau, parfois en bois, plus rarement en bronze. La plus longue que l'on connaisse, exposée à Florence, mesure 0^{m},693 ; la plus courte, du Musée de Berlin, n'a que 0^{m},214. La première, plus grave que notre grande flûte, donne comme note fondamentale le *si* au-dessous de la portée, la seconde, plus haute d'une quarte que notre petite flûte, commence par le *sol* au-dessus de la cinquième ligne. Entre ces deux flûtes extrêmes se rangent des flûtes de toute dimension, donnant comme notes fondamentales presque ous les sons de la gamme chromatique.

Les flûtes égyptiennes avaient généralement trois ou quatre trous. Quelques-unes en ont pourtant cinq. et même six. Ces instruments donnaient donc des séries de quatre, cinq, six et sept notes, dont nous aurons plus loin l'occasion d'étudier la tonalité. Les flûtes obliques ou *sab* sont extrêmement difficiles à jouer. Je n'ai jamais, pour ma part, sur les trente flûtes égyptiennes que j'ai eu l'occasion d'examiner, réussi à obtenir plus de deux notes dans leur sonorité réelle ; les autres notes ne donnaient que des sons sourds, très appréciables au point de vue physique, mais complètement dénués de timbre. Plusieurs habiles flûtistes, que mes recherches intéressaient, sont restés presque aussi malheureux que moi. Obtenir des sons

timbrés d'un tube ouvert aux deux extrémités est d'ailleurs affaire d'habitude. Qui a obtenu deux notes doit pouvoir à la longue en obtenir davantage. Les Arabes, qui possèdent encore cette même espèce de flûte primitive, en jouent aussi facilement que nous jouons des nôtres.

En plus de leurs deux flûtes simples, les Égyptiens connaissaient deux espèces de flûtes doubles. L'une, souvent représentée sur les monuments, était composée de deux flûtes à anche réunies à leur embouchure en angle aigu. L'autre, dont je ne connais qu'une représentation [1], se composait de deux flûtes à anche attachées étroitement l'une à l'autre sur toute leur longueur au moyen de légers liens.

On a souvent discuté la question de savoir quel genre de musique on jouait sur les doubles flûtes antiques. Ces flûtes jouaient-elles indépendamment l'une de l'autre, et doit-on en conclure que les anciens connaissaient l'harmonie à deux parties ? Jouait-on le même air sur les deux flûtes, dans l'intention, peut-être un peu futile, d'en augmenter la puissance de son ? — Je crois que, pour les doubles flûtes égyptiennes du moins, une des flûtes exécutait un chant tandis que l'autre, non percée de trous ou n'en ayant

1 V. p. 139, registre médial.

qu'un seul, faisait entendre une note continue, toujours la même, servant de basse ou de pédale.

Ce qui me porte à envisager la question de cette manière est que les Égyptiens modernes se servent encore de la double flûte à tubes parallèles, qu'ils désignent, du nom de *zarghoul*. Les usages antiques sont si vivaces en Égypte, et cela a été prouvé par tant de faits de toute nature, qu'il est certain que le *zarghoul* est l'ancienne flûte double du temps des Pyramides, et que l'on n'en joue point aujourd'hui autrement qu'on en jouait autrefois. Or, tandis que l'un des tuyaux de l'instrument moderne est percé de plusieurs trous qui permettent d'y exécuter un air, l'autre est intact et ne peut donner que sa note fondamentale. A ce second tube sont appendus, au moyen de ficelles, quelques fragments de roseau creux de longueurs différentes, sortes de rallonges qui permettent, lorsqu'on les ajuste à l'extrémité de ce second tube, de modifier la pédale continue. Cette modification ne peut guère se faire pendant l'exécution du morceau ; d'ailleurs, les rallonges n'existaient pas dans la double flûte parallèle de l'ancienne Égypte. D'où la conclusion que les doubles flûtes égyptiennes ne jouaient que des airs accompagnés d'une note toujours la même.

Outre les mots *sab* et *ma-it*, on a retrouvé dans

les textes hiéroglyphiques deux autres mots, *ouarou* et *ouadjaï*, qui s'appliquent certainement à des espèces de flûtes très légères et aiguës de son. Comme les mots *sab* et *ma-it* désignent, d'après les scènes qu'ils accompagnent ordinairement, de grandes flûtes d'un diamètre assez fort, faites en bois ou en roseau ligneux, il est très probable que les termes *ouarou* et *ouadjaï* servent à dénommer deux sortes de petites flûtes en roseau fragile, comme on en voit tant dans nos musées égyptiens, et dont l'une serait une réduction du *sab* tandis que l'autre serait un diminutif du *ma-it*.

Les instruments à cordes connus des anciens Égyptiens étaient la harpe, le trigone, la lyre et la guitare.

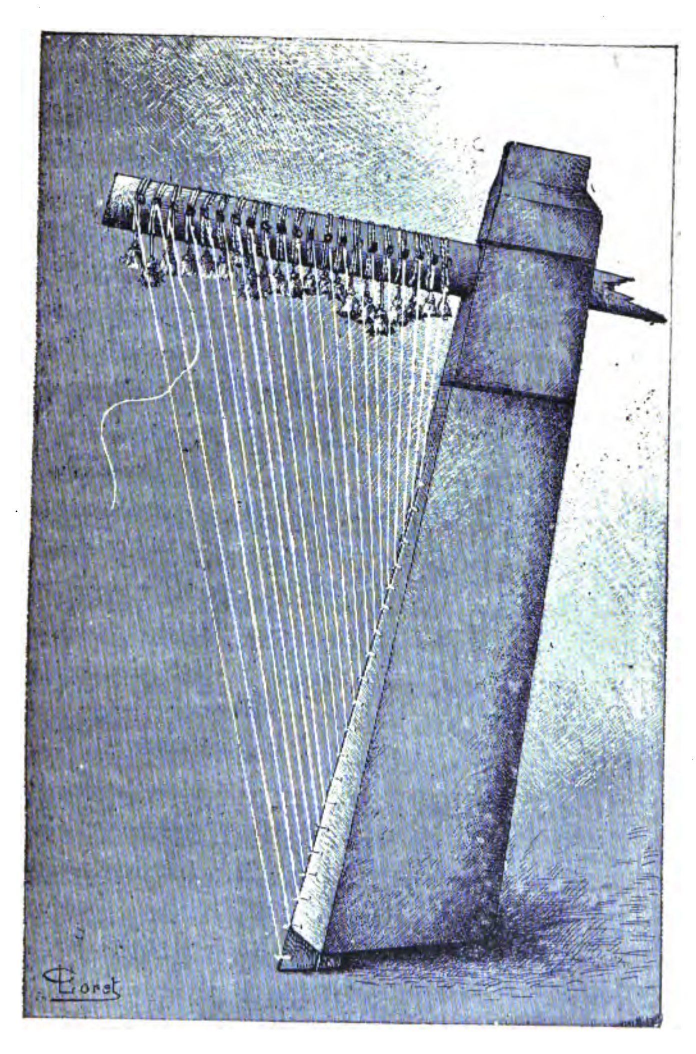
La harpe est certainement le plus ancien de ces instruments ; on la trouve figurée dans les plus vieilles tombes de Memphis. Le corps sonore, assez exigu, y repose sur le sol, à la base de l'instrument, et se termine par une longue tige recourbée où sont attachées les extrémités des cordes. Ces cordes, sous l'Ancien empire, ne sont jamais qu'au nombre de cinq, six ou huit. Puis l'instrument se développe, revêt une forme à la fois plus artistique et plus heureuse au point de vue de la sonorité ; le corps sonore s'allonge au détriment de la tige d'attache, les cordes se mul-

tiplient et atteignent le nombre de vingt et même de vingt-deux.

Souvent la harpe est très haute et dépasse de deux têtes la hauteur d'un homme. Parfois elle s'amoindrit, devient portative, l'arc qu'elle décrit se prononce davantage ; on la joue alors en passant la tête entre la dernière corde et le corps de l'instrument, qui repose sur une épaule. Enfin, au lieu d'être recourbée, elle prend quelquefois la forme angulaire et se rapproche du trigone, l'une des branches de l'angle étant le corps sonore et l'autre la tige d'attache. Telle est la harpe du Louvre, instrument à vingt et une cordes mesurant un peu plus d'un mètre de haut. Le corps sonore de cette harpe est une carcasse de bois recouverte de maroquin vert orné par endroits de pièces blanches et roses rapportées. Les cordes, terminées par des houppes, sont enroulées d'abord autour de la tige d'attache puis attachées à des chevilles qui sont alternativement en ébène noire et en ébène jaune, probablement pour permettre à l'exécutant de reconnaître facilement ses notes[1]. Le nom égyptien de la harpe est *ban-it* et sa figure hiéroglyphique est .

Le trigone, que l'on trouve dans les bas-reliefs seulement à partir de l'invasion des Hyqsos, est une

1 V. p. 147



HARPE ÉGYPTIENNE

sorte de petite harpe triangulaire, formée d'une tige horizontale sur laquelle retombe obliquement une seconde tige. Entre les deux tiges sont attachées les cordes ; point de corps sonore, à moins que les tiges n'aient été creuses. Cet instrument est certainement d'origine asiatique. C'est le *kinnor* des Hébreux et son nom égyptien, *kinnaanaour*, n'est qu'une déformation de son nom vernaculaire.

La lyre, également d'origine asiatique, est représentée pour la première fois dans une tombe de la XIIe dynastie, entre les mains d'un personnage dont le type et le costume nous montrent qu'il ne peut être qu'un Syrien. Mais c'est surtout à partir des guerres d'Asie qu'on la trouve figurée sur les monuments. Elle a de six à quinze cordes et son nom égyptien était très vraisemblablement *nadjakhi*.

Enfin la guitare, appelée *nébel* en hébreu, porte presque le même nom, *néfer*, en égyptien. On pourrait en conclure que cet instrument avait été également introduit d'Asie en Égypte, d'autant plus qu'il n'intervient dans les tombes qu'à partir de l'époque où l'on y représente le trigone et la lyre asiatiques. Mais il n'en est rien. Le radical *néfer* est égyptien et le signe hiéroglyphique qui représente ce son est l'image même de la guitare, 𓄤. Or ce signe est employé dans les inscriptions dès l'époque des Pyramides.

La conclusion à tirer de ce fait est que si, comme tout le fait supposer, *nébel* et *néfer* sont un même mot, les Asiatiques ont emprunté la guitare aux Égyptiens en même temps que son nom hiéroglyphique. La guitare avait deux ou trois cordes, quelquefois même une seule et on la jouait au moyen d'un plectrum retenu après l'instrument au moyen d'une ficelle[1].

Comme instruments à percussion, les Égyptiens connaissaient la cymbale, le tambour, le tambour de basque, le *tabl*, le sistre et le crotale.

Deux paires de cymbales de bronze, exposées au Louvre, mesurent environ 15 centimètres de diamètre et donnent, l'une le *mi* de la chanterelle du violon, l'autre le *la* au-dessus. Le nom égyptien de la cymbale n'a pas encore été retrouvé; son nom copte, dérivé très certainement de l'égyptien, est *kimkim*.

Le tambour égyptien, nommé *asaba*, est une sorte de tonnelet muni à ses extrémités de peaux attachées l'une à l'autre au moyen de lanières serrées tout autour de l'instrument. Ce tambour était souvent très allongé et prenait la forme de notre tambourin. On en jouait, soit avec des baguettes — il s'en trouve

[1] V. p. 155.

deux paires au Louvre — soit plus simplement avec le poing.

Le tambour de basque est fort souvent représenté dans les bas-reliefs. Son nom égyptien paraît avoir été *khanr*. La plupart du temps, il est circulaire, mais quelquefois il a la forme d'un rectangle un peu allongé dont les parois sont parallèles ou bien légèrement concaves.

Le *tabl*, sorte de tambour de terre cuite en forme d'entonnoir, auquel j'applique, faute d'autre nom, le nom qu'il porte aujourd'hui en Égypte où il est en très grand usage, n'est représenté qu'une seule fois sur les monuments, mais il en existe dans les collections égyptiennes plusieurs spécimens découverts dans des sépultures antiques.

Il y avait en Égypte deux espèces de sistre, l'un nommé *seshesh*, ainsi figuré dans les hiéroglyphes, l'autre nommé *sekhem*, ainsi représenté. C'étaient, comme on le voit, des sortes de hochets munis de tringles dans lesquelles étaient passés plusieurs anneaux. Le *seshesh* est toujours en bronze; le *sekhem* est quelquefois en porcelaine.

Enfin, les crotales étaient deux barres de bronze, plus ou moins ornées et modelées, que l'on frappait l'une contre l'autre et qui devaient jouer, dans les orchestres égyptiens, le rôle de nos triangles. Les

crotales étaient des instruments militaires et servaient, avec les tambours et les trompettes, à cadencer les pas des troupes. On les trouve parfois servant à rythmer les mouvements de danseurs et de danseuses, mais surtout dans des bas-reliefs représentant des fêtes éthiopiennes.

III

La musique, quoi qu'en aient dit les écrivains grecs, était en très grand honneur en Égypte. Il n'est peut-être pas, au milieu de toutes les nécropoles antiques échelonnées le long du Nil, une seule tombe dans laquelle on ne rencontre des peintures de scènes musicales. Sous l'Ancien empire et sous la XII[e] dynastie, ce sont presque toujours des hommes, la plupart du temps aveugles, qui sont représentés jouant ou chantant ; les femmes dansent et battent des mains pour animer le ballet. Les instruments, on l'a vu, étaient la flûte droite, la flûte oblique, la harpe et la guitare. Instruments à quatre et cinq cordes, flûtes à trois ou quatre trous, costumes sévères, almées à peine parées de quelque écharpe rose ajoutée au vêtement ordinaire et ne faisant que des mouvements de bras, tout prouve qu'à ces époques reculées la

musique était encore simple et primitive et était presque considérée comme un plaisir compassé.

Mais tout change à partir de la XVIII[e] dynastie. On sent que l'Asie efféminée a déteint sur l'Égypte. Des instruments nouveaux ont été introduits par les conquêtes; trigone, lyre, doubles flûtes, tambours et cymbales sont venus enrichir les orchestres égyptiens. Ce ne sont plus des gens concertant gravement à deux que l'on voit dans les bas-reliefs — l'un jouant de la harpe ou de la flûte, l'autre chantant en se tenant fortement une mâchoire, comme font les Arabes d'aujourd'hui — mais bien d'interminables théories de musiciennes et de danseuses. Car ce sont les femmes, en effet, qui sont devenues mélomanes sous les Aménophis et sous les Ramsès. Le costume aussi s'est modifié. On ne voit que longues robes transparentes, noires quelquefois pour faire paraître les chairs plus rosées, coiffures aux mille tresses ornées de clinquants et de fleurs, le tout fouettant l'air dans des rondes folles, au milieu de tiges de lierre et de branches de myrte agitées par les assistants.

Les Égyptiens riches recevaient beaucoup, donnaient de grandes fêtes, et l'un des principaux attraits de ces réunions était certainement la musique et la danse. Pendant le lunch, tandis qu'un jeune



JOUEUSE DE GUITARE

enfant circulait au milieu des assistants pour attacher une guirlande au cou des invitées ou une fleur de lotus à leur chevelure, on exécutait des concerts ou des ballets. Tantôt, c'était une fine et mignonne enfant originalement vêtue qui faisait entendre aux auditeurs un air de guitare, qu'elle agrémentait peut-être de son chant[1]; tantôt, c'étaient des chœurs d'hommes, accompagnés de deux ou trois harpes; d'autres fois des trios, des quatuors, des quintettes, réunissant plusieurs sortes d'instruments. Enfin des almées paraissaient, le ballet s'organisait; les unes dansaient, d'autres battaient des mains ou jouaient de la lyre, de la double flûte, les spectateurs s'en mêlaient, marquaient le rythme du pied et de la voix et le tout s'achevait, comme aujourd'hui encore à Thèbes, dans un délire tourbillonnant de femmes échevelées.

La musique régnait aussi dans les temples, dans les palais, dans les camps. Des troupes de soldats, passant par les rues, étaient précédées de tambours, de trompettes, de crotales dont le bruit assourdissant appelait mille curieuses aux étroites fenêtres balustrées des maisons en talus. Les exercices militaires se faisaient également au son du clairon, dans les cours des casernes.

1 V. p. 155.



« Les Égyptiens », écrivent les voyageurs grecs, « méprisent la musique et la considèrent comme un passe-temps futile et même dangereux pour les mœurs. » Pourtant, dans les grands temples de Thèbes, c'étaient des reines et des princesses qui composaient la maîtrise et l'orchestre. Les femmes des pharaons, de la XVIII[e] à la XXII[e] dynastie, sont presque toutes attachées aux temples en qualité de musiciennes. Les unes sont joueuses de tambour et portent le titre de *khanr-it;* d'autres, battant du sistre ou des crotales, se nomment *ab-it;* les harpistes et les guitaristes sont appelées *qemâ-it;* enfin, les chanteuses portent le nom de *hous-it.* Seules les flûtistes manquent. Comme on le voit, la musique était largement représentée dans les cérémonies religieuses de l'Égypte antique, et les orchestres, rares aujourd'hui dans nos églises, étaient chose commune dans les temples pharaoniques.

Les hommes ne paraissent pas avoir été admis dans les maîtrises sacrées, sinon à titre de maîtres de chapelle, de chefs d'orchestre ou quelquefois de basses, barytons ou ténors soutenant des voix de femmes. Je n'ai jamais rencontré jusqu'ici, dans les textes ou dans les bas-reliefs, l'indication de danseuses sacrées, mais j'ai trouvé à Thèbes, en me promenant au milieu des tombes, des cônes funéraires de terre cuite

ayant servi à marquer la place où étaient ensevelis plusieurs personnages portant le titre de *àb-n-àmen*, « danseur d'Amon ».

Enfin, si les Égyptiens étaient muets au sujet des origines traditionnelles de leur musique, ils n'en avaient pas moins des dieux protecteurs de l'art musical. A Saïs était la déesse des tisserands. A Éléphantine était adoré le dieu des potiers, à Abydos le dieu des morts, à Hermopolis le dieu des lettrés. C'est à Tentyris qu'était le temple de la déesse de la musique.

Hâthor, déesse de la beauté, du plaisir, de la joie, de la toilette, était en même temps déesse du chant et de la danse. De même que la Vénus romaine, elle avait comme mari, et comme repoussoir en même temps, le personnage le plus laid qu'on pût imaginer. Bes, nain difforme, trapu, lippu et ventru, était, comme Mars, le dieu de la guerre, mais aussi le dieu de la musique ; peut-être de la musique cuivrée des batailles ou mieux de la musique barbare des vaincus, car il a généralement en main le *kinnor* hébraïque. Leur fils, Hor-ahi, complétait la triade musicale et était représenté sous la forme d'un jeune enfant nu jouant du sistre.

Tentyris, dont l'un des noms était *Aa-tekhou*, « la cité des ivresses », devait donc être la ville musicale

par excellence. En fait, c'est encore de Dendérah et de ses environs que viennent les musiciens les plus célèbres et les almées les plus réputées de la Haute-Égypte, de même que, dans un autre ordre d'idées, c'est encore à Akhmim, comme autrefois à Panopolis, qui est le nom antique d'Akhmim, que l'on rencontre les tisserands les plus habiles.

IV

Nous venons d'étudier les légendes musicales que racontaient les Egyptiens, la forme qu'ils donnaient à leurs instruments, les emplois qu'ils faisaient de la musique et les divinités sous la protection desquelles ils la plaçaient. Est-il possible, pour terminer, de dire quels étaient le caractère et la nature de cette musique ? — Un musicologue belge, F.-J. Fétis, l'a tenté dans son *Histoire générale de la musique*.

D'abord, les Égyptiens avaient-ils une notation musicale et aurait-on chance de rencontrer un jour quelque mélodie manuscrite contemporaine des Pharaons ? — Fétis affirme que oui et va jusqu'à donner d'avance la liste des signes égyptiens qui ont dû servir à noter la musique. Le raisonnement sur lequel il appuie son affirmation est qu'un grand nombre de signes employés dans la notation grecque

ressemblent, selon lui, à des signes de l'écriture démotique égyptienne, et qu'ils n'ont pu que dériver de ces signes. Or, dans son tableau des signes, j'ai vainement cherché un seul caractère qui eût même l'apparence d'une lettre égyptienne. Les signes réunis par Fétis semblent avoir été pris maladroitement dans d'anciens recueils de planches égyptologiques publiés à une époque où l'on ne savait pas encore lire l'égyptien et où l'on ne pouvait le copier qu'imparfaitement. La conclusion du musicien belge tombe donc d'elle-même.

D'ailleurs, il est peu probable que les Égyptiens aient eu une notation musicale. Jamais, dans les milliers de représentations relevées dans les tombes égyptiennes, on n'a remarqué un musicien tenant un papyrus sur lequel aurait été écrite sa partie. Et, pourtant, nous connaissons des bas-reliefs où sont figurés vingt musiciens jouant ensemble. C'eût été là le cas, ce semble, de leur mettre une partie entre les mains. Jamais, dans l'Égypte moderne, les musiciens ne lisent la musique. Les airs qu'ils jouent leur sont connus par tradition, et leur mémoire est si fidèle que certaines chansons, qui leur ont été apprises par des soldats de l'Expédition d'Égypte, sont encore chantées par eux exactement comme les ont entendues leurs ancêtres.

Pour n'en citer qu'un exemple, j'ai entendu bien souvent chanter en Haute-Égypte, sur des paroles arabes : *Malbrouk s'en va-t-en guerre.* L'air en était assez différent de celui que nous connaissons. J'y voyais une déformation produite par l'habitude qu'ont les Égyptiens de jouer par cœur ; les années devaient avoir modifié peu à peu le chant. Or, il se trouve que c'est nous qui, malgré notre emploi de la notation, avons déformé notre chanson populaire. Dans les plus anciennes formes qui en existent, elle est exactement semblable à celle que chantent aujourd'hui les Égyptiens. Un peuple doué de tant de mémoire ne devait pas avoir besoin de notation, et les interlocuteurs d'Hérodote devaient avoir raison quand ils lui disaient que le *Manérôs* que l'on chantait sous la XXVIIe dynastie était une complainte composée à l'époque de Ména, premier pharaon d'Égypte. Je gagerais même volontiers que pas une note n'y était changée.

Les Égyptiens, d'autre part, avaient-ils un système tonique bien déterminé et est-il possible de retrouver ce système? — Là encore, Fétis répond par l'affirmative et, de même qu'il a dressé un catalogue des signes de notation, de même il publie toute une série de gammes en usage, dit-il, chez les anciens Égyptiens. Ici, son raisonnement est mieux fondé, je me hâte de le dire, que celui qui l'amène à découvrir des notes

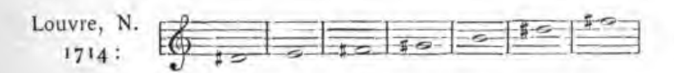
égyptiennes, mais, pour être mieux fondé, il ne m'en paraît pas plus juste.

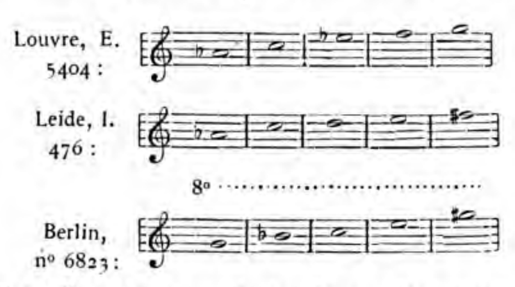
C'est d'après une flûte égyptienne du Musée de Florence, dont nous avons parlé plus haut, que Fétis reconstitue la tonalité égyptienne. Après avoir fait reproduire cette flûte sur des mesures prises, d'ailleurs, un peu trop sommairement, et y avoir fait ajouter une embouchure de flûte moderne — ce qui était une faute, puisque les anciens Égyptiens, comme nous l'avons déjà dit, soufflaient simplement en biais par l'extrémité du tuyau — il obtient les six notes suivantes: Ces six notes lui suffisent pour la reconstitution de toute la tonalité égyptienne. Il en déduit immédiatement douze modes, dont quatre diatoniques, quatre chromatiques et quatre enharmoniques. De ces douze modes, il en tire dix-huit autres, puis d'autres encore par hypothèse; douze pages de son livre sont couvertes de gammes de toutes les formes. Il me semble, pour ma part, que cela ne prouve rien. La seule conclusion qu'il y ait à tirer de l'étude d'une flûte est que cette flûte donne telles notes déterminées, et c'est là tout.

J'ai joué trente flûtes égyptiennes, et non une seule. Une première remarque à faire est qu'on y trouve rarement deux notes qui soient exactement justes par

rapport l'une à l'autre. La flûte de Florence, reproduite plus minutieusement que par Fétis, grâce à l'obligeance du conservateur, E. Schiaparelli, et jouée sans embouchure moderne, donne les notes Tous les trous étant bouchés, on obtient un *si;* en ouvrant le premier, on obtient une note plus élevée que le *si*, mais plus basse que le *do*, c'est-à-dire une note répondant à peu près au *si* ♯ physique. Faut-il en conclure que les Égyptiens connaissaient les quarts de ton ? — J'en conclus tout simplement qu'ils ne perçaient les trous de leurs flûtes qu'avec une précision fort peu mathématique. Des Arabes chantant faux ont pu donner à croire à des voyageurs perspicaces, mais crédules, que leur musique, extrêmement raffinée, contenait des quarts de ton. Il n'est pas besoin, hélas, d'aller en Arabie pour connaître ce genre de raffinement. Un Asiatique naïf qui entendrait un de nos ténors faire des quarts de ton sans y songer — le cas se présente parfois — aurait le droit d'y voir un effet étrange, voulu par le compositeur...

Voici les échelles musicales de quelques flûtes égyptiennes, prises au hasard :





Y a-t-il quelque conclusion bien nette à tirer de ces flûtes et quelques modes bien tranchés à en déduire ? — Qu'on sache que les vingt-six autres flûtes égyptiennes donnent vingt-six autres séries de successions heurtées, dont les notes, tantôt sautent brusquement d'une quarte, tantôt glissent seulement d'un demi-ton, sans que jamais d'ailleurs la quarte ou le demi-ton soient justes.

Je crois donc, pour ma part, qu'un flûtiste de l'antique Égypte se confectionnait tout bonnement une flûte, tant bien que mal, y perçant au petit bonheur les notes d'un air quelconque. S'il jouait seul, tout allait bien. S'il était accompagné d'une harpe, le harpiste accordait son instrument en conséquence. Les musiciens de village de l'Égypte moderne ne font guère autrement, et le meilleur moyen de connaître leurs lointains ancêtres est encore de les étudier à travers eux.

Quant au caractère de la musique ancienne de

l'Égypte, je suis persuadé que, pour s'en rendre compte, il suffit d'écouter, dans quelque ruelle du Caire, ou mieux, dans quelque obscure bourgade de la Thébaïde, les cantilènes plaintives et monotones qu'on y chante ou les ballets d'une rêverie enjouée et lascive qu'on y danse. Musiciennes ni danseuses n'ont guère dû changer beaucoup leur répertoire depuis cinquante siècles, et je ne crois pas étonner beaucoup le lecteur en lui apprenant que la jolie joueuse de guitare, reproduite plus haut d'après une tombe thébaine de la XVIIIe dynastie, semble la photographie absolument frappante — type, sveltesse, costume, coiffure et bijoux — d'une gracieuse almée de quinze ans, Masaoudah, que j'ai vue danser à Thèbes en 1882. La guitare seule est de trop, ainsi que le lotus bleu penché sur le front.



TOILETTES

ET

PARFUMS

TOILETTES ET PARFUMS

I

L'examen microscopique des tissus égyptiens trouvés dans les tombes antiques ne nous a révélé, jusqu'ici, que deux matières textiles d'origine végétale, le lin et le coton.

Le lin se nomme *mâhi* en copte, et ce nom dérive d'un mot hiéroglyphique absolument identique, très fréquemment mentionné dans les textes. Mais d'autres noms, chez les anciens Égyptiens, semblent s'être également appliqués au lin. Tels sont *souten* et *àa-it* ou *nàa-it*. Ce dernier nom se trouve en copte sous une forme ειλλ ou πειλλ traduite dans les lexiques par *λίνον, linum*.

Les auteurs classiques parlent souvent, il est vrai,

d'une espèce particulière de lin égyptien, qui donne des tissus extrêmement fins et que l'on désignait sous le nom de *βύσσος*, *byssus*. Mais on ne sait au juste à quelle plante spéciale, ou plutôt à quelle variété de lin répond le byssus des anciens. Ce qui est certain, c'est que le byssus était plus fin que le lin ordinaire. Or, le mot hiéroglyphique *souten* est le nom d'une plante employée pour le tissage des étoffes les plus luxueuses. Il est donc possible que le *souten* soit le byssus.

S'il peut être démontré que *àa-it*, *nàa-it* est un autre nom du lin, la seule différence de sens qu'on peut admettre entre ces mots et *mâhi* est que *mâhi* s'applique au lin destiné au tissage, peut-être même au lin teillé, d'où son déterminatif [hiéroglyphe], tandis que *àa-it* est le nom spécifique de la plante.

D'autre part, plusieurs égyptologues ont cru reconnaître dans un mot *hmâ*, qu'on ne trouve que dans quelques tombeaux de l'Ancien empire, une forme retournée de *mâhi* ou *mâh*. La chose me paraît impossible, au point de vue philologique, à cause de la lettre *â*, et cela pour des motifs qu'il serait peut-être inopportun de donner ici. Du reste, les scènes auxquelles se rapporte ce mot *hmâ* ne prouvent en aucune façon que la plante ainsi désignée soit le lin plutôt qu'une céréale quelconque. On n'y trouve ni le port, ni les

fleurs, ni les feuilles, ni aucun caractère botanique du lin.

Le lin fut cultivé de très bonne heure par les Égyptiens. C'est en lin, en effet, qu'étaient tissées les bandelettes de la plus ancienne momie découverte dans la nécropole de Memphis. On a pensé que le lin égyptien antique était la même espèce que nous employons aujourd'hui, le *Linum usitatissimum*. Il résulte de la découverte d'une quantité de capsules de lin enfermées dans des tombes égyptiennes que l'espèce cultivée autrefois était le *Linum humile*.

Que le coton ait été connu des anciens Égyptiens, cela est rendu certain par ce fait que l'on a reconnu dans des bandelettes et surtout dans des fragments de vêtements la présence de fibres de coton. Ces fibres, en effet, sont facilement reconnaissables au microscope. Elles sont aplaties, rubanées et tordues en spirale. Les fibres du lin, au contraire, présentent une section presque cylindrique, ont un filet central marqué en teinte plus foncée et sont toujours droites. En second lieu, les naturalistes grecs et latins indiquent le cotonnier, qu'ils désignent sous le nom d'*arbre à laine*, comme ayant été l'objet d'une culture très étendue de la part des Égyptiens. Mais, jusqu'ici, le nom de cette plante n'a pas encore été reconnu avec certitude dans les inscriptions.

Enfin, il convient de mentionner encore comme matière textile la laine, dont l'emploi a été révélé par l'examen d'un grand nombre d'antiques tissus égyptiens.

De ces matières, les Égyptiens confectionnaient des étoffes de toute sorte au moyen de métiers très primitifs que l'on voit parfois représentés dans les tombes. Les métiers y consistent en deux rouleaux de bois soutenus, à quelques centimètres seulement au-dessus du sol, par quatre fichets piqués en terre. Malgré la simplicité presque grossière de ce métier, les tisserands égyptiens obtenaient dans leurs étoffes une telle finesse que, de l'aveu de spécialistes modernes, il serait difficile aujourd'hui de reproduire certains tissus trouvés sur des momies. Ces tissus sont généralement d'une seule couleur, qui tire toujours sur le jaunâtre et pourrait faire croire que les Égyptiens laissaient leur linge écru, si nous ne savions par ailleurs qu'ils connaissaient les procédés du décreusage et du blanchiment.

Quelques bas-reliefs nous font assister au filage et à la teinture. Souvent, les pièces de toile étaient teintes une fois tissées. D'autres fois, les fils étaient teints à l'avance et les dessins multicolores de l'étoffe, bandes, semis, losanges, damiers, étaient obtenus sur le métier. Enfin, Pline nous apprend que les Égyptiens



ABLUTIONS PARFUMÉES

connaissaient les mordants et que, plongeant une étoffe préparée chimiquement dans un seul bain de teinture, ils l'en retiraient ornée de motifs de couleurs variées.

Les seules matières tinctoriales qu'il ait été donné aux chimistes de reconnaître avec certitude en étudiant les tissus égyptiens sont le carthame et l'indigo. Le carthame, déjà mentionné sous le nom de *nas* dans des textes de la VI[e] dynastie, fournissait le joli rouge orangé dont on aimait à teinter les écharpes extérieures des momies. L'indigo est également cité dans les inscriptions égyptiennes et son nom ancien, *ter-neken* ou *ti-nkon*, est l'origine du grec ἰνδικόν et de notre mot indigo. C'est donc par une erreur d'étymologie, dont les écrivains gréco-latins sont d'ailleurs les premiers coupables, que l'on a considéré l'Inde comme étant la patrie primitive de l'indigo. Cette plante pousse encore spontanément dans les déserts égyptiens situés à l'ouest de la Thébaïde.

On peut voir, dans bien des musées d'Europe, des produits de l'industrie textile égyptienne. Étoffes épaisses, tissus légers plus fins que la gaze, couleurs fragiles — saumon, citron, acajou clair — datant de cinquante siècles et n'ayant pas changé, liserés, franges, broderies, mélange de laine et de lin, bandes alternativement opaques et transparentes, comme nos pékins d'aujourd'hui, tous les raffinements, tous

les perfectionnements de l'art moderne s'y trouvent représentés.

C'est à Saïs et à Panopolis que se trouvaient les plus importantes manufactures de filage, de tissage et de teinture. Aussi, les momies trouvées à Akhmim, sur les ruines de l'ancienne Panopolis, sont-elles revêtues d'étoffes extrêmement riches, qui font l'orgueil de nos musées industriels, et le coton cultivé de nos jours en Égypte porte-t-il, probablement en souvenir de son ancienne origine, le nom arabe de *qotn el-ash-mouni* ou « coton d'Akhmim ».

Si les ruines de Saïs ne nous ont pas encore livré de tissus intéressants, nous savons du moins que c'est là qu'on adorait Neith, la patronne des tisserands. Dans l'enceinte du temple de la déesse se trouvaient deux vastes bâtiments nommés *mahn-it* et *souln-it* dans lesquels des recluses sacrées, désignées sous le nom de *khend-it*, passaient leur vie à travailler les deux lins *mahi* et *souten*. Les bandelettes funéraires de Saïs étaient très recherchées et tout riche Égyptien prend soin de nous apprendre que sa momie a été emmaillotée dans des linges tissés par les Recluses de Neith. De là le caractère funéraire de la déesse Neith dont le nom, qui ne servait primitivement qu'à désigner une divinité purement industrielle, s'écrit au moyen de la navette ⟗.

Bien d'autres métiers relatifs à la toilette se trouvent représentés dans les tombes égyptiennes. Tels sont la cordonnerie et la bijouterie. Les colliers, les diadèmes et les bracelets les plus anciens furent, comme on le verra plus loin, de simples bandes d'étoffe ornées de dessins voyants. Mais lorsque leurs relations avec les pays étrangers permirent aux Égyptiens de tirer du cuivre du Sinaï et de l'or de l'Éthiopie, l'art de la bijouterie prit de jour en jour une importance plus considérable. Dès la XII[e] dynastie, on savait faire des bijoux en or, et on y sertissait des pierres précieuses, émeraudes, lapis ou cornalines. On imitait même ces pierres au moyen de pâtes et de verres colorés, et on en faisait des perles que l'on enfilait en collier ou que l'on prenait dans les mailles d'une sorte de tulle pour en former des bracelets.

Quant à la chaussure, après avoir consisté d'abord en de simples semelles de sparterie attachées au pied par un cordonnet, elle se perfectionna et l'on fit des bottines en cuir uni, estampé, ou orné de mosaïques multicolores. Sous les Ramessides, il était d'usage de porter des bottines dont la pointe, fort longue, se recourbait sur elle-même et revenait toucher le bas de la jambe.

Il n'y a, chose extraordinaire, qu'une seule matière, bien utile pourtant pour la toilette, qu'on n'ait

retrouvée ni dans les tombes, ni dans les inscriptions ; c'est le savon. Je dois dire, cependant, que je connais deux exemples d'un mot hiéroglyphique, *shâmit,* qui paraît devoir s'appliquer au savon. D'autre part, un vase d'albâtre du Musée Guimet renferme une substance grasse et pulvérulente, de couleur brunâtre, que je fais analyser en ce moment et qui, jusqu'à présent, semble bien offrir tous les caractères chimiques d'un savon.

II

Riches ou pauvres, les Égyptiens des plus anciens temps ne portaient guère qu'un seul et même vêtement. Ce vêtement consistait, pour les hommes, en une espèce de pagne d'étoffe blanche croisé par devant, de la forme suivante . Ce vêtement partait de la taille où il était retenu par une ceinture à court nœud flottant, et retombait jusqu'aux genoux. Son nom égyptien était *shentou* et les Grecs nous l'ont conservé sous la forme *σινδών*. Quelquefois, ce vêtement était de couleur, rouge ou jaune. Il portait alors le nom de *bousaou*, transcrit *φώσων* par les Grecs.

Pour les femmes, le vêtement était à peu près le même, seulement, il descendait ordinairement plus bas, se prolongeant jusqu'aux pieds, et montait parfois jusqu'à la gorge, où il était retenu par deux bandes formant bretelles et passant par dessus les épaules.

Le vêtement des hommes était généralement d'étoffe épaisse. Celui des femmes, au contraire, très transparent et fort collant, dessinait étroitement et laissait voir le corps. D'ailleurs, les hommes comme les femmes sont souvent, dans les bas-reliefs de l'Ancien empire, représentés sans vêtement aucun, ou seulement pourvus d'une ceinture.

Cette absence de vêtement était même d'usage absolu pour les enfants de toutes les classes et de toutes les époques. Garçons et filles sont fréquemment figurés nus, même ceux qui appartiennent aux grandes familles, même les princes et les princesses du sang.

Sous l'Ancien empire, l'habitude de porter des chaussures paraît avoir été à peu près inconnue. Les hommes n'ont jamais de bijoux. Les femmes portent quelquefois une sorte de gorgerin d'étoffe brodée de diverses couleurs. Enfin la coiffure des hommes paraît avoir été les cheveux coupés assez ras. Les femmes laissaient croître leurs cheveux un peu plus long et les enserraient parfois à l'aide d'un bandeau de couleur voyante noué autour du front.

Malgré cette simplicité du costume primitif des Égyptiens, on trouve pourtant, dans les tombes anciennes de Gizéh, quelques exemples d'une plus grande coquetterie. C'est ainsi que des danseuses sont



COIFFURE



COLLIERS

parfois représentées avec la chevelure teinte en bleu clair. Par dessus leur pagne, fort court, se trouve une robe plus longue, transparente. Enfin, elles ont au cou un ruban rose, et, autour de leur poitrine, se croise une écharpe de même couleur qui, retombant par devant de derrière les épaules, forme ceinture et se termine sur le côté par une longue cocarde.

Sous la XII[e] dynastie, le costume se modifie à peine. Pourtant, on trouve à cette époque plus de gens portant des sandales. Ces sandales étaient en pellicules de papyrus ou en feuilles de dattier. Elles étaient retenues au pied par des sortes d'anses de même matière. Sous la XII[e] dynastie également apparaissent les premières perruques, formées de boucles nombreuses et très fines. La plupart du temps, ces perruques sont fort courtes et, coupées carrément, atteignent à peine la nuque. Elles se prolongent parfois par devant, en boucles plus longues qui s'étagent sur la poitrine en formant devant chaque épaule une sorte de pyramide renversée.

C'est à partir de l'expulsion des Hyqsos que commence, pour les Égyptiens, le temps des recherches luxueuses dans l'art de l'habillement. Les gens du commun portent toujours le pagne des anciennes dynasties. Les servantes ont toujours la longue et étroite robe transparente. L'une d'elles, représentée

dans une tombe de la XVIIIe dynastie, porte en plus une étroite ceinture nouée lâchement autour des hanches et sa coiffure est une perruque dont quelques tresses, fines et espacées, recouvrent presque la face, tandis que d'autres, plus volumineuses, flottent sur son dos. C'est une femme de chambre dont le rôle consiste à verser des huiles parfumées sur le corps de sa maîtresse[1].

Les hauts personnages de cette brillante époque sont parés des costumes les plus riches. Les perruques portées par les femmes sont d'une complication extraordinaire. La partie supérieure en est couverte de courtes boucles frisées, très rapprochées les unes des autres. La partie postérieure en est formée, tantôt de cheveux lissés et enduits de gomme, tantôt de tresses nombreuses, effiloquées à l'extrémité, et dont la longueur, dans une perruque égyptienne exposée au Musée de Berlin, atteint jusqu'à 0m,75. Quelles que fussent les dimensions de ces perruques, les femmes ne s'en contentaient pas toujours. Elles y ajoutaient souvent des diadèmes d'or émaillé, des rubans emprisonnant plusieurs tresses, même des fleurs de lotus dont le long pédoncule partait de la nuque et dont la corolle retombait presque entre les deux yeux. La

1 V. p. 175.

mode, sous la XVIII[e] dynastie, fut de surmonter cet appareil d'une sorte de cône en feutre brunâtre rappelant en petit le tarbouch des Égyptiens modernes[1].

Souvent, au lieu d'un diadème, les perruques féminines étaient recouvertes d'un véritable chapeau. Le plus commun avait la forme d'un oiseau dont le dos s'arrondissait en forme de calotte. La tête se redressait juste au milieu du front, la queue s'ouvrait en éventail derrière le cou, les ailes étalées et rabattues sur les tempes descendaient jusqu'aux épaules, enfin les pattes, raidies en arrière, tenaient deux sceaux en or. Il serait difficile de dire si ces coiffures étaient obtenues au moyen d'oiseaux préparés. Généralement elles sont peintes en jaune et semblent avoir été confectionnées soit en or, soit plutôt en une matière légère — carton ou toile empesée — recouverte de dorure.

Les perruques des hommes, on le pense bien, étaient plus simples. Elles ne différaient pas sensiblement de celles que l'on portait sous la XII[e] dynastie. Mais ce sont les coiffures qui prennent de l'extension à ces époques. Voici, pour abréger la description, les formes les plus simples que revêtaient les couronnes royales : [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes]. Dans les grands jours, ces couronnes

[1] V. pp. 184-185.

étaient surmontées d'emblèmes divers, de plumes, de serpents, de disques solaires, de plantes symboliques, le tout en si grand nombre qu'on se demande parfois, en contemplant la représentation d'un pharaon en costume de gala, par quel prodige d'équilibre il pouvait faire trois pas sans voir s'effondrer tout cet échafaudage d'ornements.

Les militaires avaient pour toute coiffure deux plumes d'autruche plantées obliquement dans leur perruque, et se dirigeant, au dessus de chaque oreille, l'une en avant, l'autre en arrière. Les princes royaux portaient une sorte de chaperon ou de coiffe rayée qu'encerclait autour de leur tête un riche bandeau noué par derrière. Sur un côté de cette coiffe était attaché, au dessous du bandeau, un grand disque d'or d'où pendait une écharpe soigneusement brodée [1]. D'autres hauts dignitaires portaient des coiffures d'autre sorte. Les prêtres, plus pratiques, ne portaient rien. Ni perruque, ni cheveux même. Leur crâne, absolument dénudé, luisait à l'air et n'était orné que de la réverbération du soleil.

Les hommes et les femmes portaient un grand nombre de bijoux. Un gorgerin d'or émaillé leur descendait jusqu'au milieu de la poitrine, et ce gorgerin

[1] V. pp. 184-185.

n'empêchait pas la présence d'un collier à plusieurs rangs de perles serrés autour du cou. Les différents fonctionnaires du royaume portaient en plus, suspendues à des chaînettes, diverses pendeloques en forme d'hiéroglyphes. Les pharaons, au lieu de ces hiéroglyphes, avaient souvent l'estomac décoré d'un vaste pectoral, sorte de plaque d'or ajourée dans laquelle se découpaient des cartouches, des scarabées, des naos, des images de divinités. Hommes et femmes, indistinctement, portaient des bracelets, plusieurs même à chaque bras, ainsi que des périscélides au bas des jambes. Enfin, les femmes avaient les oreilles ornées, tantôt d'anneaux plats ou de disques, tantôt de boucles très variées de dessin. Des spécimens de la bijouterie égyptienne existent en grand nombre dans les collections archéologiques, et beaucoup de nos bijoutiers y vont chercher des modèles originaux.

La simple sandale de paille des anciens temps est remplacée sous la XVIII[e] dynastie par des chaussures de cuir dont la pointe se recourbe souvent, comme dans nos anciens souliers à la poulaine. Au temps des Ramessides, on aimait à peindre, sous la semelle de ces chaussures, un Asiatique blanc pour un pied et un Éthiopien noir pour l'autre, mode ingénieuse qui donnait aux Égyptiens le plaisir de piétiner sans cesse, symboliquement, leurs belliqueux voisins.

Quant au costume lui-même, il faudrait un volume pour en noter les variations. Je ne sais si les Égyptiens de la XX[e] dynastie était plus frileux que ceux de l'Ancien empire, mais, au lieu de marcher le torse nu, ils se couvrent de nombreux vêtements supplémentaires. Au dessus du pagne s'étale un jupon plus long, transparent, qui fait plusieurs fois le tour du corps, chaque tour se rapprochant de plus en plus de la ceinture. Quelquefois ce jupon est plus simple; le devant, empesé, a la forme d'un long triangle épointé qui part de la boucle de la ceinture et atteint les pieds. La partie non empesée est sillonnée de mille plissés parallèles qui convergent tous, obliquement, à droite et à gauche, vers le haut du tablier triangulaire.

Autour des épaules, hommes et femmes ont une sorte de palatine en étoffe gaufrée, nouée sur le devant par un gros nœud en oreilles d'âne. Cette palatine descend fort bas sur les bras, est serrée sous les aisselles au moyen d'une coulisse, et donne à ceux qui en sont revêtus l'air de porter des manches pagode. Enfin, par dessus le tout se drape parfois un long manteau dont les franges rasent le sol. A ce vêtement les femmes ajoutaient des ceintures de couleur, à pendants allongés, qu'elles nouaient très haut, presque sous les seins.

Ces costumes semblent lourds, mais les tissus en étaient si fins et si nuageux, les couleurs si douces et si tendres — blanc, crème, rose — les diverses parties si bien disposées pour mettre en relief la taille et la gorge, que l'on éprouve un véritable plaisir d'artiste à feuilleter un atlas de planches égyptologiques, ou mieux, lorsqu'on le peut, à parcourir les interminables murailles peintes des tombeaux de Thèbes.

III

Les objets de toilette sont très nombreux dans nos musées égyptiens. Vases à parfum, étuis à collyre, boîtes à fard, pinceaux, peignes, miroirs ont été trouvés en grande quantité dans les sépultures pharaoniques. C'est le chat, symbole de la propreté, qui décore ordinairement les plus jolis de ces objets. Souvent aussi, c'est l'horrible nain Bes, l'époux difforme de la Vénus égyptienne. Parfois, sa tête grimaçante vient affleurer le disque poli d'un miroir de cuivre auquel il sert de manche et ne peut, par contraste, que faire paraître plus jolie celle qui s'y regarde. Parfois, sculpté dans l'albâtre, il supporte sur son épaule une buire destinée à contenir du kohol et la tend vers celle qui veut s'alanguir le regard[1].

Les Égyptiennes étaient très avancées dans l'art, ou

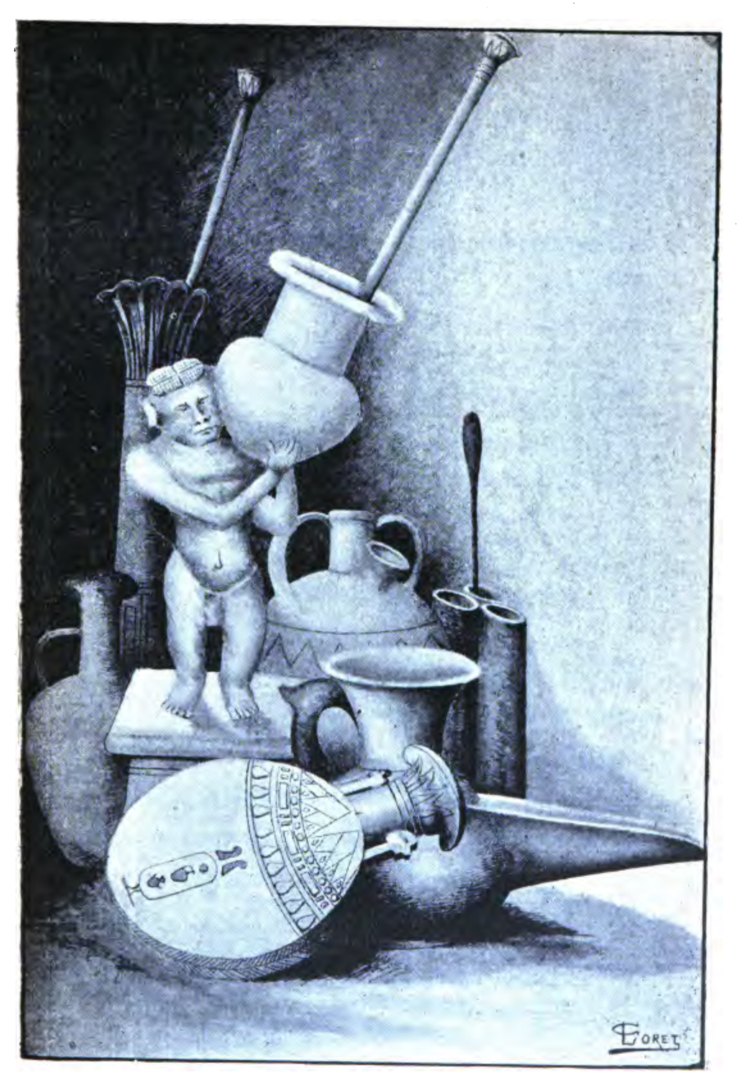
[1] V. p. 197.

dans l'artifice de plaire. Dès les plus anciens temps, elles se servaient de deux poudres pour les yeux, l'une noire, l'autre vert foncé. Les peintures monumentales nous montrent qu'elles se prolongeaient la ligne de l'œil d'au moins un centimètre et qu'elles se noircissaient, ou se verdissaient à l'occasion, les cils et les sourcils. D'autre part, elles portaient quelquefois, comme nous l'avons dit, des perruques bleues ; mais Dioscoride nous apprend que, sans recourir aux perruques, elles savaient modifier la couleur de leur chevelure. Le henné — que l'on vient justement d'introduire à Paris pour le même usage — leur servait de temps immémorial à se rendre les cheveux d'un blond roussâtre. Par le même procédé, elles se teignaient en rouge orangé l'intérieur des mains. De plus, les momies féminines ont souvent les dents et les ongles dorés. Enfin, nous savons qu'à la XVIII[e] dynastie les femmes faisaient usage de la poudre de carthame, substance d'un vert bronzé sur laquelle une goutte d'eau qui tombe devient rose, pour se rosir fortement tout le corps.

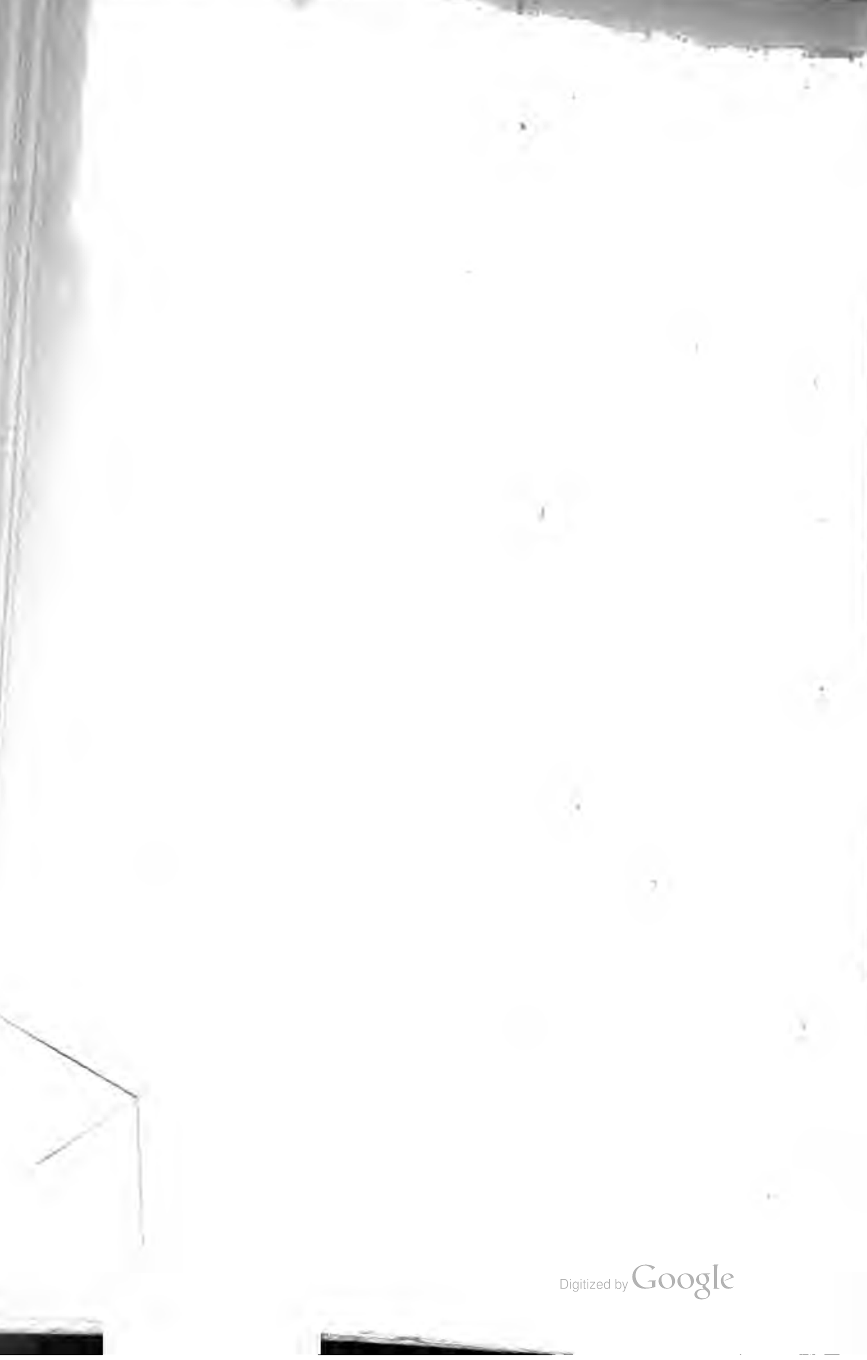
Cheveux bleus, cils verts, dents dorées, joues trop roses, tout cela paraît affreux. Pourtant les femmes des bas-reliefs égyptiens sont charmantes, surtout aux yeux d'un égyptologue. D'abord elles n'avaient pas toutes, ni toujours, les cheveux bleus, ou les cils verts,

ou les dents dorées, ou les joues trop roses. Et puis ensuite, les Égyptiennes d'aujourd'hui ont des coquetteries de même genre. Elles aussi se teignent les mains au henné et se prolongent démesurément les yeux au moyen du kohol. Elles aussi se brunissent les ongles ; même elles se décorent parfois la figure d'étoiles bleues, l'une au menton, l'autre au front. Ces embellissements semblent évidemment étranges au premier abord. On hésite un peu à mettre sa main dans une main, même très petite, qui se tend à vous teinte en rouge brique ; on a peur un peu de regarder trop longtemps des yeux, même très doux, dont l'étoile bleue qui les sépare vous fait vaguement loucher. Mais on s'y fait — tout n'étant que convention — on s'y fait même extrêmement vite et, pour peu que l'on soit resté quelques mois au Caire avant de s'embarquer pour la Thébaïde, on est bientôt préparé à trouver ravissantes les Égyptiennes des fresques pharaoniques de Thèbes.

Les femmes mettaient sur leur cheveux ou bien une sorte de pommade nommée *àbrà*, pommade dont la composition est encore inconnue, ou bien une dilution très étendue de gomme arabique. Dans l'eau où elles se baignaient, elles faisaient répandre un parfum nommé *sagnan* en égyptien et transcrit en grec par σάγδας.



OBJETS DE TOILETTE



Les parfums, en effet, jouaient un très grand rôle dans la vie des Égyptiens. Dès les plus anciens temps on en offrait aux dieux, et les cassolettes à long manche, qui étaient les encensoirs égyptiens, recevaient sur leurs braises ardentes la résine de térébinthe, *sountir*, la myrrhe, *khari*, et l'encens, *ânti*. Les parfums à brûler étaient en grand usage et le plus célèbre d'entre eux, le kyphi, fut introduit dans le monde gréco-romain après la conquête de l'Égypte et y obtint les plus vifs succès. Non seulement on le brûlait, mais encore on le mélangeait au vin, auquel il communiquait un goût agréablement résineux, on le mêlait à du miel pour s'en parfumer la bouche, on le mettait près du linge dans les armoires, on s'en servait même en médecine.

D'autres parfums égyptiens furent également renommés chez les Grecs et les Romains. Le *Mendesium*, de couleur sombre, était composé d'huile de ben, de myrrhe, de cannelle et de résine. Le *Metopium* avait comme principe dominant l'huile d'amande amère à laquelle on ajoutait, entre autres ingrédients, du miel, du vin, de la résine, de la myrrhe et du calame aromatique. L'*Ægyptium*, parfum blanc, très épais et d'une odeur forte, avait comme base le cinnamome. On s'en oignait les mains et les pieds, on en aromatisait les rafraîchissements servis avant les

repas. Enfin le *Cyprinum*, de teinte verte, était extrait des fleurs du henné ou *Lawsonia inermis*, plante cultivée surtout à Canope, et on le vendait à Rome, du temps de Pline, 4 fr. 10 la livre.

Bien des parfums sont mentionnés dans les textes égyptiens, des huiles parfumées d'une part, des parfums à brûler d'autre part. Ces parfums à brûler, ordinairement réservés au culte, étaient fabriqués dans les laboratoires des temples et leur préparation, très compliquée, demandait parfois des mois entiers. Tandis que des aides pilaient les herbes et les bois, broyaient les résines et les gommes, remuaient dans des chaudières les vins, les huiles et le miel, le prêtre préparateur en chef leur lisait à haute voix la formule officielle dont le texte était gravé, sur les murailles, dans les laboratoires de tous les temples d'Égypte.

L'idée m'est venue, pendant mon séjour dans ce pays, de copier dans différents laboratoires pharaoniques la recette hiéroglyphique du kyphi. Cette recette était vaguement connue grâce à quelques écrivains classiques; il était intéressant d'en connaître la rédaction égyptienne et de constater, comme je l'ai pu faire, qu'elle diffère à peine de celle que nous ont transmise les Grecs.

Voici la traduction, à peine abrégée, de cette recette antique :

RECETTE POUR FAIRE CENT *TEN* (10.164gr) DE KYPHI DEUX FOIS BON, A L'USAGE DU CULTE

I. *Acorus Calamus* L.	270gr	
Andropogon Schœnanthus L.	270	
Pistacia Lentiscus L.	270	
Laurus Cassia L.	270	
L. Cinnamomum ANDR.	270	
Mentha piperita L.	270	
Convolvulus scoparius L.	270	
	1.870	
Piler très fin, passer au crible. N'employer que les 2/5 de la masse, soit la partie la plus odorante et la mieux pulvérisée.		756
II. *Jupinerus phœnicea* L.	270	1.080
Acacia farnesiana WILLD.	270	
Lawsonia inermis L.	270	
Cyperus longus L.	270	
Broyer ces quatre substances et les mouiler de vin.		1.125
Laisser reposer un jour.		
III. *Chair de raisins secs, bien pure.*		1.260
Vin d'oasis.		1.440
Mélanger aux onze ingrédients ci-dessus et laisser reposer cinq jours.		
IV. *Résine de térébinthe.*	1.200	
Miel.	3.000	
	4.200	
Mélanger ces deux substances et les cuire jusqu'à réduction de 1/5 du poids, de sorte qu'il reste.		3.360
Mélanger au reste des aromates et laisser reposer un jour.		
V. *Myrrhe broyée finement.*		1.143
Mélanger au reste de la masse, ce qui donne en kyphi.		10.164

Traduire cette recette était une curiosité; la faire exécuter par un spécialiste moderne en fut une autre, fort naturelle. Le parfumeur E. Rimmel d'abord, le chimiste P. Fournie ensuite vinrent à mon aide et, depuis, j'ai parfumé bien souvent mon cabinet de travail de ce kyphi dont on encensait les divinités égyptiennes. Eh bien, dois-je l'avouer? J'ai éprouvé une vague désillusion, partagée d'ailleurs par quelques égyptologues de ma connaissance; le kyphi m'a paru plutôt étrange qu'agréable. Il est vrai que les lourds parfums huileux et résineux ne peuvent plaire qu'en Orient, où les déserts même exhalent une indécise odeur d'encens et vous accoutument aux odeurs balsamiques. Brûlé au Caire, le kyphi m'eût peut-être en effet semblé, comme dit le texte égyptien, deux fois bon. Ici, il m'a paru plutôt deux fois bizarre.

Mais les parfums, quelle que soit d'ailleurs leur nature, ont le don bien connu de réveiller en nous, mieux que toute autre chose, les sensations et les impressions passées, et d'évoquer en notre âme le souvenir des lointaines choses aimées. A l'un c'est le cyclamen, à l'autre le corylopsis qui fait revivre un instant les joies disparues. Aussi m'est-il arrivé souvent, malgré l'âcreté fuligineuse du kyphi, de revoir en idée, à travers les filets bleuacés qui montaient du brûle-parfum et se contournaient en spirale dans ma

chambre, la grande salle du temple d'Hâthor à Tentyris, avec ses colonnes bariolées aux chapiteaux ornés de masques métalliques, et d'assister à une fête de la déesse égyptienne, où les spectateurs se pressaient en foule, où des rondes sacrées se dansaient au son des trigones et des cymbales, tandis que des prêtres à la tête rasée et au torse couvert d'une peau de panthère agitaient leurs encensoirs devant le sanctuaire tout brillant d'or et de fleurs...



MÉDECINE

ET

SORCELLERIE

MÉDECINE ET SORCELLERIE

I

Bien des personnes s'étonneront à bon droit, en raisonnant avec nos idées modernes, de trouver étrangement réunies, dans une même étude, la médecine et la sorcellerie. Les anciens Égyptiens pensaient autrement ; à tel point que leur langue n'emploie, la plupart du temps, qu'un seul et même mot pour désigner le médecin et le sorcier.

Les Égyptiens avaient foi en la médecine, certes, mais une vague teinte de surnaturel ne nuisait pas, à leurs yeux, à la rédaction d'une ordonnance. La prescription, par exemple, de lait provenant d'une vache qui n'avait mis au monde que des veaux et jamais de génisses, n'avait rien qui les surprît. Cette

recommandation précise leur semblait, au contraire, de la part de leur docteur, la preuve d'une grande circonspection et d'une science approfondie, et ils s'en allaient consciencieusement, de ferme en ferme, cherchant la vache qui n'avait eu que des veaux.

D'ailleurs, la première idée qui venait à un malade était de s'adresser à un sorcier de profession. S'il ne réussissait pas, on se décidait à recourir au médecin. Mais généralement les remèdes et les incantations marchaient de front, pour plus de chance de guérison.

Aussi, cette passion pour la sorcellerie a-t-elle valu aux Égyptiens, depuis la plus haute antiquité jusqu'à une époque bien rapprochée de nous, la réputation d'être tous, de naissance, plus ou moins sorciers. Dans bien des pays, «Égyptien» est synonyme de « magicien », et les diseurs de bonne aventure de nos jours, dans leurs livres à couverture jaune historiée — *l'Oracle des Dames, l'Art de prédire l'Avenir, le Livre du grand Etteilla* — ne manquent jamais de se recommander du cébre Thoth Trismégiste, le dieu ibiocéphale des Égyptiens pharaoniques.

Malheur, autrefois, aux Égyptiens qui s'aventuraient en France ! Aujourd'hui, coiffés du tarbouch rouge, ils fréquentent élégamment nos facultés de droit, mais il y quatre cent cinquante ans... « Vint à Paris XII penanciers, comme ilz disoient, c'est assa-

voir, ung duc et ung conte, et dix hommes tous à cheval et lesquelx se disoient tres bons chrestiens, et estoient de la Basse Egipte... On ne les laissa point entrer dedens Paris ; mais par justice furent logez à la Chappelle-Sainct-Denis... Et, quant il furent à la Chappelle, on ne vit oncques plus grant allée de gens à la beneïsson du Landit que là alloit de Paris, de Sainct-Denis et d'entour Paris pour les veoir... Presque tous avoient les deux oreilles percées, et en chascune oreille ung anel d'argent ou deux en chascune, et disoient que ce estoit gentillesse en leur païs. Ces hommes estoient tres noirs, les cheveulx crespez...

« Mais qui pis estoit, en parlant aux creatures, par art magicque, ou autrement, ou par l'ennemy d'enfer, ou par entregent d'abilité, faisoient vuyder les bources aux gens et le mettoient en leur bource, comme on disoit. Et vrayement, je y fu III ou IIII foys pour parler à eulx, mais oncques ne m'aperceu d'un denier de perte, mais ainsi le disoit le peuple partout, tant que la nouvelle en vint à l'evesque de Paris, lequel y alla et mena avec lui ung frere meneur, nommé le Petit Jacobin, lequel par le commandement de l'evesque fist là une belle predicacion, en excommuniant tous ceulx qui ce faisoient... »

La chose, relatée dans le *Journal d'un bourgeois de Paris,* se passait en 1427 et se termina très probable-

ment par le bûcher. Il y a cinq mille ans, on pensait autrement. Un médecin égyptien, qui n'eût pas fait preuve de sorcellerie, n'eût obtenu aucune confiance. Avoir passé de longues années dans les écoles de médecine ne servait à rien si l'on ne connaissait quelque bonne incantation.

Nous possédons un traité de médecine égyptien complet, de plus de cent pages in-folio, avec sa préface. Ce livre date de l'époque des Ramsès. Voici les premières lignes de l'introduction, dans lesquelles l'auteur se présente au public.

« Je suis sorti de l'École de médecine d'Héliopolis, où les Vieux du Grand temple m'ont indiqué leurs remèdes. Je suis sorti de l'École gynécologique de Saïs, où les Mères divines m'ont donné leurs recettes.

« Je possède des incantations composées par Osiris en personne. Mon guide a toujours été le dieu Thoth, inventeur de la parole et de l'écriture, rédacteur d'ordonnances infaillibles, lui qui seul sait donner la réputation aux magiciens et aux médecins qui suivent ses préceptes.

« Les incantations sont bonnes pour les remèdes, et les remèdes sont bons pour les incantations. »

Suit le texte de quelques incantations, que nous retrouverons plus loin. Le seul fait à retenir de cette

préface, c'est que l'auteur d'un ouvrage scientifique était obligé, pour se faire lire, de se recommander de Thoth Trismégiste, exactement comme le fait, de nos jours, le producteur d'un *Oracle des Dames*.

La sorcellerie était donc fort répandue en Égypte et pratiquée surtout dans le but de venir au secours de la médecine chaque fois que les remèdes indiqués par la science ne produisaient pas d'effet.

Il en est de même dans l'Égypte moderne. Les Égyptiens — qui n'ont pas changé depuis Ramsès — s'adressent encore à la magie, plutôt qu'à la médecine, pour se guérir de certains maux, réels ou imaginaires.

J'ai bien des fois assisté, dans les ruelles du Caire, à la scène suivante. Des femmes accroupies en cercle frappent à tour de bras sur divers instruments, timbales de terre cuite, tambours de basque, plaques de cuivre, voire même poêles à frire. Elles accompagnent cette musique — si cela peut s'appeler ainsi — de chants, de cris stridents, de hurlements qui mettent en rumeur tout le quartier et attirent bientôt, derrière les grillages des fenêtres, la foule bariolée des recluses de harem. Au centre du cercle se tient une femme soutenant sa tête des deux mains et paraissant accablée sous le poids du malheur.

On s'approche, on s'informe, on demande ce qui

se passe, et l'on apprend que la femme accablée est possédée d'un démon et que les autres, à force de bruit, veulent forcer ce démon à s'enfuir. Le démon se déclare généralement vaincu, paraît-il, au bout d'une heure et la malade, complètement assourdie, s'écrie : « Assez ! je suis guérie ! » Un Européen, habitué à Massenet ou à Bizet, se déclarerait guéri bien plus vite...

D'autres fois, on se trouve en présence d'un personnage assis sur le pas de sa porte et diluant gravement, dans une tasse d'eau, une sentence arabe et magique écrite sur parchemin. Bientôt l'encre s'efface ; la phrase, fondue, s'étale et flotte en nuée noirâtre, la vertu de l'incantation s'est mélangée à l'eau. Il ne reste plus qu'à agiter et à vider d'un trait toute la tasse pour se débarrasser des plus violentes migraines.

Il y avait autrefois, à l'époque de la XXe dynastie, un pharaon qui se nommait Ramsès XI. Il y a une trentaine d'années, les égyptologues le connaissaient seulement de nom, et l'on ne possédait aucun monument de son règne. On eut la chance d'en découvrir un — une stèle couverte d'inscriptions — et il fut acquis par la Bibliothèque nationale. On allait enfin savoir quelque chose sur Ramsès XI ! On se mit à l'œuvre, la stèle fut déchiffrée, analysée, traduite, et voici ce qu'elle nous apprit.

Ramsès XI, passant un jour à Bakhtan, ville de Palestine, s'éprit d'une des filles du chef de cette localité et l'épousa. Quelques années après, on vint lui dire que la sœur de la reine, restée à Bakhtan, souffrait d'une maladie que l'on attribuait à la présence d'un esprit malfaisant. Bentresh était le nom de cette jeune fille. Le prince de Bakhtan pria Ramsès XI de lui indiquer un remède. Celui-ci réunit les prêtres et les magiciens de Thèbes ; le conseil discuta longuement, et il fut convenu qu'on enverrait à Bakhtan, après lui avoir fait donner par les autres dieux tous leurs pouvoirs sacrés, la statue de Khonsou, l'une des principales divinités de Thèbes. Les dieux donnèrent leurs pouvoirs et, après un voyage de dix-sept mois, Khonsou arriva à Bakhtan.

Le prince du pays vint à sa rencontre avec toute son armée et se prosterna à terre devant le dieu, le suppliant de chasser le mal dont souffrait Bentresh. Khonsou fut porté dans la chambre de la jeune princesse, on les laissa seuls quelques instants et, quand le prince de Bakhtan reparut, sa fille était guérie. L'esprit dont elle était possédée s'était enfui sur les ordres de Khonsou, mais non sans avoir obtenu qu'on lui ferait une grande fête d'adieu. La fête fut célébrée avec le concours du peuple entier.

Khonsou n'avait plus qu'à regagner sa patrie.

Mais le prince de Bakhtan songea que posséder un tel dieu était une chose fort enviable et il oublia de renvoyer la statue à Thèbes. Quatre années se passèrent et Khonsou, relégué dans un temple syrien, commença à se sentir dépaysé et à regretter l'Égypte.

Un matin, le père de Bentresh se réveilla souffrant; le mal persista. Un esprit nouveau était-il venu habiter en lui? La nuit même, Khonsou apparut à ses yeux sous la forme d'un épervier d'or et insista pour retourner sur les rives du Nil. Le prince comprit; une nouvelle fête eut lieu, Khonsou fut chargé de présents, et à peine le chariot qui l'emportait eut-il disparu sur la route d'Égypte que le père de Bentresh recouvrait la santé...

Les démons se montraient donc dans l'Égypte pharaonique comme dans l'Égypte khédiviale. Aussi, au milieu de recettes pour faire disparaître les ténias, remédier aux ophtalmies, et guérir les inflammations, voyons-nous sans étonnement, dans les traités de médecine égyptiens, le moyen de chasser les génies malfaisants et de renvoyer dans leur région infernale les morts qui venaient troubler le repos des vivants en se logeant dans l'intérieur de leur corps.

Comme on l'a vu par ce qui précède, la médecine et la magie sont intimement mêlées dans l'Égypte

ancienne, et pour ainsi dire confondues. Celui qui veut étudier les documents relatifs à la médecine s'aperçoit bientôt qu'il ne peut se dispenser d'étudier en même temps la magie, et c'est là la raison qui m'a fait réunir en une seule étude deux sujets si dissemblables.

On doit reconnaître pourtant que, sans aller jusqu'à jouer le rôle d'un magicien, le médecin de nos jours, surtout quand il soigne des personnes d'intelligence faible, a parfois intérêt à s'occuper en même temps de l'esprit et du corps. La foi sauve, autant que le remède. Se laisser abattre peut rendre nul l'effet des médicaments ; mettre au contraire toute son énergie à vouloir vivre a souvent aidé puissamment le docteur. Si quelque moderne croyant, que sa dévotion a rendu sûr d'avance du succès, a pu se guérir en buvant avec conviction et recueillement un verre d'eau de Lourdes, en quoi les Égyptiens d'autrefois — peuple enfant qui ne connaissait pas encore le scepticisme — sont-ils blâmables pour avoir accompagné l'application de leurs remèdes de quelques inoffensives paroles d'incantation?

« Les incantations sont bonnes pour les remèdes, et les remèdes sont bons pour les incantations», nous dit l'auteur du traité de médecine cité plus haut. Au fond, il a raison, surtout parlant aux gens de son

temps. L'incantation ne pouvait pas faire de mal. Souvent même elle a dû faire grand bien.

Résignons-nous donc à présenter, tel qu'il était dans la réalité, le médecin-sorcier des dynasties pharaoniques, tout en séparant, pour la commodité des recherches, les deux caractères de ce personnage.

II

S'il faut en croire les auteurs classiques, les médecins étaient très nombreux en Égypte et jouissaient d'une grande considération. « La médecine », écrit Hérodote, « est si sagement distribuée en Égypte qu'un médecin ne s'occupe que d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins, les uns pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre; d'autres enfin pour les maladies internes. »

Diodore parle en ces termes de la médecine égyptienne : « Pour prévenir les maladies, les Égyptiens traitent le corps par des clystères, par la diète et des vomitifs. Les uns emploient ces moyens journellement, les autres n'en font usage que tous les trois ou quatre jours. Car ils disent que l'excédent de la nourriture ingérée dans le corps ne sert qu'à engendrer

des maladies, que c'est pourquoi le traitement indiqué enlève les principes du mal et maintient surtout la santé. Dans les expéditions militaires et dans les voyages, tout le monde est soigné gratuitement, car les médecins sont entretenus aux frais de la société. Ils établissent le traitement des maladies d'après des préceptes écrits, rédigés et transmis par un grand nombre d'anciens médecins célèbres. Si, en suivant les préceptes du livre sacré, ils ne parviennent pas à sauver le malade, ils sont déclarés innocents et exempts de tout reproche; si, au contraire, ils agissent contrairement aux préceptes écrits, ils peuvent être accusés et condamnés à mort, le législateur ayant pensé que peu de gens trouveraient une méthode curative meilleure que celle observée depuis si longtemps et établie par les meilleurs hommes de l'art. »

Ce procédé, conservateur à l'excès, se retrouve en toute chose chez les anciens Égyptiens. De même que les médecins devaient soigner leurs malades par des remèdes toujours les mêmes, prescrits d'avance, de même les architectes devaient toujours bâtir les temples sur un plan unique, de même les peintres ne pouvaient dessiner leurs personnages que d'après des règles fixes et immuables. Si l'Égypte a dû à cette passion pour la stabilité d'être privée des progrès que pouvaient faire faire aux arts et aux sciences les recher-

ches et les talents personnels, elle en a tiré du moins une originalité puissante, celle d'être pendant quatre mille ans restée toujours la même, avec ses grandeurs et ses faiblesses, et d'avoir toujours conservé son caractère spécial, malgré le contact des autres nations, au point qu'un monument du règne de Psamméticus diffère à peine d'un monument antérieur aux pyramides.

Les médecins égyptiens virent bientôt leur réputation s'étendre à l'étranger. Cyrus et Darius en firent venir d'Égypte pour des maladies graves, et nous trouvons, dans la correspondance de Pline avec Trajan, plusieurs lettres dans lesquelles il se félicite d'avoir été sauvé par un médecin égyptien établi à Rome, nommé Harpocrate, tandis que ses compatriotes n'avaient pas réussi à le guérir.

La médecine, que l'on considérait comme inventée par Thoth, dieu des lettres et des sciences, fut de bonne heure l'objet d'études passionnées de la part des Égyptiens. Ce furent surtout les premiers rois qui s'occupèrent de cette science. Manéthon rapporte qu'Athotis, second roi de la première dynastie, — quatre mille ans environ avant l'ère chrétienne — écrivit six livres de médecine, dont le premier était relatif à l'anatomie, et qu'il pratiqua, comme un homme du métier. D'après le même auteur, Tosortros,

deuxième roi de la troisième dynastie, s'occupa également de médecine.

Mais nous n'en sommes pas réduits au seul témoignage de Manéthon pour nous rendre compte de ce qu'était la médecine à ces époques reculées. Nous possédons un traité complet, connu sous le nom de *Papyrus Ebers,* et conservé à Leipzig. Un autre traité, détruit au commencement, se trouve au Musée égyptien de Berlin. Il fut découvert à Memphis, enfermé dans un vase de terre, non loin des ruines de Saqqarah, et appartenait très probablement à la Bibliothèque médicale du Temple de Ptah dont parle Galien. Enfin, il existe à Londres, au British Museum, plusieurs fragments d'un ouvrage médical remontant à la XVIII[e] dynastie.

Dans ces différents traités se trouvent reproduites les œuvres des pharaons-médecins de l'Ancien empire. Le papyrus de Londres mentionne plusieurs recettes du temps de Chéops, le constructeur de la grande pyramide de Gizéh. Ousaphaïdos, de la première dynastie, Séthénès, de la seconde, et Bichérès, de la quatrième, sont cités plusieurs fois dans les traités de Leipzig et de Berlin.

Voici le titre d'une section du traité de Berlin : « Commencement du livre de chasser les gonflements. Ce livre fut trouvé, rédigé en écriture antique,

dans un coffre à livres, sous les pieds d'une statue d'Anubis, dans la ville de Létopolis, sous le règne du roi Ousaphaïdos. Ce livre fut copié, sous le règne de Séthénès, par le scribe savant, chef des médecins, Néfer-hotep. Ce livre fut réuni à la statue dans une vénération commune et on lui fit des offrandes en pains, en bière, en encens, au nom d'Isis, d'Horus athribite, de Khonsou et de Thoth. »

Si nous voulons nous faire une idée de ce que pouvait être, dans l'ouvrage d'Athotis mentionné par Manéthon, le premier livre relatif à l'anatomie, nous n'avons qu'à lire les quelques lignes suivantes du Papyrus de Berlin, qui datent de l'époque d'Ousaphaïdos. « La tête a vingt-deux vaisseaux qui tirent les souffles du cœur et, de là, les amènent à toutes les parties du corps. Il y a deux vaisseaux aux seins, qui conduisent la chaleur aux reins. Il y a deux vaisseaux aux jambes, deux aux bras. Il y a deux vaisseaux au front, deux à la nuque, deux à la gorge, deux aux paupières, deux aux narines. Il en est deux à l'oreille droite, par lesquels entrent les souffles de la vie, et deux à l'oreille gauche, par lesquels entrent les souffles de la mort. »

L'anatomie, on le voit, était chose fort simple pour les Égyptiens. On peut s'étonner de ce qu'un peuple qui avait coutume d'embaumer ses morts, même les

animaux, n'ait pu arriver à une connaissance plus approfondie du corps humain. La raison en est que les embaumeurs, choisis dans les dernières classes de la population, ne pratiquaient leur art que d'une manière presque machinale, d'après des traditions en usage depuis l'origine même du pays. On les méprisait, les parents des défunts les poursuivaient ordinairement à coups de pierres après leur besogne accomplie, ils vivaient en des quartiers solitaires, dans le silence poudreux des nécropoles, séparés du reste des mortels par toute la largeur du fleuve. S'il s'en trouva parmi eux quelques-uns qui, plus studieux et plus attentifs que les autres, finirent, à force de préparer des momies, par se rendre un compte exact de l'organisation intérieure du corps, ils ne purent jamais se mettre en contact avec les médecins et les faire profiter de leurs observations. L'anatomie resta donc toujours ce qu'elle était au début de la monarchie pharaonique, une sorte de système imaginé de toute pièce.

Néanmoins, les médecins surent de bonne heure discerner nombre de maladies et en formuler les diagnostics avec une certaine précision. Voici, par exemple, d'après le papyrus de Berlin, le diagnostic d'une sorte d'inflammation : « Moyen de percer les inflammations. Son ventre est lourd, son estomac

souffrant. Son cœur est brûlant et bat avec ardeur. Ses vêtements sont lourds sur lui plus que s'il s'était grossi de vêtements nombreux. Il a soif vers le soir. Le goût de son cœur est perverti, comme celui d'un homme qui aurait mangé des figues de sycomore. Ses chairs sont flasques comme celles d'un homme qui se trouve à la mort. Quand il s'accroupit pour uriner, ses cuisses sont lourdes et le brûlent. Dis à cela : Il a un gonflement en son ventre, son cœur a goûté la maladie! Pour l'en délivrer, il faut obtenir un rétrécissement. Tu lui appliques les remèdes pour les gonflements, à savoir : dattes fraîches, baies de genièvre, miel, lait, fruits de sébestier, etc. »

Voici une autre diagnostic — on pourrait en citer à l'infini — tiré du Papyrus Ebers : « Si tu juges qu'il y a un épaisissement du sang dans tous les membres d'une personne, tu dois les trouver, pris isolément ou en groupe, semblables à de la peau d'animal. Ses chairs seront dures sous tes doigts. Ses membres, s'ils ne sont point volumineux par eux-mêmes, seront développés par le mal qui est en ses chairs. Dis à cela : C'est un épaississement du sang! »

Si les auteurs des papyrus médicaux que nous possédons avaient pris soin de donner aussi soigneusement les diagnostics de toutes les maladies pour lesquelles ils prescrivent des remèdes, nous pourrions

réunir une ample collection de termes médicaux hiéroglyphiques. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Dans la plupart des cas, nous ne savons trop à quel genre de maladie se rapportent les recettes et nous sommes obligés de transcrire simplement en lettres françaises les noms égyptiens de ces maladies.

On peut pourtant voir par l'ensemble des recettes quels étaient les maux auxquels les Égyptiens étaient le plus souvent sujets. Les maux de ventre viennent en premier lieu dans le Papyrus Ebers, les rétentions d'urine et les échauffements; puis les vers intestinaux, dont on distingue deux espèces; les maladies de la tête, des oreilles, des dents, viennent ensuite, enfin les ophtalmies, si fréquentes encore de nos jours sur les bords du Nil, et une quantité de « gonflements », désignés par un grand nombre de dénominations spéciales. Le Papyrus de Berlin mentionne à peu près les mêmes maladies. Celui de Londres, dans son état actuel, ne traite que des brûlures.

Mais ce qu'il est facile et curieux de tirer des papyrus médicaux, ce sont les procédés divers au moyen desquels on administrait les remèdes.

Tantôt, il s'agit d'inhalations : « Prends telles plantes, mets-les sur des pierres rougies au feu et recouvre le tout d'un vase de terre percé d'une

ouverture. Adapte à ce trou un roseau creux et introduis dans ta bouche l'extrémité de ce roseau, aspirant la fumée qui s'en dégage. »

Tantôt, il s'agit de fumigations. On place sur des braises ardentes un certain nombre de substances et on ordonne au malade de se placer au milieu de l'épaisse fumée qui s'en élève.

Certains médicaments doivent être pilés dans du miel ; on les laisse sécher et on en forme ensuite des pastilles. D'autres, également broyés, se prennent entre deux minces tranches de pain.

Le plus grand nombre des remèdes sont cuits dans de l'eau et la tisane ainsi obtenue, après avoir été passée dans un linge, se boit sucrée au miel. Les pommades sont parfois recommandées pour les frictions, pommade à la coriandre, pommade à l'armoise, etc.

Voici quelques-uns des purgatifs énumérés au Papyrus Ebers : « Vin, miel, fleurs d'*Acacia nilotica*. Passer, boire en une fois. » — « Dattes fraîches, sel, suc de concombre. Broyer dans de l'eau, mettre dans un vase, ajouter des fèves pilées. Cuire, arrondir en pilules et les donner à la personne en lui faisant boire ensuite de la bière douce. » — « Vert-de-gris, une pincée. Mettre dans de la mie de pain, en former trois pilules, les manger, puis boire de la bière douce. »

Le Papyrus de Berlin ne recommande qu'un seul vomitif, mais, à le juger uniquement par la lecture, il devait produire son effet : « Poisson pourri pilé dans de la bière. Boire en une fois. »

Les principaux remèdes employés par les Égyptiens étaient végétaux. Les papyrus médicaux nous donnent ainsi les noms de plus de cinq cents plantes égyptiennes. Toutes n'ont pu être identifiées encore, mais, d'après celles qui l'ont été, nous voyons non sans surprise que les vertus qui leur sont attribuées par les Égyptiens, dès l'époque des Pyramides, sont exactement celles que leur attribuent plus tard les médecins gréco-latins, Dioscoride et Pline surtout.

C'est ainsi que la sciure d'ébène est recommandée pour différents maux d'yeux, l'écorce de racine de grenadier pour les vers intestinaux, le bois de cèdre pour le même usage, l'aneth pour amollir les vaisseaux secs et remédier à certaines maladies féminines, la coriandre pour les inflammations et les abcès, les dattes, les jujubes dans les purgations. Les rapprochements de ce genre pourraient être multipliés facilement et nous donneraient d'intéressants renseignements sur les origines de la thérapeutique classique.

Traduire en entier ces traités de médecine égyptiens serait évidemment le meilleur moyen d'en donner une idée complète — et mon intention est

bien de le faire un jour — mais, pour le moment, l'analyse succincte que je viens d'en faire suffit pour nous montrer d'une manière générale que la médecine était arrivée chez les Égyptiens, dès les époques les plus reculées, à un certain degré d'avancement.

III

A la suite d'ordonnances purement médicales, on trouve ordinairement, dans les papyrus que nous venons de signaler, un certain nombre de recettes d'un genre différent. Il ne s'agit plus de maladies à guérir, mais bien de petits désagréments intimes à éviter, détruire les rats et les puces, par exemple, chasser les charançons qui gâtent le blé dans les greniers, empêcher les serpents, qui abondent dans les maisons égyptiennes, de sortir de leur trou. D'autres fois, il est question de secrets de toilette féminine. L'heureuse issue de la grossesse, surtout, semble avoir préoccupé l'esprit des Égyptiens.

J'ai hésité, par crainte de lasser le lecteur, à donner la traduction et l'analyse de trop de formules médicales. Le même inconvénient n'existe plus au sujet de recettes domestiques et je réunis, au hasard

de la transcription, les plus intéressantes de celles qu'il m'a été donné de rencontrer dans les textes.

« Moyen d'augmenter le lait d'une nourrice qui doit élever un enfant : chair d'esturgeon du Nil frite dans de l'huile. En frotter le dos de la nourrice.

« Autre moyen. Pain d'épeautre grillé sur un feu de bois de genêt. Que la nourrice le mange en se tenant les jambes repliées sous elle.

« Moyen de connaître le sort d'un enfant au moment de sa naissance. S'il dit *ni* en venant au monde, il vivra. S'il dit *mba*, il mourra.

« Autre moyen. Si, au lieu de crier, il n'émet que de faibles sons, il mourra. S'il se présente la face tournée vers le sol, il mourra sur le champ.

« Remède à appliquer pour chasser les puces d'une maison ; asperge-la d'eau de natron pour les chasser.

« Autre remède ; pouliot pilé avec du charbon. En parsemer la maison le mieux possible pour les chasser.

« Recette pour empêcher un serpent de sortir de son trou : pagre (sorte de poisson) sec, place-le à l'entrée de son trou, il n'en sortira point.

« Autre recette : natron, place-le à l'entrée de son trou, il n'en sortira point.

« Autre recette : têtes d'oignon, place-les à l'entrée de son trou, il n'en sortira point.

« Recette pour empêcher d'être piqué par des abeilles : huile de pigeon, s'en oindre les membres.

« Recette pour empêcher d'être piqué par des moustiques : huile fraîche de platane, s'en frotter.

« Recette pour empêcher les rats de s'approcher des objets : huile de chat, la mettre sur tous les objets. »

De nos jours, il semble qu'un chat vivant serait plus propre à chasser les rats qu'un chat réduit à l'état d'huile. Les Égyptiens pensaient que l'odeur seule du chat, communiquée à l'huile, suffisait pour effrayer les rats. Les huiles d'animaux divers étaient souvent mentionnées dans les traités de médecine égyptiens. Pour les obtenir, on faisait bouillir de l'huile d'olive, on y plongeait l'animal vivant, et on laissait ensuite refroidir le tout.

« Recette pour empêcher les charançons de manger le blé dans un grenier : prends des excréments secs de gazelle, brûle-les après avoir fermé toutes les ouvertures du grenier. Ensuite, recueilles-en la cendre, mélange-la avec de l'eau, asperges-en les murailles, le plafond et le sol du grenier. Point ne seront mangés tes grains.

« Recette pour tuer les hérissons : prends un lézard, mets-le sur le feu, les hérissons mourront.

« Recette pour tuer les lézards : prends un hérisson, mets-le sur le feu, les lézards mourront. »

Cette théorie étrange des animaux inconciliables jusque dans la mort se retrouve en beaucoup d'endroits dans les textes égyptiens.

Les deux recettes suivantes s'appliquent à la toilette, et la première surtout est intéressante en ce qu'elle nous montre connu depuis des siècles un procédé qui, aujourd'hui, est encore considéré comme le plus efficace et le plus inoffensif.

« Moyen d'avoir les dents blanches : poudre de charbon d'acacia, s'en frotter les dents, elles deviendront blanches.

« Choses à faire pour parfumer une habitation ou du linge, encens, mimosa, résine de térébinthe, souchet long, bois de cinnamone, lentisque, calame aromatique de Syrie, extrait mou de styrax. Broyer en poudre impalpable et réduire en une seule masse homogène, puis mettre sur du feu.

« Autre : que les femmes agissent comme ci-dessus, qu'elles ajoutent à ces ingrédients du miel, et fassent cuire le tout en mélangeant. Ensuite elles donneront au produit la forme de pilules qu'elles feront brûler au milieu d'elles.

« Elles peuvent enfin, en les mâchant, s'en parfumer la bouche. »

Les recettes qu'il me reste à signaler terminent ordinairement les traités égyptiens et témoignent, par

leur nombre et leur variété, de l'anxiété dans laquelle vivaient les ménages pharaoniques en espérance d'enfant.

« Moyen d'activer la délivrance d'une femme : brûler de la résine de térébinthe auprès de son ventre. Si le moyen ne réussit pas, lui appliquer sur le ventre un composé d'huile, de safran et de bière douce.

« Moyen de savoir si une femme enfantera ou non : pastèque, piler et faire macérer dans le lait d'une vache qui n'a eu que des veaux. Donner à boire avec du suc d'absinthe. Si la femme rend ce breuvage, elle aura un enfant ; si elle peut le supporter, elle n'enfantera jamais.

« Autre moyen : faire brûler auprès d'elle des excréments secs d'hippopotame. Si elle urine abondamment ou qu'elle ait des renvois le matin, elle aura un enfant ; sinon, elle n'en aura point, car elle aura été trompée dans ses prévisions.

« Autre moyen : fais coucher la femme et frotte lui d'huile fraîche la poitrine, ainsi que les bras et les avant-bras. Le lendemain, lève-toi de bonne heure pour l'examiner. Si tu trouves que ses veines sont vertes, c'est qu'elle aura un enfant. Si tu les trouves moites et de la même couleur que la peau de ses membres, c'est qu'elle sera stérile. Si tu les trouves

vertes dès la nuit même, en la regardant, c'est qu'elle sera très prolifique.

« Autre moyen : prends ses doigts dans ta main, étends son bras et applique-le le long de son corps. Promène ta main le long de son bras. Si tu sens ses veines s'effacer sous tes doigts, dis à cela : elle aura un enfant !

« Autre moyen : fais-la tenir debout, tournée vers le soleil levant, examine la couleur de ses yeux. Si l'un d'eux est de la couleur d'un œil de Syrien et que l'autre soit de la couleur d'un œil d'Éthiopien, elle n'aura pas d'enfant. Si tu les trouves tous deux d'une seule et même couleur, elle en aura un.

« Autre moyen de voir si une femme aura un enfant ou non : prends de l'orge et du froment, fais-en deux paquets et place-les dans son urine de chaque jour. Si les graines germent ensuite, elle aura un enfant. Si l'orge germe la première, ce sera un garçon ; si c'est le froment, ce sera un fille. Si les graines ne germent ni l'une ni l'autre, elle n'aura point d'enfants. »

On se rend compte, à lire ces citations, que le médecin égyptien, déjà un peu sorcier par nature, devait en même temps connaître bien des petites recettes domestiques et devenir le guide des ménagères en peine. Si l'on s'adressait à lui pour se guérir

d'une ophtalmie ou d'un ver solitaire, on recourait également à ses conseils pour chasser les rats ou détruire les charançons. Cela explique pourquoi les ouvrages dans lesquels il puisait sa science devaient être un peu, comme certains produits de nos colporteurs, des livres des mille et un secrets.

IV

Les incantations — nous l'avons vu en commençant — jouaient chez les Égyptiens un rôle important, non seulement dans la magie, mais encore dans la médecine. On pensait avec justesse qu'il était aussi utile de guérir l'esprit du malade que de soigner son corps. C'est pourquoi, tout en lui administrant des remèdes qui agissaient matériellement sur le mal, on le rassurait lui-même en même temps, en prononçant des paroles mystérieuses que devaient comprendre, seules, les puissances surnaturelles causes de sa maladie.

Parmi les incantations que nous ont conservées les documents égyptiens, deux sont d'un emploi général, et ce sont celles-là qu'il importe de citer tout d'abord. Elles ont un pouvoir des plus étendus, puisqu'elles sont recommandées indistinctement pour toute

espèce de maladie. Aussi sont-elles publiées dans la préface même du Papyrus Ebers, comme si elles condensaient en elles toute la puissance du livre.

« Paroles à dire exactement et le plus de fois possible lorsque l'on applique des remèdes sur tout membre de quelqu'un qui est malade, afin de détruire en lui toute cause de trouble : Isis a délivré, a délivré, Osiris a délivré Horus des choses mauvaises que lui avait faites son frère Set en tuant son père Osiris. O Isis, grande déesse des incantations, délivre-moi, débarrasse-moi de toute chose mauvaise, malfaisante, cruelle, délivre-moi du Dieu des douleurs, de la Déesse des douleurs, d'un Mort ou d'une Morte, du Pénétrant et de la Pénétrante qui pénètrent en moi, de même qu'a été délivré, qu'a été débarrassé ton fils Horus. Car je suis entré dans le feu, je suis sorti de l'eau, je ne suis pas tombé dans le piège de ce jour. J'ai dit que j'avais été enfant, que j'avais été petit. O Soleil, parle de ta langue ! O Osiris, intercède par ton intervention ! Le Soleil parle de sa langue et Osiris intercède par son intervention. Donc, voici que tu m'as délivré de toute chose mauvaise, malfaisante, cruelle, du Dieu des douleurs, de la Déesse des douleurs, d'un Mort ou d'une Morte. »

Ces paroles, comme le titre l'indique, doivent accompagner spécialement l'emploi des remèdes

externes. Voici maintenant l'incantation à dire lorsque l'on applique des remèdes internes.

« Chapitre de boire des remèdes. Venez, remèdes, venez chasser les choses de mon cœur, de mes membres. Les incantations sont bonnes pour les remèdes et les remèdes sont bons pour les incantations. Ne vous souvenez-vous pas qu'Horus et Set ont été conduits dans le grand bâtiment d'Héliopolis lorsque l'on discuta au sujet de la légitimité de Set et d'Horus? Il est florissant, maintenant, comme il l'était sur la terre; il fait tout ce qui lui plaît, comme les dieux au milieu desquels il se trouve. — Il faut prononcer ces paroles exactement et le plus de fois possible, lorsque l'on boit des potions. »

Malgré la grande valeur que les Égyptiens attribuaient à l'emploi de ces deux incantations, ils ne s'en contentaient pas toujours. Elles avaient le défaut d'être trop générales. Des formules plus spéciales inspiraient une confiance plus vive. Aussi existe-t-il un nombre considérable d'incantations que l'on ne doit prononcer que dans certains cas particuliers.

L'incantation suivante, par exemple, ne se rapporte qu'à la guérison des taies de l'œil : « Une rumeur s'élève dans le sud du ciel aussitôt que tombe la nuit ; le trouble s'étend dans le nord du ciel. Les colonnades tombent à l'eau. Les matelots de la Barque solaire se

frappent de leurs rames pour se faire tomber la tête à l'eau. Mon père vient, il l'amène, il le trouve. Moi, je l'amène; moi, je le trouve. J'ai rapporté vos têtes, je les ai rétablies sur vos cous, j'ai remis vos blessures à leur place. Je vous ai amenés pour chasser le Dieu des douleurs, le Mort ou la Morte. — Ces paroles doivent se dire sur de l'écaille de tortue pilée dans du miel, que l'on applique ensuite sur les yeux. »

Pour donner plus de force à certain purgatif, il suffisait simplement de dire : « O Hyène mâle, Hyène femelle ! O Destructeur, ô Destructrice ! »

Pour les ténias, on accompagnait les remèdes des paroles suivantes : « Que ces paroles chassent la douloureuse marche rampante que trace en mon ventre Celui qui serpente ! C'est un dieu qui l'a fait, cet ennemi. Qu'il l'enchante et qu'il chasse le mal qu'il a fait en mon ventre ! »

On pourrait signaler bien d'autres incantations médicales, mais je pense que celles que l'on vient de lire suffiront amplement. D'ailleurs, il nous en reste d'autres à citer. En effet, dans mille occasions de la vie, les Égyptiens se servaient d'incantations, leur effet ne se bornant pas seulement à augmenter la force des remèdes.

Les reptiles étaient nombreux dans les maisons égyptiennes, et leur présence incommodait fort les

locataires des rez-de-chaussée. Aussi peut-on voir dans nos musées des stèles destinées à chasser ces reptiles. On les plaçait probablement auprès des portes s'ouvrant sur les sombres et fraîches ruelles. Ce sont des pierres, arrondies au sommet, sur lesquelles est figuré le dieu Horus sous la forme d'un jeune enfant nu, la tresse pendant sur une épaule. Il est debout, dans une attitude victorieuse, sur deux crocodiles dont la colonne vertébrale est brisée, et il tient en main, par bottes, des serpents, des couleuvres et des scorpions. Derrière ces stèles sont gravées de longues imprécations magiques à l'adresse des reptiles.

Une espèce d'animal fort nuisible également était le vautour. On connaît l'histoire biblique du panetier de Pharaon qui voyait — dans un rêve dont il demanda l'explication à Joseph — des oiseaux descendre du ciel et enlever, d'une corbeille qu'il portait sur la tête, les pains et les gâteaux destinés à la table royale. La chose arrive encore au Caire, où l'on voit fréquemment quelque épervier affamé guetter attentivement, du haut de l'encorbellement d'une terrasse, l'étalage d'un boulanger ou d'un boucher. La rue reste-t-elle vide un moment, et l'honnête commerçant en profite-t-il pour rentrer paisible dans son arrière-boutique, qu'aussitôt l'oiseau fond comme une

flèche et remonte en toute hâte sur sa terrasse, chargé d'une côtelette ou d'un petit pain, ainsi que de mille malédictions de la part du volé.

Les anciens Égyptiens avaient une recette sûre pour prévenir les larcins de cette sorte : « Incantation pour empêcher un milan de dérober. — Viens, Horus, toi qui es épervier. Tu as été petit, tu es grand. Tu as été faible, tu es fort. Tu vois ce milan ? Fonds sur lui, déchire-le, arrache-lui les plumes ! — Ces paroles doivent se dire sur des branches d'acacia que l'on a couvertes de gâteaux, et certainement le milan ne dérobera point. »

Parfois, les papyrus nous livrent de bien singulières recettes. Nous possèdons plusieurs incantations destinées à assurer à celui qui les prononce l'amour de celle qu'il aime, ou à rendre ardemment passionné un mari trop négligent de ses devoirs. Rien de plus simple et de plus naturel.

Ailleurs, ce sont de véritables envoûtements. Un Égyptien a-t-il un ennemi, vite il prépare une petite statuette de cire représentant cet ennemi, il la torture à coups de stylet et, s'il prononce en même temps quelques formules magiques bien choisies, il est certain que ces blessures seront ressenties de loin par celui qu'il poursuit de sa haine. Cela encore se comprend au besoin, et se comprenait surtout au moyen âge.

Mais s'imaginerait-on, par exemple, que des Égyptiens pouvaient avoir l'envie, vaguement fantasque, de voir le disque solaire en plein minuit, que d'autres se sentaient le besoin de faire venir les dieux auprès d'eux afin de leur exposer personnellement leurs désirs?

La chose existait pourtant, et des papyrus nous décrivent longuement les moyens d'atteindre ce but. Ces moyens, il faut l'avouer, sont fort compliqués, mais le résultat espéré n'en valait-il pas bien la peine?

Lampes de cuivre, lézards coupés en morceaux, garçons vierges encore, chevilles de bois de laurier, huile de rosée, tout cela joue un rôle important dans les opérations. Les paroles à prononcer sont terribles: « O Bassin de feu, Ame des béliers, Taureau des ténèbres, Esprit de la nuit! Ouvre moi! Oh! je suis E, E, E; I, I, I; Hî, Hî, Hî; Hô, Hô, Hô! Je suis Anipô, Miripô, Mâ! O Téhibô, Aroui, Wouwou, Iâhô!... »

Les Pharaons disparus, les incantations n'en continuèrent pas moins à régner en Égypte. Seulement, les divinités invoquées changèrent de nom. Nous trouvons, dans un papyrus médical copte, une bizarre prière adressée aux anges Oriel, Gabriel et Raphaël — les Coptes étaient chrétiens — anges considérés,

en cette occasion, non comme devant protéger les humains contre les tentations mauvaises, mais bien contre les maladies de peau, dartres, gale et grattelle.

Le lecteur, je l'espère, n'a absolument rien compris à toutes ces incantations égyptiennes. Qu'il s'en console, cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'elles étaient efficaces. Il est évident que, lorsque l'on s'adresse à des êtres surnaturels, à des Hyènes mâles et femelles, à des Dieux des douleurs, à des Pénétrants et à des Destructeurs, on ne saurait décemment leur parler le banal et intelligible langage des simples mortels. Ces puissances malfaisantes ont une langue à elles que connaissent les sorciers et qu'ils veulent bien transcrire, pour le plus grand bonheur de l'humanité, dans leurs papyrus médico-magiques.

D'ailleurs, parler ne suffisait pas. Il fallait accompagner les paroles de gestes inusités dans la vie ordinaire, les encadrer d'une mise en scène effroyable qui pût rappeler les décors de l'autre monde.

En principe plus l'action magique est étrange, plus les accessoires sont objets rares ou terrifiants, et plus on a chance d'offrir aux divinités évoquées un séjour qui leur soit agréablement connu. D'autre part, moins une incantation est claire, moins elle se rapproche de la langue des humains, et plus on a d'espoir qu'elle sera comprise des Esprits et produira

sur eux tout l'effet attendu. Aussi doit-on reconnaître que, sous ce rapport, les mages d'Égypte ont admirablement réussi à donner de l'incohérence à leurs incantations. Car, pour traduire exactement ces textes, nous sommes obligés, philologues à rebours, de considérer comme mal interprété tout ce qui pourrait conserver le moindre sens et présenter la moindre apparence de clarté.

V

Nous connaissons maintenant la forme extérieure que revêtait la sorcellerie égyptienne. Il nous reste à montrer quel rôle jouaient les magiciens au temps des pharaons.

Les magiciens ne faisaient pas régulièrement partie du personnel des temples; certaines de leurs opérations, il est vrai, les mettaient en contact avec les divinités bonnes ou mauvaises, mais leurs rapports avec les êtres supérieurs étaient plutôt scientifiques — si l'on peut s'exprimer ainsi — que religieux. Les magiciens étaient donc considérés comme des savants, au même titre que les médecins, et ils étaient placés avec ceux-ci sous la protection commune du dieu des lettres, Thoth à tête d'ibis. Du reste, comme nous l'avons dit tout d'abord, magie et médecine étaient sciences si voisines qu'elles étaient ordinaire-

ment l'apanage des mêmes individus. Les magiciens, en compagnie des médecins, des astronomes, des mathématiciens, formaient des corps savants qui occupaient, dans les grandes villes d'Égypte, des locaux spéciaux, avec logements, salles de réunion, bibliothèques. C'est là qu'on allait les trouver lorsqu'on en avait besoin, et mille détails de l'histoire d'Égypte nous prouvent qu'ils étaient souvent appelés.

Aidant les prêtres dans certains cas, ils contribuaient à tout ce qui, dans les cérémonies religieuses, avait pour but de frapper les esprits par des moyens surnaturels. Certaines statues divines étaient de véritables mannequins articulés, qui baissaient la tête, remuaient les bras. Héron d'Alexandrie, qui certainement dut tenir beaucoup de ses renseignements des magiciens d'Égypte, se plaît à nous décrire la manière de faire ouvrir d'elles-mêmes les portes d'un temple, de faire s'élever graduellement de terre un autel sur lequel on vient de déposer des offrandes, de faire s'agiter des figurines au moyen de la vapeur d'eau. Tout cela était œuvre de sorcellerie, et d'après le peu qu'on en connaît, on peut facilement se rendre compte des agencements compliqués d'un temple, qui devait être aussi abondamment pourvu de trucs que le sont nos théâtres de féeries.

Les statues animées, surtout, jouaient un rôle

important. Nous avons vu Ramsès XI assemblant le collège de ses magiciens et ceux-ci concentrant sur la statue d'un seul dieu, Khonsou, les pouvoirs réunis de tous les autres dieux de Thèbes. Dans bien des textes, nous voyons une statue divine en tête-à-tête avec le pharaon. Celui-ci pose des questions, la statue répond en baissant la tête, parfois en levant les bras.

Lorsque la princesse Hatasou, régente d'Égypte sous la XVIII[e] dynastie, fut à la veille d'entreprendre une expédition en Arabie, elle alla conférer avec le dieu Amon dans son sanctuaire de Karnak[1]. La statue manifesta un avis favorable et l'expédition eut lieu. Grâce au concours divin, Hatasou revint victorieuse, escortée de vaisseaux chargés de richesses de toute sorte et, pour remercier le dieu qui l'avait protégée, elle fit planter à son intention, dans un parc divin, des arbres d'Arabie qui devaient fournir tout l'encens nécessaire aux temples de Thèbes.

Une autre statue célèbre est celle de Memnon, qui chantait tous les matins au lever de l'aurore. Le fait, prouvé par mille inscriptions que gravèrent autour du socle de la statue des voyageurs grecs et latins, doit être considéré comme évident. Ici, ce n'est plus

[1] V. pp. 248-249.



RUINES DU TEMPLE DE



E KARNAK A THÈBES

d'un dieu qu'il s'agit, mais bien d'un des plus illustres pharaons d'Égypte, Aménophis III. Des naturalistes ont trouvé que la statue de Memnon est sculptée en une pierre, le grès-brèche, qui devait s'écailler et se déliter bruyamment sur toute sa surface aussitôt que le soleil levant faisait évaporer rapidement la rosée nocturne dont elle était enveloppée. Pourquoi, dans ce cas, la statue qui faisait pendant à celle de Memnon, laquelle était taillée dans la même matière et provenait de la même carrière, ne chantait-elle pas également tous les matins? Pourquoi les nombreux temples bâtis en grès-brèche n'exécutaient-ils pas, à chaque lever de l'aurore, une immense et bizarre symphonie ayant colonnes, piliers et architraves pour instruments?

Des voyageurs, peut-être plus clairvoyants, ont remarqué sur les genoux de la statue une sorte de réduit où pouvait se cacher un homme, et en ont conclu qu'un prêtre s'y tenait pendant la nuit et émerveillait le matin les curieux venus pour l'entendre. Je suis bien porté à croire que la statue de Memnon était en effet une statue adroitement agencée, comme celle d'Amon.

Diodore nous apprend qu'en Éthiopie, colonie égyptienne, les rois étaient élus de la manière suivante. On faisait asseoir en cercle, dans une vaste

salle, tous les personnages qui étaient jugés dignes de monter sur le trône. Des prêtres promenaient sur leur dos une statue d'Amon montée sur un pavois et la faisaient passer successivement devant tous les compétiteurs. Aussitôt que le dieu était arrivé devant celui que ses qualités appelaient à régner, ses bras de pierre s'agitaient, son front s'abaissait, et tous les assistants se prosternaient en adoration devant le nouveau roi.

Mais la scène de sorcellerie la plus frappante que l'on connaisse dans l'histoire d'Égypte est certainement celle qui est relatée dans la Bible et qui nous représente les savants du pharaon luttant de science magique avec Moïse et Aaron.

« L'Éternel parla à Moïse et à Aaron, disant : « Quand Pharaon vous parlera et vous dira de faire « un miracle, alors Aaron prendra son bâton et le « jettera devant Pharaon, et il deviendra un ser- « pent. » Moïse donc et Aaron vinrent vers Pharaon et firent comme l'Éternel avait commandé. Et Aaron jeta son bâton devant Pharaon et devant sa cour, et son bâton devint un serpent. Mais Pharaon fit venir aussi des sages et des enchanteurs, et ces magiciens d'Égypte firent la même chose par leurs sortilèges. Ils jetèrent donc chacun leurs bâtons, et ils devinrent des serpents; mais le bâton d'Aaron engloutit leurs bâtons. »

Et la lutte se poursuit. Pharaon ne veut pas laisser partir le peuple hébreu. Chaque jour, Moïse et Aaron accomplissent un nouveau prodige pour prouver le pouvoir de l'Éternel; chaque jour, les magiciens de Pharaon reproduisent le même prodige afin de montrer la supériorité des divinités égyptiennes.

Un jour, toutes les eaux de l'Égypte prennent la couleur du sang. Mares, canaux, lacs, tout devient rouge et bourbeux. Les eaux des jarres et des fontaines sont imbuvables, et le Nil, ensanglanté, roule des monceaux surnageants de poissons morts, dont la pourriture exhale une affreuse odeur.

Huit jours après, des grenouilles sortent de tous les marais stagnants et montent sur le pays d'Égypte. Les édifices en sont couverts jusqu'au sommet des obélisques, les passants en trouvent partout sous leurs pieds, et leur masse gluante vient déborder jusqu'à l'intérieur des habitations, entrant dans les meubles, se glissant sous les couvertures des lits.

Les magiciens d'Égypte, grâce aux conjurations qu'ils trouvent indiquées dans leurs papyrus hiératiques, refont tous ces enchantements. Et le cœur de Pharaon demeure endurci.

Des poux paraissent ensuite, puis les bestiaux sont frappés d'une terrible maladie; les hommes se voient couverts de pustules; une grêle violente détruit toutes

les plantations; des sauterelles envahissent le pays et, rongeant tout sur leur passage, transforment les champs en déserts; des ténèbres intenses couvrent le royaume pendant trois jours. Les magiciens se déclarent incapables d'imiter par eux-mêmes tous ces prodiges, mais Pharaon résiste toujours et ne se rend enfin aux vœux du peuple d'Israël que lorsque la mort, qui a emporté tous les premiers-nés des Égyptiens, vient atteindre dans son propre palais le jeune héritier de la couronne.

Quelque authenticité que l'on croie pouvoir accorder au récit biblique, il n'en est pas moins pour nous un témoignage, à ajouter aux autres, du rôle important que jouait la sorcellerie aux époques pharaoniques.

La magie, après avoir traversé la période copte, est encore florissante en Égypte plus qu'en aucun autre pays d'Orient, et Thoth, dont les temples de granit gisent effondrés au bord du Nil, n'en est pas moins toujours considéré, par les diseurs de bonne aventure, comme leur dieu invincible et immortel.

Quant à la médecine des Égyptiens — pour résumer en dernier lieu la partie plus scientifique de cette étude — je dirai qu'elle a laissé dans notre propre médecine bien plus de traces qu'on serait porté à le supposer.

Dès les premières dynasties, des écoles de médecine furent fondées en différents points du royaume. Nous en connaissons quelques-unes.

A Saïs, dont la déesse principale, Neith, était considérée comme une Athéna égyptienne, existait un collège où des femmes instruites enseignaient leur métier aux sages-femmes et donnaient aux médecins des leçons de gynécologie.

A Héliopolis, où bien des savants grecs allèrent puiser leur science, se trouvait une vaste école de médecine, placée sous la protection du dieu solaire.

A Memphis, le dieu Imhotep, l'Imouthès des Grecs, était regardé comme une sorte d'Esculape, et son temple renfermait une bibliothèque médicale dont le seul livre existant aujourd'hui est le Papyrus de Berlin auquel j'ai plus haut fait quelques emprunts.

Il est certain que les premiers Grecs fréquentèrent assidûment ces écoles égyptiennes lorsqu'Amasis, sept siècles avant l'ère chrétienne, ouvrit son pays aux étrangers. Des ouvrages de ces écrivains, il ne reste guère que des fragments, mais combien de passages d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, ne nous donnent-ils pas la traduction presque littérale de recettes que l'on peut lire dans les papyrus égyptiens. Les noms hiéroglyphiques des plantes médicinales étaient connus du monde grec, et Dioscoride nous en

cite près de trois cents, ainsi qu'Apulée, auteur de l'*Herbarium*.

Que la plupart des théories médicales des écrivains classiques dérivent directement de la science égyptienne, cela est évident pour moi, et le sera pour tous quand paraîtra la traduction des trois traités de médecine égyptiens que nous possédons.

Il serait trop long de suivre la médecine égypto-grecque à travers les âges et de montrer ce que l'on en a conservé aujourd'hui; mais il est permis d'affirmer que, si Thoth est nominalement vénéré, en tant que magicien, dans nos *Oracles des Dames*, il ne l'est pas moins, implicitement et inconsciemment, en tant que médecin, dans bien des ouvrages de nos docteurs contemporains.



LA TOMBE

LA TOMBE

I

Etudier les funérailles d'un Égyptien est peut-être le meilleur moyen de se rendre compte de ce que pouvait être sa vie. En effet, sa préoccupation constante était de s'assurer le plus tôt possible une sépulture toute prête pour le moment indéterminé de sa mort, et l'on peut presque dire, sans être taxé d'exagération, qu'aussitôt né il se préparait à mourir. Arrivé à l'âge de raison — et l'âge de raison arrive vite, en Orient — tout Égyptien prenait sans perdre un moment ses dispositions pour la construction de sa tombe et songeait à la faire le plus durable possible.

A l'entrée d'une galerie des carrières de calcaire

situées au sud du Caire, en face de l'ancienne Memphis, et connues sous le nom de carrières de Tourah, se trouve gravée sur une stèle l'inscription suivante : « An premier, jour premier du règne du fils du Soleil, roi de la Haute et de la Basse-Égypte, le pharaon Aménophis III. Le roi, ayant trouvé les galeries en ruine, en fit creuser une nouvelle afin d'en extraire les blocs de calcaire destinés à la construction de son temple funéraire. » Aménophis III fut l'un des plus puissants souverains de la XVIII[e] dynastie; nous verrons plus loin ce que c'était qu'un temple funéraire.

Ce qu'il importe de remarquer pour le moment, c'est que, le jour même de son avènement, et peut-être avant de s'occuper des affaires du pays, un roi donnait déjà des ordres pour faire préparer son tombeau. Il est certain, d'autre part, qu'on y travaillait jusqu'à la fin de sa vie. Or, en fait, Aménophis III régna au moins trente-six ans, et son hypogée, retrouvé au commencement du siècle par la Commission d'Égypte, et dans lequel j'ai eu l'occasion, pour en relever les légendes, de passer deux ou trois semaines, est l'un des plus considérables que l'on connaisse. La stèle de Tourah nous apprend qu'il fut commencé en l'an premier du roi; trente-six ans après, à l'époque de la mort d'Aménophis III, les

ouvriers étaient encore à l'œuvre et durent même, lorsque la momie royale fut prête à être ensevelie, abandonner le tombeau sans l'avoir complètement terminé, car on y trouve une salle à peine commencée, dont un pilier seulement sur quatre a été achevé et dont les autres adhèrent encore en partie au corps de la montagne.

Dans ces conditions, on comprend que la seule vue d'une tombe égyptienne nous permette d'établir facilement, *a priori*, non pas peut-être l'importance du personnage qui y était enseveli, mais du moins la longueur probable de son existence. Plus longue était sa vie, plus considérable et plus richement orné était son caveau funèbre. Les dispositions d'une sépulture égyptienne étaient combinées de telle sorte que la partie principale et absolument indispensable devait en être prête relativement vite. On pouvait ensuite l'embellir, l'agrandir, la développer indéfiniment, et la durée des travaux qu'on y faisait n'avait d'autres limites que la durée de la vie du personnage qui devait l'occuper.

Si un roi venait à mourir quelques mois après son avènement, sa tombe, quoique bien peu décorée encore, était néanmoins déjà en état de le recevoir. Si au contraire il vivait de longues années, son tombeau, tout en n'ayant théoriquement que les par-

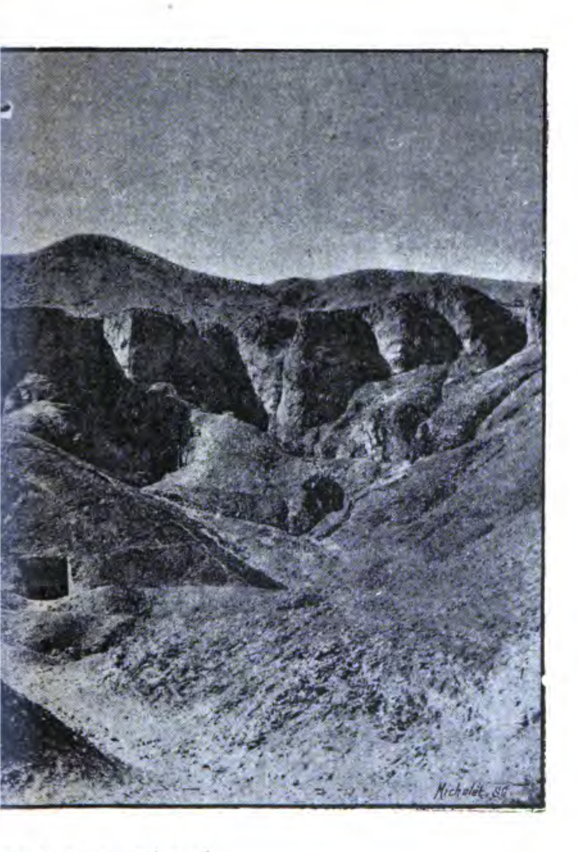
ties constitutives de la tombe la plus simple, n'en était que plus soigné et plus riche en annexes de toutes sortes. C'est d'après ce principe que les pyramides funéraires étaient construites non pas par couches horizontales, comme Hérodote le laisse supposer, mais par un noyau pyramidal central qui allait s'élargissant de jour en jour par des revêtements successifs, ce qui permettait d'achever rapidement l'édifice, une fois arrivée la mort du roi. Les trois pyramides de Gizéh témoignent, par leurs dimensions différentes, de la longueur différente des règnes des rois qui les firent construire. Le règne de Chéops eut plus de deux fois la durée de celui de Mycérinus, sa pyramide a plus de deux fois la hauteur de celle de son descendant.

L'inspection rapide d'une tombe royale peut donc, dans nos recherches chronologiques, nous donner sur le règne probable du pharaon à qui elle appartenait, des renseignements que l'on n'est pas toujours sûr de rencontrer dans les documents historiques proprement dits, et l'on pourrait presque ainsi calculer mathématiquement, d'après le nombre de mètres cubes de pierres creusés dans la montagne ou élevés dans l'espace, le nombre d'années qu'il vécut.

Ce que les rois faisaient, les grands fonctionnaires de la cour et les riches particuliers du royaume



VALLÉE FUNÉRAIRE DE



ES ROIS DE THÈBES

devaient le faire également. La préparation de leur tombe devenait de bonne heure la principale occupation de leur vie, et l'idée de la mort se trouvait ainsi sans cesse devant leurs yeux. Il est probable qu'un homme prévoyant — et riche surtout; car les riches seuls pouvaient prendre si grand soin de leur future momie — allait voir tous les huit ou quinze jours où en étaient les travaux de sa tombe.

Il activait les ouvriers, discutait avec les architectes, choisissait les modèles de décoration pour les soubassements et les plafonds, indiquait, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les différents événements de sa vie qu'il désirait voir représenter spécialement sur les parois de sa dernière demeure. Entretemps, il allait poser chez le sculpteur chargé de modeler ses traits et de les reproduire ensuite sur le plus grand nombre possible de statues; il faisait venir de loin, à grands frais, le granit qui devait servir à son sarcophage, et en faisait prendre sur lui les dimensions exactes. En un mot, il se donnait toute sa vie durant, pour faire construire sa tombe, le souci que se donne de nos jours un bourgeois qui se fait bâtir une maison de campagne, avec cette différence qu'une maison de campagne est nécessairement terminée au bout d'un espace quelconque de temps, quelle que soit d'ailleurs la lenteur des entrepreneurs, tandis qu'une tombe

égyptienne n'avait aucune raison d'être considérée comme achevée avant la mort de son propriétaire.

L'idée de la tombe, qui devenait une nécessité journalière de sa vie, n'effrayait nullement l'Égyptien. Bien heureux même qu'il ne pût pas, de son vivant, se faire préparer sa momie. Et encore il pouvait le faire, et le faisait, jusqu'à un certain point. Parmi les trois classes de momification que l'on connaissait, il pouvait choisir, sur un catalogue *ad hoc* présenté par l'embaumeur — et fort scrupuleusement détaillé, s'il faut en croire les quelques fragments qui nous en restent — la classe spéciale qu'il désirait.

Il pouvait faire le pèlerinage de Saïs et en rapporter des bandelettes tissées par les Recluses de Neith, bandelettes très recherchées des Égyptiens et qui assuraient, paraît-il, aux momies qui avaient le bonheur d'en être revêtues, des avantages inappréciables dans l'autre monde, celui entre autres d'y être introduites et recommandées par Neith en personne. Il pouvait faire prendre sur lui-même l'empreinte du masque de carton qui devait plus tard s'appliquer sur sa face momifiée et, après avoir été convenablement enluminé et muni d'yeux de cristal, donner à son cadavre toute l'apparence de la vie.

Nous aussi, quand nous pouvons en avoir, nous prenons grand soin de nos caveaux de famille, mais

ce sont des caveaux de famille, et notre place n'y est pas spécialement désignée au milieu des niches inoccupées encore. Les Égyptiens n'avaient pas de caveaux de famille; leurs tombes, pour grandes qu'elles fussent, leur étaient absolument personnelles, et l'habitude de s'acheter soi-même son cercueil, qui nous ferait aujourd'hui passer pour des originaux, leur semblait au contraire la chose la plus naturelle du monde, et n'était chez eux qu'une preuve d'ordre et de sage prévoyance.

S'il s'occupait avec tant de soin de son tombeau, l'Égyptien d'autre part négligeait fort sa maison, ou du moins ne cherchait à la rendre ni solide ni durable. Les riches maisons égyptiennes, telles que nous les représentent les peintures de l'Ancien empire, étaient construites en briques et même quelquefois en bois. Ce n'étaient guère que de légers kiosques, ombragés le plus soigneusement possible sous les arbres d'un grand parc dont la fraîcheur était encore augmentée par des ruisseaux d'eaux courantes et des bassins, où nageaient des poissons, des cygnes, des pélicans, des canards aux vives couleurs, et sur le bord desquels se jouaient des hérons et des ibis — non sacrés.

Quant aux demeures des pauvres, c'étaient probablement, comme celles des fellahs modernes, des huttes grossières bâties en boue, et qu'emportait

régulièrement chaque inondation un peu forte. Que sa maison subsistât après sa mort et pût appartenir longtemps à sa famille, peu importait à un Égyptien. L'essentiel pour lui était que sa tombe fût éternelle autant que possible, et il y employait consciencieusement tous ses soins. Son désir le plus vif était de se survivre à lui-même et de laisser trace de son passage sur la terre. Croyez bien qu'il n'y avait pas là seulement une question de vanité. D'autres idées venaient s'y mêler, des raisons administratives d'une part, d'autre part surtout des motifs religieux.

II

L'Égyptien n'avait pas d'état civil officiel. Aucun diplôme, aucune publication ministérielle ne pouvait rappeler ses titres et ses services à la postérité. Aussi lui-même se chargeait-il de la chose. Sur les différents panneaux de son tombeau, il se faisait représenter, peint ou sculpté, quelquefois peint et sculpté, accompagné de tous les membres de sa famille, ascendants ou descendants. Chacun de ces personnages avait son portrait ressemblant et portait, à côté de lui, son nom, l'indication de son degré de parenté avec le défunt, et l'énumération complète de toutes ses dignités successives. Le défunt, pour sa part, se faisait modestement représenter d'une taille cinq ou six fois plus grande que celle des autres membres de sa famille. Ce n'est pas qu'il fût nécessairement un géant ; c'était une manière symbolique de montrer

qu'il était le principal personnage de la tombe, que lui-même en avait ordonné les détails, et qu'il en était le légitime possesseur. Je me souviens d'avoir vu, au Musée de Boulaq, la stèle funèbre d'un ancien roi thébain, lequel, ayant probablement quelque raison pour négliger sa famille, se contenta de se faire représenter avec ses quatre chiens, grands lévriers d'Afrique portant, eux aussi, chacun son nom au-dessus de sa tête. Telle dame de la XVIII[e] dynastie, Taïa, chanteuse d'Hathôr, a fait peindre auprès d'elle le portrait de son singe favori, cynocéphale vert d'Éthiopie, lequel est attaché par les reins à la chaise de sa maîtresse et gambade follement au milieu d'une jonchée de fleurs de lotus bleus.

Outre le besoin d'établir rigoureusement leur arbre généalogique ou de rappeler à leurs descendants l'image des êtres qui leur avaient été chers, les Égyptiens visaient encore un autre but en couvrant de légendes les murailles de leurs tombes. Ils tenaient à y faire graver eux-mêmes leur biographie. La plupart des documents historiques non royaux que nous possédons sont des autobiographies funéraires. Le défunt y énumérait avec complaisance toutes ses fonctions, commençant par l'âge le plus tendre, celui où il n'était encore que tresseur de guirlandes, c'est-à-dire page à la cour, pour finir par les emplois les plus

élevés de la hiérarchie pharaonique. Toutes les missions dont le roi l'a honoré, toutes les campagnes qu'il a conduites y sont minutieusement détaillées.

En règle générale, tout Égyptien se trouve avoir infiniment mieux fait que n'ont fait ses prédécesseurs, et même, annonce-t-il souvent à l'avance, que ne feront ses successeurs. La modestie n'est pas le faible de ces autobiographes. Ouna, par exemple, qui fut revêtu de hautes dignités à la cour de plusieurs rois de l'Ancien empire, est chargé par le roi Téta d'aller lui chercher, aux carrières de granit de Philæ, les blocs destinés à sa pyramide royale. Il devait en rapporter également la stèle, les linteaux, les piliers, les seuils destinés à la décoration de la chambre funèbre.

« Je revins », fait écrire Ouna dans sa biographie, après avoir décrit longuement les péripéties de sa mission, « je revins, et Sa Majesté me félicita hautement de mon œuvre, son cœur en tressaillit de joie, et elle déclara que jamais chose pareille n'avait été accomplie en Égypte depuis les temps les plus reculés. » Ouna est chargé de la sorte de plusieurs autres missions, celle entre autres de refouler les nomades qui attaquaient la frontière septentrionale de l'Égypte, et chaque fois qu'il revient, Sa Majesté lui déclare invariablement, dit-il, que « jamais chose pareille n'avait été accomplie en Égypte depuis les

temps les plus reculés». Tel maître de chapelle du temple d'Osiris à Abydos nous apprend en deux lignes, sur sa stèle, que tous ses prédécesseurs n'étaient que de purs ignorants et que sans lui la musique religieuse courait grand risque de dépérir pitoyablement. Et partout on retrouve dans les tombes la naïve expression de cette excellente opinion de soi-même.

Laisser un souvenir, et un souvenir flatteur surtout, c'était bien. C'était mieux encore, et plus prudent, d'être certain de se retrouver intact dans l'autre vie. De là, principalement, le soin et la sollicitude apportés à la préparation des momies et à la construction des demeures qui devaient les abriter.

L'Égyptien ne mourait pas entièrement à la terre ; il y laissait une partie de lui-même. L'être humain est composé pour nous d'une âme et d'un corps ; l'âme égyptienne, prise séparément, avait en quelque sorte à son tour un corps et une âme. Elle se composait de deux parties : l'âme proprement dite, nommée *ba*, qui s'envolait dans l'autre monde, sous forme d'oiseau, aussitôt après la mort, et une seconde âme plus matérielle, intermédiaire entre la première et le corps, servant d'enveloppe au *ba*, et qu'on nommait *ka*, c'est-à-dire *le double*. Ce double avait exactement la forme du corps, auquel il se combinait intimement, qu'il

pénétrait dans toutes ses parties, et dont il ne différait que parce qu'il était immatériel et transparent. La momie, au soleil couchant du jour de l'enterrement, allait dans l'autre monde retrouver son âme, la première, le *ba*. Le double, lui, restait au tombeau, l'habitait, en faisait sa demeure, et c'était à lui que s'adressaient les offrandes et les prières des parents et des amis du défunt. Mais le double ne peut subsister de lui-même. Habitué qu'il est à vivre dans un corps humain, il lui faut un support pour qu'il puisse vivre dans le tombeau.

De là les statues que le défunt se faisait faire de son vivant, le plus ressemblantes possible, afin que le double y retrouvât le souvenir de son ancien domicile et pût en remplir exactement tous les replis. Faute d'un corps de chair, le double, enfermé dans la tombe, se contentait d'un corps de pierre. Quelquefois, on lui donnait même trois, quatre statues, et plus, afin qu'il eût le choix, qu'il pût habiter celle qui lui convenait le mieux, et que, si quelque accident survenait à l'une d'entre elles, il en eût d'autres où se réfugier.

L'Égyptien poursuivait donc un double but religieux en s'occupant d'une manière si active et si constante de la bonne exécution de son tombeau : d'abord, préserver sa momie, qui devait ressusciter,

ensuite donner à son double, qui devait le représenter sur terre, une demeure confortable. La momie avait sa chambre à part, dans laquelle elle était murée pour toujours, couchée dans un triple cercueil, lequel était à son tour enfermé dans un sarcophage de granit.

Aussi, ne saurait-on trop admirer l'extrême état de conservation des riches momies qui nous sont parvenues. Lorsqu'il arrive parfois qu'on découvre une tombe ayant échappé aux recherches des voleurs antiques — ou des égyptologues modernes — on est certain de la retrouver exactement dans le même état où elle était lorsqu'elle fut fermée, eût-elle quatre ou cinq mille ans d'existence. Les couleurs y paraissent appliquées d'hier, les offrandes funèbres, à part leur état de dessiccation, sont demeurées intactes, les jarres ont encore la boue molle déposée par l'eau qu'elles contenaient, les fleurs ont à peine perdu leurs couleurs et quelquefois le sable a conservé pieusement l'empreinte des pas du dernier assistant, prêtre ou parent, qui quitta la tombe.

Quant à la momie elle-même, je crois qu'un embaumeur, qui eût eu l'idée sacrilège de rouvrir un sépulcre après l'avoir fermé, l'eût trouvée absolument telle que nous la retrouvons aujourd'hui. Il m'est arrivé de démailloter plusieurs momies; les

chairs en étaient encore souples, et les gommes antiseptiques dont on les recouvrait étaient encore visqueuses. Un des plus grands conquérants de la dix-huitième dynastie, Touthmès III, trouva le moyen, plus de trois mille ans après sa mort, d'offrir aux botanistes l'occasion d'une intéressante conquête. Sa momie, développée et exposée quelque temps à l'air au Musée de Boulaq, renfermait encore assez de sucs nourriciers pour donner naissance à une espèce de champignon, nouveau venu dans la science, qui couvrit bientôt tout le corps et auquel M. G. Schweinfurth, chargé de le baptiser, accorda l'épithète extrêmement méritée de *pharaonicus*.

Si la momie égyptienne était entourée de tant de soins, c'est qu'elle devait ressusciter dans l'autre monde et y reprendre possession de son âme envolée à l'avance. Or, dans l'idée des Égyptiens, une momie qui eût eu, par exemple, un bras cassé pendant l'opération si délicate de la momification et de l'emmaillotement, se fût retrouvée dans l'autre monde avec un bras cassé. Partant de ce principe, un de nos spirituels et satiriques écrivains du siècle dernier a pu faire cette remarque qu'un Égyptien, étant privé de sa cervelle pendant l'embaumement, ressuscitait nécessairement sans cervelle, privation qui devait le gêner sensiblement. Les embaumeurs avaient prévu

le cas. Aussi, aux quatre coins du sarcophage se trouvaient quatre vases dans lesquels toutes les parties que l'on enlevait du cadavre avant de le momifier étaient enfermées séparément ; le cœur d'un côté, de l'autre le poumon et le foie, les gros intestins d'autre part, enfin, la cervelle. Chacun de ces vases était placé sous la protection d'une déesse particulière et portait une inscription par laquelle la divinité s'engageait à en avoir le plus grand soin. La réunion de toutes ces parties embaumées à part s'opérait d'elle-même au jour de la résurrection.

Le double, qui demeurait éternellement sur terre, avait besoin de soins d'autre nature. Nous avons vu que les statues placées dans le tombeau lui permettaient de trouver un support, sans lequel il n'eût pu vivre. Mais il fallait encore le nourrir, car il mangeait, le récréer, lui adresser des hommages. Seulement, comme le double est immatériel, il se contentait facilement d'aliments, de distractions et d'hommages immatériels. Le tout était peint sur les parois du tombeau, et ces peintures d'objets suffisaient à ce pâle reflet d'être humain.

On lui faisait pourtant, en certaines occasions, des offrandes plus réelles, le jour de l'enterrement par exemple, et à certaines fêtes anniversaires qui revenaient huit ou dix fois par an. Peut-être quelque



VALLÉE FUNÉR



DES REINES DE THÈBES

sceptique pourrait-il objecter que les gardiens de la nécropole profitaient, plus que le double, de ces offrandes tangibles; peu importe, l'intention y était. Tout riche Égyptien avait même, de son vivant, la sage précaution, en cas de négligence ou de trop grande parcimonie de sa famille, de spécifier par testament ceux de ses domaines dont les revenus devaient être spécialement consacrés à ces offrandes funèbres. Ces domaines, sous la forme symbolique de femmes chargées de présents, étaient peints sur les murailles du tombeau, avec leur nom et le genre de produits que chacun d'eux devait fournir.

Mais, pendant les intervalles qui séparaient les fêtes anniversaires, le double se nourrissait seulement de la représentation des offrandes. Par exemple, dans ce cas, les héritiers n'étaient pas regardants. Des monceaux d'offrandes de toutes sortes s'accumulaient sur les parois des hypogées et, non content de les représenter, on en énumérait longuement la nature et la quantité. Quelques tombes en ont un nombre si considérable que, tout entières, elles n'eussent certainement pas suffi à les contenir si on eût dû les offrir autrement qu'en peinture.

Pour honorer le double, on lui faisait graver de longues et sonores hymnes hiéroglyphiques qu'il pouvait lire et relire pendant ses éternels loisirs, et

des ouvertures étroites, pratiquées dans la muraille qui séparait la chambre des statues funèbres de la salle de réception, permettaient à la fumée des encensoirs de parvenir jusqu'à lui. De chaque côté de ces sortes d'entailles étaient représentés des personnages faisant brûler de l'encens, et, quand on ne l'encensait pas réellement, le double pouvait se contenter de cet encensement imaginaire. Pour le distraire, on lui offrait l'image des plaisirs nombreux et variés qu'aimait le défunt pendant sa vie.

M. A. Mariette avait fait copier, pour l'Exposition de 1878, une douzaine de tableaux de ce genre dans les tombes memphites de l'époque la plus reculée. Ces tableaux, acquis depuis par M. E. Guimet, et dont la plupart sont inédits, se trouvent aujourd'hui à Paris, après avoir séjourné assez longtemps à Lyon. Il me suffira de les décrire brièvement pour montrer quelles étaient les distractions du double, et, par la même occasion, celles des Égyptiens de l'Ancien empire.

III

I. — Intérieur d'une basse-cour contenant des oiseaux de toute espèce, canards, oies, pigeons, grues cendrées. Quelques garçons de ferme préparent la pâtée dans de grands plats et la roulent en boulettes entre leurs mains. Les canards, enfermés dans une volière au centre de laquelle s'étale une mare, picorent en toute liberté les grains qu'on leur a jetés à terre. Quelques oies, destinées à être servies dans de prochains repas, sont l'objet de soins plus marqués et plus intéressés. Des gens leur tiennent le bec grand ouvert et y poussent la nourriture du doigt. Puis, on les laisse à leurs plaisirs. La légende inscrite au-dessus de cette dernière scène est ainsi conçue : « Promenade des oies après qu'on les a gavées. »

II. — Au sommet, des montreurs de bêtes et des saltimbanques. Ceux-ci, par groupes de deux, quatre

ou cinq, exécutent plusieurs tours soigneusement décrits en hiéroglyphes. D'autres amènent divers animaux, hyènes et chacals suivis de leurs petits, gazelles, lièvres et hérissons enfermés dans des cages. Quatre hommes tirent deux lourds traîneaux portant, emprisonnés derrière de solides barreaux, l'un un tigre, l'autre un lion.

Au-dessous, scènes de batailles entre bateliers. Sept ou huit barques de papyrus, montées chacune par trois hommes et chargées de provisions, veaux, canards, oignons, couffes et bourriches de figues, se sont rencontrées sur un canal étroit. Les matelots en viennent aux coups et se frappent de leurs longues gaffes; l'un d'entre eux, jeté par-dessus bords, a toutes les peines du monde à se retenir à la jambe d'un de ses compagnons. La scène est semée d'injures hiéroglyphiques dont quelques-unes auraient, par respect pour le public, bon besoin d'être traduites en latin : « Montre-lui la vigueur de ton bras ! — Eh ! je m'en donne à cœur joie ! — Pile-le moi bien ! — Enlevez-le ! — Viens ici, toi ! — Viens-y donc toi-même ! — Faites-lui faire un plongeon ! etc., etc. »

Pendant la bataille, poissons et anguilles nagent sous les bateaux. Une grenouille, perchée sur un bouton de nénuphar blanc, regarde philosophiquement la lutte.

Au bas, scènes moins belliqueuses. Des instrumentistes sont occupés à faire danser des almées. Harpes à sept et huit cordes, flûte oblique, double flûte droite, tels sont leurs instruments. Les danseuses, les bras levés gracieusement au-dessus de la tête, sont coiffées de perruques bleues et vêtues de robes d'étoffes transparentes. Leur poitrine nue est enveloppée d'une longue écharpe rose qui, après s'être croisée sur la gorge, s'enroule en ceinture autour de la taille, et retombe sur le côté attachée en cocarde. Leur cou, entièrement dégagé, porte un ruban rose fermé d'un nœud tombant sur l'épaule droite.

III. — Des Égyptiens, armés d'arcs et aidés de grands lévriers, sont en chasse dans les terrains sablonneux qui longent les champs vers la montagne. Bœufs sauvages, gazelles, antilopes, renards, lièvres, lions et léopards sont frappés de leurs traits. Derrière un buisson, un jeune hérisson se cache, en train de manger tranquillement un lézard qu'il vient d'attraper.

Au-dessous, pêche et chasse au marais. Des oiseaux aquatiques sont pris dans de vastes filets cachés sous les feuilles d'iris et de glaïeul. Des pêcheurs posent et relèvent des nasses. Les poissons pris sont emportés dans des couffes, et les oiseaux enfermés dans des cages. Dialogue entre les pêcheurs:

« Relève la nasse ! — Tire bien ! — Ne la lâche plus cette fois ! — Mais rame donc, toi ! — Eh ! je rame de toutes mes forces ! etc., etc. »

IV. — Le défunt, monté sur un bateau de papyrus, assiste à une chasse à l'hippopotame. Un de ces amphibies est amené au moyen d'une longue corde à laquelle est fixé un énorme hameçon qui s'est accroché dans sa gueule. Des gens s'apprêtent à le recevoir à coups de harpons. Plus loin, un autre se sauve avec un crocodile entre les dents.

Dans les hautes touffes de papyrus qui bordent la rive, se passent des scènes presque aussi tumultueuses. Des canards, des ibis à tête noire, des martins-pêcheurs ont établi leurs nids, les croyant en sûreté, dans les ombelles des papyrus. Les petits viennent d'éclore. Mais trois ichneumons, race sournoise, grimpent le long des tiges triangulaires, lentement, sans se déranger, certains d'être vainqueurs. Les oiseaux, effarouchés, s'envolent de tous côtés. Deux martins-pêcheurs, plus braves, fondent sur les ichneumons, mais ceux-ci ont déjà saisi quelques oisillons et les pressent à les étouffer entre leurs pattes.

V. — Travaux de menuiserie et de charpenterie. Des ouvriers confectionnent des lances, des lits, des coffres. D'autres abattent des arbres et en fabriquent

des barques. Plus loin, on dégrossit des madriers au moyen de haches et de doloires. Des mortaises sont pratiquées au moyen de ciseaux à froid, des trous percés à l'aide du vilebrequin à archet déjà connu à ces époques reculées. Deux ouvriers équarrissent une pièce de cèdre sur laquelle ils sont assis à califourchon. D'autres travaillent le bois d'ébène.

Enfin, des peaussiers préparent des outres, des cordiers tressent des câbles, des poissons sont éventrés, salés, et mis à sécher.

VI. — Scènes champêtres. Des moissonneurs coupent le blé ; l'un d'eux se repose en mangeant les grains d'un épi, un autre se rafraîchit à l'eau d'une gargoulette, sa faucille sous le bras. Les gerbes sont entassées, puis chargées sur des ânes, dans de grands filets. Les baudets semblent se montrer assez rétifs, on les tient par la tête, par les jambes, et l'un d'eux, pour ne s'être pas laissé docilement charger, se voit rouer de coups à l'écart.

Plus loin, des femmes réunissent les graines en tas, pendant que des hommes, à l'aide de fourches en bois, élèvent des meules de chaume.

Des bœufs traversent à gué un cours d'eau. Des serviteurs emportent sur leur dos des bottes de papyrus. On laboure, on trait les vaches.

VII. — Des sculpteurs taillent des statues funèbres.

On les place sur des traîneaux et, tandis que de nombreux porteurs les tirent au tombeau, qu'un personnage verse de l'eau pour durcir la route, des prêtres font des libations et des encensements. Ce tableau était peint sur la paroi séparant la chapelle extérieure du couloir où étaient murées les statues funèbres. On remarque à droite une étroite ouverture faisant communiquer les deux pièces, et par laquelle passaient les prières et les fumées d'encens.

VIII. — Flottille composée de toutes les variétés de bateaux connus des Égyptiens, depuis la légère barque de papyrus jusqu'au lourd navire destiné à affronter la mer. On voit les bateaux employés à transporter les voyageurs, ceux qu'on ne charge que de denrées et de bestiaux. La voile triangulaire, la seule en usage aujourd'hui en Égypte, n'était pas connue dans l'antiquité. Les Égyptiens ne se servaient que de grandes voiles quadrangulaires. A l'arrière se trouvait, comme dans les dahabiéhs modernes, une cabine couverte, sur le toit de laquelle se tenait le timonier.

IX. — Un personnage nettoie des jarres, un autre y verse un liquide. Légende : « Emplir [les vases de] bière. » — Un homme et une femme portent d'assez gros blocs. Légende : « C'est de la bonne pâte. » — Deux hommes se lavent les mains dans un bassin

posé en équilibre sur une pièce de bois surmontée d'un grand vase de terre. Légende : « Ils se lavent (les mains). » — Un homme et une femme font de la boulangerie. Légende : « Elle pétrit la pâte. Il forme un gâteau. » — Un homme modèle un pain de forme spéciale dont le nom, écrit au-dessus, se dit *ment*. — Deux hommes et une femme pilent dans un haut mortier. Légende : « Piler les grains de blé. » — Un homme recueille la farine. Deux femmes la mélangent à de l'eau. Un homme brasse la pâte. Légendes : « Tourne pour le mieux. C'est le moment de montrer de la force ! »

Des gens se lavent les mains, pendant qu'un aide parfume l'eau en y versant une essence. Un scribe assiste à l'opération, sa palette sous le bras et ses deux calames à l'oreille. Légendes : « Ils se lavent (les mains). Il verse du parfum. » — Un homme verse un liquide dans des jarres. Un autre bouche les jarres pleines au moyen d'un grand tampon d'argile. Un troisième marque sur les vases fermés l'empreinte d'un sceau. Légendes : « Emplir les jarres. Boucher les jarres. Sceller. »

Un personnage empile des pains en forme de cônes tronqués ; un second les surveille. Légendes : « Voici des pains, surveille-les, c'est pour ta bouche. » Un personnage verse de la farine dans un vase. Un

autre brasse de la pâte. Un troisième apporte des pains déjà formés et les dispose sur une longue planche. Légendes : « Verser la farine. Brasser. » — Un homme agenouillé modèle un grand pain plat arrondi. Légendes : « Il prépare un pain *patan*. » — Un personnage nettoie l'intérieur d'une grande jarre. Un autre aplatit une feuille de pâte. Légende effacée en partie.

Un scribe enregistre les pains enfermés dans trois huches disposées devant lui. Légende : « Huches de la maison, emplies de biens pour chaque jour du mois. » — Derrière le scribe, deux hommes, sur deux petits registres superposés, pétrissent de la pâte et en forment des pains arrondis. Légende : « Pétrir la pâte. Arrondir la pâte. » — Deux personnages pilent le grain dans des mortiers de pierre, au moyen de longs pilons. Au-dessus de leur tête, le mot « piler » ; auprès de chacun d'eux est écrite la phrase qu'ils se renvoient à tour de rôle pour lever et baisser leurs pilons en mesure : *Harek* — *Nukar*. « A toi ! — Voici ! »

Un personnage empile des moules à pâtisserie qu'un autre surveille. Légendes : « Compter les moules. Tourner les moules. » — Quatre personnages, accompagnés d'un petit enfant nu, préparent la pâte, la brassent, la versent dans des moules coniques. Légendes : « Verser la farine. Mettre la levure. Mouler.

Essayer la consistance de la pâte. » — Puis vient la répétition des mêmes scènes.

Un bœuf vient d'être égorgé ; on lui coupe une patte. Un personnage emporte une terrine de sang. Légende détruite en partie. — Même scène sans légende. — Même scène. Légende : « C'est sa cuisse. Elle vaut mieux que son épaule. Tiens ferme, garçon ! » — Même scène. Un homme donne sa main à sentir à son compagnon, disant : « C'est du sang. » Celui-ci répond : « Il est pur. »

Un tableau secondaire, divisé en quatre registres, vient entamer le tableau principal. Des porteurs d'offrandes y sont représentés. — Des serviteurs apportent des tables chargées d'oies, de pains, de raisins, de viandes, de salades. — Des serviteurs s'avancent, amenant des gazelles en laisse et portant, sur leurs épaules, des pains, des corbeilles de figues, des oies, des salades, des oiseaux vivants, ainsi que des fleurs de lotus et des tiges de papyrus. — Serviteurs chargés d'oiseaux, de vases à libations, de papyrus, de nénuphars. L'un d'eux conduit un bœuf. — Quatre domaines du défunt, symbolisés par des femmes chargées de présents. Le défunt se nommait Ti ; les noms des domaines sont formés de son nom : « Sycomore de Ti, Menthe de Ti, Fondrière de Ti, Champ de Ti. »

X, XI et XII. — Le défunt parcourt ses volières, ses étables. Chaque animal porte au-dessus de lui le nombre de têtes de la même espèce que possédait le propriétaire du tombeau. Parmi les oiseaux est représenté un grand cygne blanc, marqué du chiffre 1225.

Un troupeau de bœufs traverse un gué. Un veau, que sa taille exiguë aurait fait disparaître sous l'eau, est porté sur les épaules d'un bouvier. Un camarade l'interpelle : « Eh vieux ! Quelle ardeur ! » A quoi l'autre répond : « C'est un veau à la mamelle. »

Scènes de marché. Les gens échangent différents produits. L'un apporte de la liqueur et reçoit une paire de sandales. Une femme achète des concombres et les paie en poissons. Pour quelques mesures de blé, un marchand obtient des éventails, des colliers de perles.

Un boutiquier prend son repas ; il mange un oignon pendant que son aide lui présente une tasse d'eau. Plus loin, un flâneur se promène à travers le marché, ses deux grands cynocéphales en laisse ; tandis qu'un fruitier est occupé à ranger son étalage de légumes, un singe l'empoigne par la jambe et exécute une danse folâtre autour de lui. Le marchand se sauve en criant : « Fais donc attention à ton singe, toi, eh gardien ! » Le gardien répond flegmatiquement : « Il s'amuse, ce singe ! »

Je n'en finirais pas si je voulais décrire avec plus

de détails toutes ces scènes curieuses. Elles nous donnent, d'une part, de bien précieuses indications sur la vie intime des premiers Égyptiens, et, d'autre part, nous montrent que rien n'était négligé pour rappeler au double du mort toutes les occupations journalières de sa vie terrestre, même les plus intimes. Ces douze tableaux appartiennent à une seule localité, Memphis, et à une seule période, l'Ancien empire. Dans d'autres nécropoles et à d'autres époques on retrouve des scènes toutes différentes.

On voit par là que le double devait avoir, à regarder les peintures qui ornaient son logis, de quoi se distraire pendant toute l'éternité.

IV

Abriter sa momie et la conserver intacte pour le jour de la résurrection, pourvoir à l'existence agréable de la partie de lui-même qui devait rester sur terre, fixer pour toujours sa généalogie, rappeler ses hautes fonctions et les faveurs royales dont il avait été honoré, tels étaient les motifs qui portaient tout Égyptien à consacrer la plus grande partie de sa vie à la construction de sa tombe.

Prise dans son état le plus simple, la tombe égyptienne se divise en deux parties distinctes : premièrement, la chambre où repose le sarcophage, laquelle était murée aussitôt les funérailles accomplies ; secondement, la chapelle laissée ouverte aux survivants qui s'y rendaient plusieurs fois l'an, pour y célébrer certaines fêtes anniversaires.

Selon les époques et selon les localités, ces deux par-

ties présentent des dispositions différentes par rapport l'une à l'autre. Dans certains cas, par exemple lorsque la nécropole est située sur un terrain plat, la chambre funéraire est souterraine, et la chapelle s'élève immédiatement au-dessus, comme cela a lieu pour les caveaux de nos cimetières. D'autres fois, quand les chaînes de montagnes qui bordent le Nil sont proches de la ville, le caveau, percé en couloir, s'enfonce dans le rocher, et la chapelle est bâtie sur une plate-forme ménagée devant l'ouverture de la grotte.

Les pyramides, considérées comme des montagnes factices, présentent cette dernière disposition. Le mort reposait au centre de la pyramide, et sa demeure était murée. Une chapelle était édifiée au bas de l'un des côtés de la pyramide. A Memphis, toutes les chapelles extérieures ont disparu[1]. Dans la nécropole de Méroé, dont les tombes affectaient également la forme pyramidale, les chapelles extérieures sont admirablement conservées.

On a plusieurs fois fait cette remarque, que la montagne qui domine de toutes parts le cimetière de Thèbes est terminée par un cône assez élevé. On en a conclu que ce pic, dans lequel, dit-on, on creusait des hypogées bien avant le règne de Chéops, a dû

1 V. pp. 300-301.

donner l'idée d'élever des montagnes de pierre là o le terrain de la nécropole était éloigné de la frontièr rocheuse de l'Égypte. La chose est possible, mais pu rement hypothétique et difficile à discuter scientifi quement. Enfin, les deux parties de la tombe son parfois absolument indépendantes l'une de l'autre C'est ainsi que les rois de Thèbes avaient leurs syringe creusées dans la vallée lointaine de Bibân-el-Molouk tandis que leurs temples funéraires, immenses édi fices environnés de grands parcs, se trouvaient éche lonnés sur la rive gauche du Nil, non loin du fleuve

Certains de ces pharaons thébains avaient mêm plusieurs chapelles funèbres disséminées, pour évite de trop longs voyages à leurs sujets pieux, dans le principales villes de l'Égypte. Nous connaissons pou Ramsès III au moins trois temples funéraires, l'un Héliopolis, l'autre à Memphis, le troisième à Thèbes il en eut probablement bien d'autres.

Chacune des deux parties de la tombe ne se com pose pas nécessairement d'une pièce unique ; elle étaient plus ou moins développées, selon l'état d fortune du défunt, et surtout selon le temps qu'o avait pu consacrer à les construire. Telle tombe d'u simple particulier de Thèbes, Amenemap, qui vécu fort riche et mourut fort vieux, renferme des cham bres, des puits et des couloirs sans nombre, super



PYRAMIDE DE LA N



NÉCROPOLE MEMPHITE.

posés en trois étages. Telle tombe d'un roi surpris prématurément par la mort, alors que les carriers avaient à peine commencé leur œuvre, ne possède au contraire que le strict nécessaire, une simple chambre funèbre dont les peintures sont même demeurées inachevées.

Les deux parties d'une tombe diffèrent, non seulement par leur usage spécial, mais encore par leurs décorations. La chambre de la momie ne comporte jamais que des scènes religieuses et infernales. Je me garderai bien de les expliquer, et pour cause. Hérodote, lors de son voyage en Égypte, eut la chance de rencontrer des prêtres instruits et aimables qui lui révélèrent une grande partie des mystères de la religion égyptienne, mais après avoir obtenu de lui la promesse qu'il n'en répéterait rien, promesse qu'il tint du reste religieusement. Je ne sais si, pour ma part, je me serais montré si scrupuleux, mais hélas, aujourd'hui ces prêtres instruits et aimables n'existent plus que sous forme de momies, et l'obscurité voulue de la plupart des textes religieux nous force malgré nous à imiter prudemment le silence d'Hérodote.

La momie se trouvait donc environnée de textes liturgiques et de représentations magiques qui, d'une manière générale, devaient lui faciliter l'accès dans l'autre monde et la mettre en garde contre tous les ennemis qu'elle pouvait y rencontrer.

La chapelle funéraire, comme nous l'avons vu, était conçue dans un tout autre d'ordre d'idées. D'abord, elle n'était pas murée; une simple porte de bois la fermait, et le gardien en chef de la nécropole en avait les clefs. Les représentations qui s'y trouvaient peintes n'étaient rien moins que funèbres. Nous savons qu'elles n'avaient d'autre but que de donner au double l'illusion d'une nouvelle vie terrestre et, aux survivants du défunt, une haute idée des principaux faits de sa vie, brillamment décrits et pompeusement illustrés. Cette partie de la tombe était l'objet de soins continuels de la part de la famille. Des bouquets de fleurs y étaient renouvelés le plus souvent possible et placés dans de grands vases montés sur des supports.

De plus, chaque chapelle avait son jardinet, orné d'un petit bassin. Certaines tombes, même, étaient le centre de véritables parcs. Le scribe Anna, qui vécut sous Touthmès Ier, prit soin, avant sa mort, d'indiquer sur les parois de sa tombe le nombre et les espèces d'arbres dont il désirait voir planter son jardin funèbre, ainsi que les dimensions du lac qu'il voulait y voir creuser. On compte dans cette liste plus de cinq cents arbres, palmiers, dattiers, sycomores, acacias, vignes, figuiers, oliviers, grenadiers, etc. On peut facilement se rendre compte de quelle étendue devait être ce jardin.

Les temples funéraires royaux avaient bien plus l'importance encore. Pour leur accorder plus d'espace on les construisait loin de la tombe proprement dite. Le terrain ne faisant plus défaut, la chapelle des particuliers devenait pour les rois un véritable temple, le jardinet se transformait en parc, et le bassin prenait les dimensions d'un grand lac.

Les sépultures de la plupart des rois thébains étaient percées dans les flancs d'une vallée assez éloignée de Thèbes[1]. Elles n'avaient, ne servant qu'à la momie, que des représentations funèbres. On en murait l'entrée et même, pour mettre le défunt à l'abri de toute profanation, on en dissimulait la place en aidant la montagne, très friable en cet endroit, à s'ébouler devant l'ouverture. Ce moyen réussit, car, en fait, on est loin d'avoir retrouvé aujourd'hui tous les hypogées qui ont été creusés dans cette nécropole royale.

Diodore nous apprend que les archives sacerdotales faisaient mention de quarante-sept tombeaux de rois. Or, quand il visita l'Égypte, dix-sept seulement avaient été ouverts. Aujourd'hui, on en connaît à peu près une vingtaine. Vingt-cinq tombes au moins restent donc encore à découvrir. Si l'on pouvait déjà, du temps de

[1] V. pp. 264-265 et 280-281.

Diodore, visiter quelques-uns de ces caveaux, c'est que les momies en avaient été emportées et mises en lieu sûr dès la XXIe dynastie. On a retrouvé récemment, dans la montagne de Deir-el-Bahari, à Thèbes, une de ces cachettes de momies royales contenant les cercueils et le mobilier funèbre d'une trentaine de pharaons environ, à répartir entre la XVIIe et la XXIe dynastie. L'enlèvement n'en avait pas été clandestin, mais s'était fait au contraire avec grand apparat de témoignages et de procès-verbaux paraphés. Chaque momie porte la date de son entrée dans la cachette.

Les rois étaient enterrés magnifiquement, et leurs tombeaux, creusés dans une vallée solitaire et désolée, et par conséquent fort négligés des gens qui étaient payés pour les garder, devaient exciter au plus haut degré la cupidité des voleurs. Et en effet, un papyrus s'est conservé jusqu'à nous, dans lequel se trouve le texte du jugement rendu contre des gens accusés d'avoir violé quelques-unes des sépultures royales de Thèbes. On y trouve la description minutieuse de chacune des tombes saccagées, avec la mention de tous les dégâts commis et de tous les objets emportés. Or, chose curieuse, la tombe du roi Antef IV y est spécialement désignée par la représentation qu'on y remarquait du roi suivi de ses quatre chiens. Cette

stèle, dit le papyrus, avait été brisée par les voleurs; c'est en effet dans cet état qu'elle se trouve aujourd'hui exposée au Musée de Boulaq.

C'est probablement à la suite de ces vols que l'on enleva les momies royales de leurs tombeaux pour les cacher ailleurs et que l'on permit aux touristes étrangers de visiter les hypogées, vides désormais et sans but.

Peu importait d'ailleurs aux dévots égyptiens que les momies royales fussent dans leurs tombes ou autre part; c'était dans les temples funéraires qu'on allait les adorer, et il s'en trouvait dans toutes les grandes villes. La plupart de ceux que l'on peut voir encore aujourd'hui sont édifiés dans la plaine qui s'étend à Thèbes sur la rive gauche du Nil. Le petit temple de Médinet-Habou est consacré à la mémoire de Touthmès II et de Touthmès III. Celui de Gournah appartient à Ramsès Ier et à Séti Ier. Le Ramesséum est le temple funéraire de Ramsès II; le grand temple de Médinet-Habou date de Ramsès III. Enfin le temple de Kom-el-Hettan et les deux colosses de Memnon, qui faisaient partie du même ensemble d'édifices, représentent le monument funèbre pour lequel Aménophis III fit ouvrir, dès la première année de son règne, de nouvelles carrières à Tourah.

La plupart de ces temples sont de nos jours abso-

lument ruinés. Si l'on peut à peu près se rendre compte de leurs dimensions, on ne trouve plus trace des parcs et des lacs qui les entouraient. Un document précieux nous permet heureusement de reconstituer dans tous ses détails l'ensemble d'un temple funéraire. Ramsès III prit soin de nous décrire lui-même, dans un papyrus conservé au British Museum, toutes les constructions dont il orna l'Égypte. J'en extrais la description d'un de ses temples funéraires, celui de Thèbes.

V

« Je t'ai fait un somptueux *Temple de millions d'années*, situé près de la montagne de *Neb-ankh*, et tourné vers ton lever. Il a été construit en grès, en granit gris et en basalte ; les battants de sa porte sont en bronze doré et ses pylônes, bâtis en pierre, s'élèvent jusqu'au ciel et sont ornés d'inscriptions gravées au nom de Ta Majesté.

« Tout autour, j'ai élevé une enceinte avec ses escaliers et ses terrasses en grès. Devant, j'ai creusé un bassin empli d'eau du ciel et ombragé de plantations aussi verdoyantes que les marais de papyrus de la Basse-Égypte.

« J'ai empli ses trésors de tous les biens de l'Égypte, argent, or et pierres précieuses en quantités innombrables. Ses greniers sont pleins de blé et de céréales des champs. Ses troupeaux sont aussi nombreux que

les grains de sable au bord des canaux. Je lui ai réservé les tributs du Delta et de la Thébaïde ; la Nubie et la Phénicie lui appartiennent avec leurs redevances, et il s'enrichit du butin que, grâce à toi, j'ai enlevé aux nations étrangères. Les jeunes esclaves s'y comptent par centaines.

« J'ai fait faire une statue à ton image ; elle est placée dans l'intérieur de ce temple, et son nom glorieux est Amon, *Créateur de l'Éternité*. J'ai fait faire des vases d'offrandes en or pur, et d'autres, sans nombre, en argent et en bronze.

« J'ai multiplié pour toi les offrandes en pain, vin, bière, oies grasses, bœufs, veaux, bestiaux de toute sorte, antilopes, gazelles, le tout destiné à cette statue.

« J'ai fait extraire pour ce monument une montagne de blocs d'albâtre et de grès. Je les ai fait tailler pour les édifier de chaque côté de la porte du temple ; j'y ai fait graver des inscriptions en ton nom illustre d'*Initiateur de l'Éternité*.

« J'ai fait sculpter et distribuer dans son intérieur d'autres statues en granit rose et en grès, avec des socles en basalte. J'ai fait faire les images de Ptah, Sokar, Nefer-toum, en compagnie du Cycle divin, terrestre et céleste, et je les ai placées dans l'intérieur du naos. Elles sont recouvertes d'or et d'argent, et

émaillées de pierres précieuses travaillées avec grand soin.

« J'y ai fait construire un sanctuaire semblable à celui de Toum. Les colonnes, les gonds et les battants de porte sont en électrum. La grande corniche qui en fait le tour est recouverte d'or pur.

« Des bateaux chargés de froment et d'épeautre sont dirigés vers ses greniers, sans discontinuer. J'y ai fait établir un magasin d'approvisionnements, et de grands chalands sillonnent sans cesse le Nil pour emplir ses trésors.

« Ce temple est entouré de vergers, de jardins, de parterres, chargés de fleurs et de fruits pour Ta Majesté. Il s'y trouve des kiosques pour l'été avec de grandes baies ouvertes à l'air. Devant, j'ai fait creuser un canal dont les eaux fourmillent de lotus et de nénuphars. »

On voit par cette description officielle quelle était l'importance d'un temple funéraire. C'était comme une vaste colonie chargée de pourvoir elle-même à son entretien et à sa subsistance. Rien n'y manquait : étables, greniers, trésors, jardins potagers et jardins fruitiers, canaux communiquant avec le Nil et par lesquels arrivaient sans cesse des bateaux chargés de tributs et d'approvisionnements. Quantité de gens l'habitaient, servis par des esclaves sans nombre. Bien

des noms de grands prêtres de temples funéraires sont parvenus jusqu'à nous, ainsi que des noms, plus modestes, de jardiniers, de potiers, d'ouvriers de toute sorte.

Enfin, la suite du papyrus dont on vient de lire un extrait nous donnera des renseignements plus spéciaux encore sur le temple funéraire thébain de Ramsès III. Ce prince énumère les biens à répartir entre les cinq ou six temples qu'il édifia à Thèbes. Il ne fait malheureusement pas lui-même la division, mais on ne s'éloignera pas sensiblement de la vraisemblance en attribuant au temple funéraire la sixième partie de la totalité. Dans ces conditions, il aurait eu :

« Statues divines, 426. — Prophètes et prêtres, 840. — Têtes de gros bétail, 14.415. — Chèvres et menu bétail, 70.227. — Vergers et jardins clos, 72. — Champs, 144.694 aroures de terrain. — Barques et radeaux, 14. — Kiosques en bois de cèdre et d'acacia, 8. — Villes égyptiennes tributaires du temple, 10. — Villes syriennes tributaires du temple, 2. »

Je ne continue pas la liste et ne mentionne pas les objets de moindre importance, dont la quantité paraîtrait presque incroyable. Ces quelques citations montreront que la chapelle funéraire d'une tombe égyptienne était susceptible de beaucoup de développements et qu'elle pouvait présenter toutes les formes

intermédiaires entre celle d'une simple chambre placée à l'entrée de la tombe et ornée d'un jardinet, et celle d'un véritable domaine indépendant, environné de parcs et de cours d'eau.

En jetant un coup d'œil sur la topographie de l'ancienne Thèbes, nous verrons la place que tenait la tombe dans les idées égyptiennes. La ville s'étend le long des deux rives du fleuve sur une longueur de plusieurs lieues. D'un côté la chaîne arabique, de l'autre la chaîne libyque la protègent contre le désert envahisseur. Les deux parties de la ville séparées par le Nil se trouvent être à peu près de la même dimension. Or, si la rive droite, où se trouvent aujourd'hui Karnak et Louqsor, était habitée par les vivants, l'autre rive était exclusivement réservée aux morts et aux habitations des nombreux personnages affectés à la construction des tombes et à la préparation des momies.

C'était toute une administration ayant ses supérieurs, ses bureaucrates, ses employés subalternes, même tout un service spécial de police. Outre les gardiens des tombes et les milliers de gens attachés à l'entretien des temples funèbres royaux et à la célébration des fêtes anniversaires, se trouvaient les embaumeurs, les prêtres chargés particulièrement des cérémonies funéraires, les fabricants de cercueils et d'objets de piété. Ce quartier de la ville était, bien

plus que l'autre peut-être, sans cesse en activité, et la rive gauche était comme l'immense réservoir où se déversait peu à peu, la mort venue, toute la population de la rive droite. L'asphalte y était jour et nuit en fusion et la fumée épaisse qui s'élevait éternellement des chaudières témoignait de la quantité de momies qui y étaient toujours en préparation, de nouvelles arrivant quand d'autres venaient d'être terminées.

Toute cette partie de la plaine de Thèbes était semée de temples et de chapelles entourés de bosquets, où chacun allait plusieurs fois l'an honorer ses morts. De loin en loin, au-dessus des encorbellements des pylônes, émergeaient les épaules et la tête d'un colosse, ou les pointes dorées d'une paire d'obélisques, ou les frondes poussiéreuses d'un bouquet de dattiers. Un grand plan tracé sur papyrus, dont un fragment nous est parvenu, servait à se reconnaître dans ce dédale de monuments funèbres ; des guides même étaient nécessaires la plupart du temps.

Derrière cette nécropole s'étendait une bande de sable fréquentée par les loups et les chacals, hôtes ordinaires des cimetières égyptiens. Puis, au fond, la montagne libyque, nommée par les Égyptiens *la Montagne de vie*, par antithèse, parce qu'on y enterrait les morts; cette montagne était criblée d'autant

de tombes qu'un guêpier est percé d'alvéoles. Aujourd'hui, ces tombes sont ouvertes pour la plupart, et leurs portes se découpent en bleu sombre sur les tons roses de la colline. Autrefois, tout cela était muré. Du sommet de la montagne jusqu'à la plaine étaient ménagés des gradins en pente douce; là se trouvaient les jardinets funèbres des tombes dont la chapelle attenait au caveau de la momie. Le coup d'œil de cette chaîne de calcaire, boisée artificiellement au prix de mille fatigues, devait être des plus curieux.

Toute cette moitié de Thèbes, nommée *Memnonia* par les Grecs, servait de nécropole à l'autre et ne présentait, du reste, qu'un aspect calme et attirant, tant les Égyptiens savaient cacher les tristesses de la mort sous une multitude de grâces et de coquetteries. C'est ainsi que certaines momies de princesses, découvertes récemment à Deir-el-Bahari, ont pu, non sans raison, être comparées à des boîtes de baptême attachées de faveurs roses, et les corps sont si bien dessinés sous leurs fraîches enveloppes, qu'on serait à peine étonné, en écartant les fleurs qui les couvrent et en dénouant les liens qui les enserrent, de voir s'éveiller quelque Belle au bois dormant.

Tel était l'ensemble d'une nécropole égyptienne. Les Égyptiens, comme on le voit, faisaient tous leurs

efforts pour se conserver éternellement et se retrouver intacts, tous ensemble, dans l'autre monde. Pouvaient-ils prévoir nos recherches archéologiques? Bien des contemporains des pharaons, qui avaient espéré attendre en paix, au fond de leurs syringes, la résurrection promise, continuent aujourd'hui leur sommeil dans les vitrines de nos musées, sous l'œil vigilant des gardiens. Nous faisons aux momies une chasse impitoyable, mais si, comme hommes, nous n'ouvrons leurs cercueils qu'en tremblant de notre sacrilège, nous n'en devons pas moins, comme égyptologues, souhaiter aux explorateurs de découvrir le plus qu'ils pourront de tombes inviolées, riches surtout en documents historiques qui, pour certaines époques, nous font tant défaut.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

Page.

1. Triomphe d'Aménophis IV (R. Lepsius, *Denkmäler*) . . . 17
2. Ile de Philæ (Photographie D. Héron). 32-33
3. La reine Maut-em-ouaa (Estampage de l'auteur). 53
4. La reine Maut-em-ouaa et le dieu Amon (Idem). 63
5. Peintures égyptiennes d'animaux (I. Rosellini, *Monumenti*). . 79
6. Papyrus funéraire de la reine Ra-ma-ka (Musée de Boulaq). 100-101
7. Lotus rose *(Description d'Égypte)*. 111
8. Acacia Seyal (Idem). 119
9. Concert et ballet (Musée Guimet). 139
10. Harpe égyptienne (Musée du Louvre). 147
11. Joueuse de guitare (P. d'Avnenes, *l'Art égyptien*). 155
12. Ablutions parfumées (R. Lepsius, *Denkmäler*). 175
13. Coiffures et colliers (P. d'Avennes, *l'Art égyptien*). . . 184-185
14. Objets de toilette (Musée du Louvre). 197
15. Ruines du temple de Karnak à Thèbes (Photogr. D. Héron). 248-249
16. Vallée funéraire des rois de Thèbes (Idem). 264-265
17. Vallée funéraire des reines de Thèbes (Idem). 280-281
18. Pyramide de la nécropole memphite (Idem). 300-301

FIN DE LA TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

	Page.
Avertissement	7
PHARAON	17
FAUNE ET FLORE	75
MUSIQUE ET DANSE	129
TOILETTES ET PARFUMS	171
MÉDECINE ET SORCELLERIE	207
LA TOMBE	259
Table des illustrations	317

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

